

UNE VIE

Ma vocation transcende mon existence comme l'éternel transcende le temporel, et cependant, nouée sur le mystère de la liberté, elle est très réellement façonnée par moi-même en collaboration avec l'intention divine ; elle subit des rebroussements, des déviations, des accélérations selon les réponses que je donne aux événements, aux avances divines. Le dernier trait n'y sera donné que par l'acte de ma mort.

E. M.

(Personnalisme et Christianisme, p. 25.)

Il s'agit ici d'un ensemble de documents, les textes de liaison en italique ne devant servir que de transition de l'un à l'autre et comblant parfois une lacune dans la suite des faits.

Les carnets de Mounier, auxquels nous faisons de nombreux emprunts, comptent plus de mille pages. Il tint irrégulièrement ce journal de bord à diverses périodes de sa vie, y consignant ses entretiens d'étudiant avec tel ou tel maître, les faits quotidiens auxquels, directeur d'Esprit, il voulait pouvoir se reporter, et des réflexions sur sa vocation personnelle.

Quant aux témoignages que nous reproduisons, nous y avons respecté les points de vue et les interprétations de leurs auteurs, même lorsque nous pouvions être tentés de les discuter.

Les lettres d'Emmanuel Mounier que nous avons à notre disposition sont bien loin de représenter la totalité de son énorme correspondance. Beaucoup se sont perdues, comme par exemple presque toutes les lettres de Mounier à ses parents ; celles qui ont échappé à la destruction nous font regretter les autres, qui étaient de la même ouverture dans la confiance et la confidence.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui auraient des lettres de notre ami, de bien vouloir nous en donner copie.

LA personne n'est pas une architecture immobile ; elle dure, elle s'éprouve à longueur de temps. Sa structure est à vrai dire plus semblable à un développement musical qu'à une architecture, car elle ne peut se figurer hors du temps. Est-elle pour cela un flux liquide où la pensée n'aurait pas de prise ? Non, comme un contrepoint, elle garde sous sa mobilité toujours neuve une architecture axiale faite de thèmes permanents et d'une règle de composition.

Le Traité du Caractère, d'où sont tirées ces lignes, constitue dans sa partie la plus originale — celle qui transcende les données de la science psychologique moderne — une véritable confession voilée, dont il faut largement tenir compte, si l'on veut approcher le mystère personnel d'Emmanuel Mounier. Il fut, plus qu'un autre, cet homme en marche à travers le temps ; chez lui la complexe ligne musicale, sans cesse infléchie par l'appel de l'événement, se déroule autour d'un donné plus simple, plus nu, qui fonde dans la permanence une vie exceptionnellenent sensible à toutes les sollicitations du transitoire. D'année en année, et cela dès le premier éveil de la conscience, une vocation très claire se dégage de la multiplicité intérieure sans porter atteinte à sa riche diversité.

Mounier a voulu être — ou plutôt n'a pas pu ne pas être — cet homme « dramatique et complet », situé au point de convergence du spirituel et du temporel, qu'évoque une autre page du Traité. De sa vie entière, on peut dire qu'elle fut « le maintien et l'organisation d'un avenir à travers un rythme de poussées, de périodes étales et de crises », ou encore « la liaison d'un faisceau de questions à un faisceau de réponses ». Soyons certains qu'il pensait à lui-même, mais sans aucune nuance complaisante, lorsqu'il écrivait que « dans une large mesure, chacun a les événements qu'il mérite ». Il puisait aussi à sa propre expérience, quand il montrait la constance personnelle faite de contradictions intérieures, dans une unité vivante qu'il comparait à « un geste gracieux » ; il jugeait ces tensions hautement préférables à l'ordonnance apparente — en réalité, au désordre et à l'absurdité — de « l'homme tout d'une pièce ».

De ces contradictions fécondes, aucune n'est plus manifeste, chez Mounier lui-même comme dans son anthropologie, que le dialogue paradoxal du sentiment tragique et de l'espérance. S'il n'aimait pas qu'on le définît comme un optimiste (et beaucoup s'y sont trompés), c'est qu'à ses yeux l'optimisme était simpliste, d'un relief insuffisant.

UNE VIE

Qu'il s'agisse de la vie personnelle ou de l'histoire collective, Mounier n'a jamais cessé de redire que les chemins du bonheur — d'un certain bonheur de paresse et d'adaptation — « ne sont pas les chemins de l'homme ».

« La passion du réel, écrivait-il, est une passion déchirante » parce que « le pathétique du réel est le pathétique d'une tension irrésolue », ou parce que, lit-on ailleurs, « connaître est un destin tragique ». Seulement, à trop insister sur cette lucide perception du drame humain, on risquerait de méconnaître sa contrepartie, qui ne manque jamais : elle s'appelle souvent le « dépassement » et elle signifie toujours l'espérance.

Car l'appel de l'avenir, par lequel Mounier définissait la personne, n'est pas identique à un « projet » qui reporterait simplement du présent au futur une même justification immanente. Le mouvement du temps, fait de perpétuelles polarités internes, est un mouvement commandé par « une promesse positivement infinie » et attiré par un au-delà du temps : « Ce n'est plus seulement l'avenir qui tire en avant le temps créateur, c'est le supra-temporel qui aspire le temps tout entier vers une quatrième dimension du temps. » Dès qu'on en prend conscience, l'avenir « se dilate en espérance inconditionnée », mais le présent aussi « se gonfle d'engagements absolus et de recours invisibles ». Car cette orientation de toute vie par rapport à l'éternel vivant n'est ni une évasion hors du présent, ni un refus d'assumer le concret quotidien ; c'en est même le contraire, une insertion du surnaturel dans le charnel (le vocabulaire de Péguy vient de soi confirmer celui de Mounier). « L'éternité n'est pas un objet établi au-dessus de lui [l'homme qui rend à cet au-delà du temps un hommage raisonné] ou au-delà de sa mort d'homme ; en elle il vit, se meut et existe. »

Faute de donner toute son importance à ce fondement et à cet aboutissement mystique de sa pensée, on ne saurait comprendre l'œuvre de Mounier, et moins encore les engagements de sa vie. Tout y est situé par rapport à une spiritualité parfaitement consciente et pleinement possédée, qui est avant tout une mystique de l'espérance. Sans elle, il n'y aurait pas moyen de donner un sens valable à la morale, si peu volontaire, si souple, qui est esquissée dans le Traité du Caractère. Morale de l'harmonie parce que, ouverte à Dieu, la personne s'ouvre aux autres, et parce qu'à ses périls de raideur rien ne saurait mieux s'opposer que le sens intérieur de la communauté. L'acceptation de soi va de pair avec l'attention à autrui. Mais toutes deux ne se peuvent conquérir qu'au long des étapes vécues et à condition que ces étapes soient bien celles d'une fidélité à la vocation : c'est-à-dire d'un progrès porté par l'épreuve elle-même, purifié par la souffrance, et sans cesse soulevé dans la Joie comme une offrande à l'avenir qui est au-delà de l'avenir temporel.

Telle est la loi interne du dépassement, et de ce « geste gracieux » dont nous avons maintenant à suivre la courbe, puisque la voici accomplie.

UN HOMME EN DEVENIR

PORTRAIT D'UN HOMME EN DEVENIR

C'est à Emmanuel Mounier lui-même que nous demanderons de dessiner ici l'image qui fut à la fois celle de son visage humain et, toute semblable, celle de sa vocation terrestre. S'il s'est interrogé plus d'une fois sur son être profond — mais toujours dans des écrits confidentiels, lettres ou carnets intimes — il va nous dire qu'il n'avait pas coutume de scruter ses propres traits. Et il va, en même temps, les comprendre, en quelques instants de paisible considération. C'est dans une page écrite à la demande de Lapoujade, qui en 1949 avait fait son portrait à la mine d'argent :

A Lapoujade. — Vous m'obligez, cher Lapoujade, à interroger ce visage capté et refait par vous. J'attends. Il est comme un accusé qui se méfie de la question, comme un explorateur qui revient de loin et continue à vivre de peu de mots. Est-ce que je sais m'y prendre ? Il doit y avoir des gens qui vivent avec leur visage, y pensent, l'aiment ou le détestent, en tiennent le journal. J'imagine une femme belle, sa douce préoccupation de cette étoffe précieuse et fragile, satinée de regards, qui se tend entre le monde et elle : vivant qu'elle porte en plus de sa vie, parasite inquiétant, qui peut la faire oublier et qu'elle verra mourir. D'autres sont obsédés par la laideur qu'ils se supposent. Ceux qui ne sont tout à fait ni d'un côté, ni de l'autre, comme moi, s'occupent peu de cette façade trouée. Par la blessure de l'œil, étroite du dehors, de l'intérieur béante et niant tout écran, ils sortent sans cesse ; une fois sortis, ils avancent sans se retourner.

*Mais vous êtes là, vous, Lapoujade, avec ce masque arraché auquel vous vous êtes fait avouer je ne sais quoi, et crâne en main, vous voudriez comparer au vivant. Le vivant est gêné. D'abord l'objet est trop familier : je triche, je vois par derrière. Je me force à rester spectateur, à oublier l'envers : le voilà qui s'éloigne, devient étranger, fantastique et muet comme un Bouddha. Peut-être s'effarouche-t-il d'être ainsi regardé — dévisagé — lui qui est fait pour regarder, προσωπον, pour porter les yeux *en avant*. Faisons-nous invisible, discret jusque dans la question, sans préjugé devant l'énigme. Vous n'avez pas triché, vous. Vous n'avez pas accentué l'énigme, pour étonner, vous ne l'avez pas annulée, pour plaire. Vous me la rendez exactement comme je la vois. Pourquoi ces deux rides averties, de chaque côté de la bouche, cette immobilité tendue, quand je ne connais ni l'ennui, ni l'amertume ? Cette étonnante dis-*

PORTRAIT

symétrie ? — on envie mon équilibre. Faut-il croire ceux qui disent que la gauche — rude, pétrie d'instincts — donne le sous-œuvre, la droite, — apaisée, plus parente à la main musicienne, — l'acquisition ? Cette caisse solidement clouée autour de la fragile substance, cette mâchoire sans race, quatre grands-parents paysans me les ont laissées comme leur viatique, pour protéger ces activités de l'esprit qui font toujours un peu peur aux gens de la terre, perpétuer leur présence, leur vigilance sur cette neuve lignée urbaine. Par une de ces attentions touchantes et un peu ridicules que l'on a pour le fils au moment du départ, ils ont essayé de faire oublier la rude carcasse par l'ondulation trop appuyée du cheveu, semblable à celle qu'on se fait le dimanche, sous l'eau de la fontaine. Le menton dit le grand-père socialiste — en So ! — l'œil est arrivé de biais, de l'arrière-grand-oncle religieux. Vous avez pris tous ces secrets sur la pointe de votre crayon, Lapoujade, et vous les avez frottés doucement sur le papier, doucement, honnêtement, pour ne pas les défaire ni les effrayer. Poudre de mystère gris sur une page blanche comme la liberté. Vous laissez la place aux visages qui peuvent venir par-dessous le visage.

Douze ou treize ans plus tôt, une lettre amicale à Pierre et Angèle Touchard débutait par un auto-portrait d'une autre encre :

Aux Touchard, 7 mars [1936 ?]. — Je suis un montagnard. Un matin — il sera bien miraculeux par toutes les convergences et les surprises qui l'auront fait lever — je vous mènerai à un vrai lac de montagne, quand les rochers sont une muraille d'acier du côté où la nuit s'accroche, et vers le couchant ont déjà le velouté et l'animation tiède d'un visage vivant. Vous verrez : pas un pli à la surface, une netteté inhumaine, mais le torrent gronde dans le fond, et si vous y regardez bien à cette surface, ce n'est pas du métal, ce n'est pas du miroir, mais la fine peau d'un œil humide.

Si ce n'était trop beau — et donc un peu prétentieux pour moi de pousser la parenté — je vous dirais que je suis un peu de cette eau-là. Du naturel le plus incertain, le plus sauvage de goûts, somme toute primesautier, et fait pour la contemplation distraite du ciel et de la terre plus que pour les mises en marche et les dogmatismes. Mais condamné par mon démon à me promener avec une armure : une lymphe qu'aucune irritation n'aigrit, un sympathique assis dans un fauteuil, une peau qui ne sait pas bouger des yeux au menton, de la bouche aux oreilles, et surtout un air de toujours mettre en ordre (mon

UN HOMME EN DEVENIR

bureau à part : ça, c'est la nature qui ressort). Un kaléidoscope, je vous dis : agitez dans tous les sens, ça fait toujours des figures géométriques (et mon ami L., sortez-en les idées les plus méditées, ça a toujours l'air d'une corbeille à papier). Voilà, chers amis, ce que je vous demande de contourner, pour arriver à Mounier — Mounier pas fameux, Mounier pauvre type comme chacun, mais enfin Mounier, ou plutôt Emmanuel — et pas le chef de rayon du personnelisme.

Oh, le Mounier ordonnateur, je ne le déteste pas tout entier : oui, c'est la lumière qu'il aime, et pas l'ordonnance, vous savez : la lumière, c'est le regard, et qu'est-ce qui sait appeler au secours comme le regard ? Mais enfin il m'agace avec ses gestes corrects. Si vous voulez que je vous confie un crime : je passe mon temps à l'assassiner dans l'ombre. Je ne veux garder que son regard clair sur un cœur que les hommes me donneront...

Il faut remonter plus haut encore, pour voir se former peu à peu, à travers les tâtonnements de la première jeunesse, cette conscience de la vocation qui se prépare dans le silence avant que la fondation d'Esprit vienne la faire éclore en actes. Ses lettres à sa sœur Madeleine, de trois ans son aînée, à laquelle l'unissait une très profonde affection, nous livrent bien des aveux sur le premier éveil de cette conscience.

A sa sœur, Grenoble, 16 septembre 1925. — Tu penses bien que la question de mon avenir est un de mes soucis principaux, d'autant plus important que j'en place plus haut l'idée. La question se pose en principe sous trois aspects : imposer aux miens le minimum de sacrifices, accumuler le maximum de sécurités quant au but : l'agrégation ; chercher à accéder, à l'intérieur de ces deux conditions, à la situation la plus assurée et la plus pleine d'avenir, puisque mon influence sera fonction de cette situation.

A sa sœur (pour ses vingt-cinq ans), Grenoble, 26 novembre 1926. — Vingt-cinq ans, c'est la porte de la vie qui s'ouvre toute grande, sur l'infini. Bergson a dit de l'art qu'il était une manière virginale de voir et de sentir. Je dirai de la jeunesse qu'elle est une manière virginale de penser et d'agir ; toujours entretenir en soi la petite flamme, la petite source chantante, l'une qui illumine et réchauffe notre vie intérieure, l'autre qui lui donne sa fraîcheur, sa limpidité, sa spontanéité ; toujours être offensif, souvent agressif au regard de la vie, ouvert pour

PORTRAIT

recevoir, comprendre, sympathiser, tendre pour rayonner et se donner, généreux, c'est-à-dire surabondant dans un double mouvement d'enrichissement et d'expansion ; en un mot toujours créer, en soi ou hors de soi, voilà le secret de la jeunesse perpétuelle. La jeunesse, à ce compte, se développe avec les années, qui lui apportent une plénitude de plus en plus riche. Et l'on arrive au seuil, à 87 ans, comme le P. Pouget, avec une fraîcheur d'âme que ne connaissent pas nos vingt-cinq années balbutiantes et tâtonnantes...

Durant l'année 1928, dont le début avait été marqué par la mort du meilleur ami de Mounier — ce Georges Barthélemy à la mémoire duquel est dédié le livre sur Péguy — l'agrégation vient d'être vivement enlevée.

A Jean Guilton, Grenoble, 5 août 1928. — J'ai encore à l'esprit le bon souvenir de cette soirée où votre enthousiasme et votre amitié m'ont été plus précieux que ma joie. Ce fut un de ces moments riches où tout le passé se ramasse à la fleur du présent, où sous une lumière d'éternité une joie d'enfant se mêle aux tristesses et aux deuils remontés du fond. La fraîcheur est ce qu'il y a de plus beau au monde, et vous avez mis ce soir-là dans ma joie la note exacte de fraîcheur qui lui aurait manquée.

Je mûris maintenant mon bonheur, d'autres choses mûrissent... Je songe beaucoup en ce moment à toutes ces questions : péché, faute, responsabilité. Je suis impatient au bord d'idées qui se révèlent, mais je n'ai pas encore l'esprit assez libre.

Le Pinet d'Uriage, 10 août 28. — Mon avenir ? Je vous en prie, laissez-moi croire qu'il n'est pas tracé avec la rigueur d'une courbe géométrique. Tout, mais pas la ligne droite, obstinée, aveugle, avec un fauteuil au bout. Peut-être est-ce là être très peu universitaire. Je le crois, et je ne songe pas plus à m'en faire gloire qu'à le déplorer. Je suis incapable, simplement, de me placer en face de ma destinée comme certains de ces jeunes hommes que j'ai vus autour de moi, qui organisent leur affaire comme on trace une épure. J'ai une idée très nette, oui, du *sens* de ma vie. Entendez par là une impulsion et une lumière plus qu'une direction tracée. Pour le reste... J'ai failli tomber un moment dans la « mentalité » de la machine universitaire. L'épreuve m'a sauvé, et j'en frissonne maintenant comme d'un grand danger évité. Je veux accueillir et donner, c'est tout, — bien incapable de savoir même si je finirai au pays des chaires, et décidé à ne rien fermer par avance. Peut-

UN HOMME EN DEVENIR

être suis-je aussi très peu philosophe : est-ce être philosophe que de juger une amitié de plus de prix qu'une thèse ?...

Grenoble, 17 octobre 28. — ...M. Chevalier me met dans la nécessité cruelle de choisir *une* technique. Je sens bien qu'il le faut et pourtant je hais ces prisons, et si je me faisais un paradis, j'y voudrais philosopher comme l'oiseau chante. Pêché d'angélisme, monsieur Maritain, pêché d'angélisme...

Grenoble, 24 octobre 28. — ...J'ai été à deux doigts de démissionner des tâches futures, de me refuser à la courbe universitaire que j'embrassais, qui m'embrassait, qui m'enserrait, pour philosopher sereinement ou passionnément au fil de ma vie.

J'y ai gagné de ne plus m'occuper d'avenir à plus d'un an à l'avance, et de savoir attendre... Croyez-le bien, il n'y a en moi ni ambition ni sécurité, si ce n'est l'ambition de vivre beaucoup et la sûreté de trouver beaucoup de soutien dans ma foi et dans mes affections...

Esprit fondé, les incertitudes adolescentes cèdent le pas à un sens de plus en plus net de l'engagement. Lorsque reparaît — rarement — l'interrogation sur soi-même, dans les carnets où Mounier note les moments de sa vie active, on y discerne le témoignage d'une lente et sûre prise de possession :

Carnets de Mounier, dimanche 2 avril 1933. — J'écris à P. ces quelques lignes qui me semblent aller profond sur moi-même : « Oui, le tissu de ma vie n'est pas d'événements ; même quand ils arrivent, je ne les sens que comme des départs, comme des oiseaux qui s'envolent en moi, mais ils n'ont fait aucun bruit en quittant le sol ; et même quand ils en font, bientôt je ne m'en souviens plus. Je suis états et naissance. Je ne saisis pas mes décisions ; les plus graves se nouent avec naturel à travers des jours qui ne laissent pas voir le nœud. Je marchais vers les étendues universitaires. Tiens, j'ai tout laissé, tout risqué, coupé les ponts. Mais je suis engagé dans une énorme aventure. Comment cela s'est-il fait ? J'étais, je suis... »

Mardi 5 juin 1934. — ...Qui oserait formuler un homme ? Zérapha m'admire comme homme d'action, pour la rapidité avec laquelle j'ai conçu certaines décisions concernant l'administration d'*Esprit*. Il est juste qu'elles m'ont surpris moi-même. Et pourtant, dans le fond, je ne saurais jamais m'intéresser qu'à l'Être, jamais à la réalisation comme telle. Laisse à moi-même, je passerais ma vie à faire d'*Esprit* un pur témoi-

PORTRAIT

gnage, je donnerais ma vie pour que ce témoignage ne cesse pas ; mais organiser une tactique, des attaques, une révolution en un mot, je ne vaud rien pour ça. Ça ne m'intéresse pas en soi (je ne dis pas que ne m'intéresse pas le sort des hommes que la révolution concerne, donc sa venue par amour pour eux, mais combien de révolutionnaires, malgré l'entraînement des mots, pensent plus à agir la révolution qu'à ce qui sera ensuite). Je ne pense pas au succès. Je mourrais sans regret de ne pas voir réalisé ce que nous voulons.

J'exagère, bien sûr. J'exagère : car j'aime les hommes et la vie, je veux qu'ils aient du pain et de la liberté, je me passionne comme les autres des fièvres créatrices. Je veux seulement souligner un de mes aspects essentiels. Je suis comme une force calme et sur place, rayonnant, non pas fait pour la conquête, mais pour la séduction, non pour l'attaque, mais pour la présence. En ce sens, force féminine qui veut être fécondée par des impulsions du dehors...

La même réflexion est reprise, presque littéralement, sept ans après, dans une page de journal écrite à Lyon en conclusion d'un débat sur l'attitude à prendre devant l'événement :

Carnets de Mounier, 30 mars 1941. — ...Je sais bien que ce n'est pas là le langage d'un homme d'action. Mais il ne faut pas forcer son génie. Je suis un homme de conversation, de méditation, de dialogue, qui sent l'étroite responsabilité de sa méditation parmi les hommes, ne veut la poursuivre que dans une communication et un service permanents. C'est en ce sens que je fais de l'action. Je ne vaud rien, rien, pour engager une action offensive de style politique, clandestine (il y faut trop de ruse) ou publique (il y faut trop d'éloquence). Je suis trop sensible à tout ce qui, dans l'action, déforme les hommes, trop relativiste en matière de régimes politiques, trop peu passionné en ce qui les concerne. J'ai conscience que cette position, subjective, érigée en doctrine, engendrerait une erreur (l'apolitisme que j'ai plusieurs fois dénoncé pour m'en sentir trop proche). Mais je dois en garder la perception nette de ma vocation et de mes lignes d'efficacité. Je me vois aisément travaillant sur toutes les pentes politiques dans ce qu'elles gardent d'ouvert, pour le maintenir ouvert, dans la mesure où les jeux ne sont pas faits, où l'on peut pousser de toutes ses forces encore dans le sens de l'homme. Ce n'est peut-être pas une position d'efficacité politique, je n'y ai aucune prétention. Mais ce n'est pas non plus une position de dégagement. Je pense bien peser

UN HOMME EN DEVENIR

dans le sens d'une efficacité, mais dont le point d'insertion est autre que politique.

Toujours à Lyon, après l'interdiction d'Esprit, goûtant les bénéfices de la retraite, Mounier redéfinit sa vocation particulière. S'il revendique une fonction « prophétique », il ne faut voir dans ce mot aucune enflure lyrique, mais le sens le plus strict, la « prophétie » s'opposant ici à l'action politique et désignant les tâches de connaissance :

Carnets de Mounier, 17 novembre 1941. — ...Une baie, au 4^e étage, donnant sur les coteaux de Saône et les monts du Rhône, avec le gros plan d'une École Normale désaffectée qui s'impose un peu trop, l'hiver, quand les arbres la découvrent ; trois livres qui se bâtissent peu à peu ; quelques articles, les amis : voilà le cadre de ma retraite depuis octobre, loin des fonctions et de l'intrigue. Des journées entières pour le travail que je veux, depuis des années je n'en avais autant. Un an, deux ans de ce recul, de cette méditation, employés à oublier et à faire oublier les formules, fût-ce les meilleures, qui commençaient à me fixer, c'est du pain bénit. Les États et les mouvements d'action oublient trop la fonction prophétique, et gaspillent dans le pouvoir ou l'administration cette catégorie très précise d'hommes à laquelle je me sens appartenir, qui n'ont pour joie et pour destin que de prendre pleine conscience et plein amour et service total de la vocation spirituelle de leur temps. Il ne s'agit pas de réclamer pour nous le mandarinat, et les chères études, et je ne sais quel isolement égoïste de théoriciens. Non : qu'on nous laisse, moyennant prestations, un temps considérable pour la réflexion, les contacts humains et quelques risques au surplus qui éprouvent la trempe. C'est un paradoxe que ce soit aujourd'hui la mauvaise humeur du pouvoir et l'infortune des temps qui m'octroient ce sort — avec l'aide, à dire vrai, de la charité littéraire de mes amis suisses. Joie d'entrer dans la grande pureté du silence.

Fonction prophétique : fonction « socratique », dira Mounier dans une lettre de 1948 (ou 1949 ?). Ce ne sont pas des synonymes, mais des termes qui concernent deux aspects de la tâche que s'assigne un homme aventuré à la jonction du spirituel et du politique :

A un ami prêtre, 8 mars. — ...J'ai parfois le sentiment que nous autres écrivains sommes une classe semi-parasite, comme les commerçants. De temps à autre nous saisit la fureur des briseurs de parole, celle qui saisit saint Thomas à son lit de mort, et Rimbaud à la fleur de sa jeunesse... Cette sorte de

PORTRAIT

fonction socratique qui m'est échue entre le spirituel, le politique, et tous les travaux des hommes, est fort dévorante, et ne me laisse pas toujours le loisir du travail nécessaire. J'aspire au jour où je pourrais aussi mener une vie bénédictine, tout en me disant que c'est sans doute une espérance eschatologique, et qu'il y a plus de chances de se trouver une fois ou l'autre dans quelque nouveau Buchenwald, où le témoignage sera autre...

Qui s'examine ainsi, en pleine action, et voit clairement son appartenance à quelque réalité transcendant toute action ne peut manquer d'avoir parfois le sentiment de son étrangeté. Ce sentiment s'exprime aussi bien dans la lettre ancienne aux Touchard dont nous citons le début plus haut, que dans une lettre de Mounier soldat à sa femme :

Aux Touchard. — ...Je suis toujours si étonné, si effrayé, qu'on fasse un cercle autour de moi, que je ne sois pas un parmi d'autres (mon sort — dans un groupe, je suis toujours celui à qui on oublie d'offrir des gâteaux, ou sur qui tombe le petit malheur, génie familial de toute réunion sociale)... »

A sa femme, 4 novembre 1939. — ...Il y a une chose pour quoi il nous faut prier ensemble de tout notre cœur. C'est que mes décisions et que les événements convergent à me donner, à nous donner, non pas la situation la plus désirée, ou la plus commode, mais celle que, parfaits chrétiens, nous envierions le plus... De ce côté, je n'ai qu'une grande peur : être moralement séparé des combattants. Mais peut-être cela coïncidera-t-il avec la ligne de mon destin, que je vois si bien, toujours légèrement en marge et légèrement en retard, légèrement oublié et légèrement raté, bien que non séparé de la troupe. C'est sans doute là mon épreuve et mon humiliation propres. Il faut avoir son épine au pied...

Étrangeté : oui, mais il y a chez Mounier trop de santé, trop peu de goût des sensations insolites, pour qu'il s'en tienne à celle-là. Il la recrée, l'approfondit et la cerne, jusqu'à pouvoir lui donner son véritable nom : dépassant le niveau où se distinguent les fonctions diverses de l'action, il reconnaît, plus profond, la nature mystique de son expérience. Seulement, il se garde d'autoriser par là aucun retrait loin du présent. Écrivant à un prêtre qui avait opposé des objections à un article de la revue, il dira :

A l'abbé L., 8 mai 1945. — ...C'est peut-être votre augustinisme implicite qui commande la suite de vos remarques sur la revue. J'y suis d'autant plus sensible que la pente essentielle de mon cœur est une pente mystique et que je ne fais le reste

UNE ENFANCE PROVINCIALE

qu'à mon cœur défendant. Mais je suis de mon côté hanté par la vue des trahisons des fils de l'Absolu depuis cent ans. Si nous n'entrons pas sur le chemin commun des hommes, ils diront encore que les chrétiens sont des dégonflards, et ils n'auront pas tort (je mets à part, il va de soi, les vocations proprement religieuses). Mais je vous dis là trop vite, cher ami, ce qui fait l'objet d'un drame intérieur permanent, où la voix vigilante que vous faites entendre est un personnage nécessaire du débat. Merci de me parler avec cette sincérité, cette fidélité, Priez surtout pour que je ne sois pas trop opaque...

Mais ce n'est pas encore assez dire. L'aveu le plus complet, et qui gagne à s'exprimer en images poétiques, se lit dans une lettre de Lyon. De l'ombre, Mounier sait toute la féconde richesse, mais il sait aussi que lui-même n'appartient pas à ce royaume-là. Il faut être humble pour se ranger, dans le sens où il le fait, parmi les enfants du Jour ; et surtout, il faut être de ceux qui ont dans la charité leur foyer vivant pour saluer comme une grâce la mission dévolue à la sagesse parmi les âmes de douleur :

A Jacques Lefrancq, 28 novembre 1941. — ...Si tant est que nous lisons jamais notre secret, que nous comprenons jamais notre place, je crois que j'ai été fait pour être, dans le monde des équilibrés, de ceux qui sont là pour nouer, en lisière, amitié avec les non-équilibrés, dans le monde des hommes de foi (par tempérament, non par vertu) avec ceux du monde de la nuit. C'est ma grâce : j'ai tellement peur des équilibrés à la X., ce serait tellement ma sorte de petite mort.

Notre silence de guerre, vieux frère, dont nous ne savons pas encore les limites, est là, exactement comme notre lien fraternel, notre salut à tous deux : toi, frère naturel du Silence et de la Nuit, moi leur frère adoptif, l'enfant prodigue amical et maladroit du pays des fantômes.

UNE ENFANCE PROVINCIALE (1905-1923)

Né à Grenoble (le 1^{er} avril 1905), Mounier tenait, comme Péguy, à ses proches origines terriennes. Une de ses dernières lettres en fait foi :

Au colonel X., 1^{er} mars 1950. — Mon colonel, La recherche des hommes est le cœur de mon métier comme du vôtre, si on les prend bien tous deux. Vous savez combien aujourd'hui elle est difficile, décevante. Laissez-moi vous remercier de vous avoir rencontré une seconde fois, hier, en vous lisant. La première rencontre avait été si brève, et cependant, pour moi,

UNE ENFANCE PROVINCIALE

combien riche et forte. Quel regret, en vous lisant, de voir les circonstances, peut-être la peur des hommes entiers, la maladie pour finir, vous tenir encore loin de la place que vous devriez occuper dans, comment dire, cet ordre, cette émeute, cette chevalerie, ce corps-franc, peu importe le nom pourvu qu'on évite les mythes — qu'il faudra bien réunir, *de profundis*, pour faire trouée hors de ce monde sans issue.

Je suis un « intellectuel ». Ceci appelle un certain nombre d'atrophies et de tics. Je me garderai de m'en croire exempt. Mais souvent je me retourne avec reconnaissance vers mes quatre grands-parents paysans, des vrais tous quatre, avec de la terre à leurs souliers, le lever à 3 heures et la tranche de saucisson dans les doigts. Quand je me sens tout de même, vu de l'intérieur, si étranger à ma *gens*, comme *gens*, quand je bondis aux fausses grâces, aux mots enflés, aux pirouettes ou, sur l'autre versant (Université), à l'épouvantable esprit de sérieux, je sens un grand-père réagir en moi, sa santé me couler dans les veines, l'air de ses champs me purifier les poumons, et je rends grâce, comme tant d'autres... Savez-vous que je suis dauphinois ? Né à Grenoble. Rien à voir, je crois, avec le conventionnel baron préfet de l'Empire, si j'en juge au grand-père paysan et l'arrière-grand-père charpentier, et à celui d'avant, agent commercial. Mais j'ai là-bas un quai préfabriqué à mon nom : c'est commode, je suis même dispensé de cette ambition suprême !

Un témoignage de M. Paul Mounier, le père d'Emmanuel, qui était pharmacien à Grenoble, nous permet de nous faire une idée des premières années de notre ami. C'était un enfant plutôt tranquille, mais volontiers têtu, qui de bonne heure se posait des problèmes. À l'âge de cinq ans, il demandait un jour : « Je comprends bien que le Bon Dieu a tout fait, mais lui, qui est-ce qui l'a fait ? »

Notes de M. Paul Mounier.

Lorsqu'il commençait à savoir parler, il le faisait avec une grande lenteur, en martelant toutes les syllabes, comme pour bien nous enfoncer dans la tête ce qu'il voulait dire. Mais plus tard, à l'âge scolaire, ce fut le défaut contraire : il parlait tellement vite qu'on avait parfois peine à le comprendre. Comme je m'en entretenais un jour avec son professeur de français du Lycée, celui-ci me répondit en souriant : « Que voulez-vous ? Il a tellement de choses à dire ! »

Deux accidents assez graves devaient, de bonne heure, gêner l'enfant dans ses contacts avec le monde extérieur. Une otite avec séquelles

UNE ENFANCE PROVINCIALE

prolongées et nécrose des osselets provoqua des accidents bientôt devenus chroniques, qui ne purent être enrayés que vers la vingtième année, par un spécialiste parisien. Emmanuel resta sourd d'une oreille. D'autre part, un ulcère de la cornée l'obligea à porter longtemps une louchette et détermina un strabisme accentué. Vers l'âge de treize ans, ce même œil fut crevé par un caillou qu'un petit camarade avait lancé pendant une récréation au lycée. Des débris de lunette blessèrent l'œil et lorsque, après des semaines d'immobilité, le liquide oculaire se fut reformé, le pouvoir visuel se trouva définitivement réduit à moins d'un dixième.

Entré à l'école primaire à l'âge de cinq ans et demi, il ne s'y montra pas très brillant. Un de ses maîtres notait sur son carnet : « Bon élève, mais un peu apathique. » Mais peu à peu son directeur comprit que la lenteur de l'enfant tenait à ce qu'il voulait tout comprendre à fond.

Son passage au lycée est marqué par un incident qui le définit tel qu'il fut toujours, et qui une fois de plus l'apparente à Péguy. Il n'avait que onze ans, en effet, lorsque ses maîtres primaires conseillèrent de le faire entrer directement en cinquième du lycée ; mais l'enfant insista pour faire sa sixième... « pour ne rien perdre de l'enseignement ».

Élève très régulier et très travailleur, qu'il fallait obliger à prendre du repos à la maison, il peinait cependant en mathématiques. Au second cycle, il choisit le latin-français, puis la philosophie et passa ses deux bachots avec la mention « très bien ».

Deux de ses professeurs, tout jeunes et qui furent ensuite ses amis, se rappellent l'avoir connu en classe de philosophie :

Témoignage de Paul Belmont.

J'ai gardé le souvenir d'un esprit extraordinairement agile, servi par une mémoire étonnante. Ses dissertations étaient alors des modèles du genre.

Notes de Jean Tavernier.

Le hasard a fait que nous sommes rencontrés pour la première fois de part et d'autre d'une chaire. C'était en 1923, un peu avant Pâques. Je terminais à Grenoble mon service militaire, et j'avais obtenu une permission que j'utilisai pour faire au lycée Champollion mon stage d'agrégation, dans la classe de philosophie de M. Frossard. Une belle classe, éveillée, ardente, menée par une excellente « tête ». Mounier dominait tous ses camarades ; il était déjà hors de pair. Dès le premier jour, M. Frossard m'avait remis le rituel paquet de dissertations à corriger. Une copie tranchait parmi les meilleures par son mordant, par sa chaleur, par sa maturité, en même temps que par son impeccable élégance : c'était celle de Mounier. Sans hésiter, je la notai 19 et la classai première. M. Frossard, à qui je la montrai, confirma sans aucune réticence mon jugement. Quand je rendis compte des devoirs, je vis se lever, à l'appel de son nom, un grand garçon blond, aux yeux bleus

DE LA MÉDECINE

limpides, au regard direct et profond. Il avait déjà cette silhouette d'« archange » que Edmond Humeau rappelait dans *Arts* au lendemain de sa mort. Retardé d'un an dans ses études par sa santé, il était plus mûr, de beaucoup, que ses camarades, et il dégageait dès lors ce charme qui faisait de lui un centre, une flamme pure et vivante d'où émanait un rayonnement de compréhension et d'amitié.

DE LA MÉDECINE A LA PHILOSOPHIE

(Grenoble, 1923-1927)

Au moment de passer au Degré supérieur, Emmanuel Mounier que les lettres eussent attiré davantage, s'inscrivit à la Faculté des Sciences et prépara le P.C.N. pour déférer au vœu de ses parents qui lui avaient conseillé la profession médicale. Ce contact avec les disciplines scientifiques, auxquelles il s'adonna à contrecœur mais avec son application coutumière, ne fut pas sans utilité pour sa formation intellectuelle. Une lettre autobiographique de 1933 revient sur cette période. Nous en détachons ici tout ce qui concerne la période grenobloise, réservant la fin pour le moment où nous suivrons Mounier à Paris :

A Jacques LeFrancq, lundi 27 août 1933. — ...Je voudrais te parler de bien des choses. Sérions.

Primo : moi. Tu as besoin de savoir combien anarchique a été ma formation (intellectuelle). Jusqu'à dix-sept ans, c'est bon ; voir Discours de la Méthode, I : brillant élève dans un lycée où les élèves n'étaient pas inférieurs, etc. Bien que garçon calme, méthodique, travaillant sur tout le front, c'est fait assez intelligemment, bien que déjà le renouvellement fréquent des cadres (guerre et après-guerre) ait nui à la continuité des lycées et creusé quelques lacunes.

Il se passa alors — déjà dans mes hautes classes de lycée — que mes vertus se tournèrent contre moi :

1^o De l'adage familial : « Il est plus mûr que son âge », on glissa insensiblement à : « Gardons-lui la merveilleuse enfance. Il a bien le temps, etc. » Pendant ce temps déjà, d'autres, à travers le monde, potassaient Nietzsche et Rimbaud, Lautréamont ou les pré-philosophes. (Cela eut des répercussions privées aussi. Il faut m'en réjouir : on m'a définitivement, en la prolongeant, soudé à mon enfance. Mais, à 20 ans, j'étais encore un garçonnet aux yeux bleus, et quand on m'envoya à Paris, avec 18 ans d'âge psychologique et de formation générale, tout faillit casser.)

2^o On tâcha, affectueusement, d'insinuer en moi la vocation médicale. J'étais d'abord timide, timide et encore timide,

A LA PHILOSOPHIE

ensuite plein de chaleurs adolescentes et spirituelles. Une carrière littéraire brillante semblait alors incontestable (d'autant que mal guidé je lisais mal et peu de ce qu'il aurait fallu lire, et ne tirais guère que d'un don fruste mes 18 de français). (Je la crois assez bien étranglée aujourd'hui par mes tâtonnements, d'où cet aspect sévère, contraint, étouffé de mon style sous une lumière pourtant attirante — une plante avortée).

...Je laissai une imagerie de médecin de campagne capter les chaleurs généreuses. Tout ça pour te dire qu'en 2^e et en 1^{re}, de 15 à 17 ans, le premier âge fécond, je m'abrutis en section scientifique à faire des maths au lieu de lire *Le Bateau Ivre*. Ça fait deux années perdues. La philo marque un regain. Je suis l'as, on me passe Bergson, Gustave Le Bon, tous les grands. Bref éclair. 24-25, je tombe dans la physique-chimie-histoire naturelle. Désespoir, jusqu'aux goûts de suicide. Pour oublier, je fonce comme un fou : je prépare en même temps le P.C.N. supérieur, le certificat de chimie. Troisième année de perdue. Pas une lecture évidemment — sauf celle de ma première souffrance. En mars je commence à ne plus manger. Alors je vais à la première retraite fermée de ma vie, et, ne pouvant le dire, écris chez moi ce qu'il en est. La retraite est lumineuse. J'y lis en lettres de feu la nécessité de bifurquer. Toute cette contrariété intérieure m'avait un peu brouillé le caractère : j'en sors souple comme un agneau. Chevalier est à Grenoble, moyen d'éviter les frais d'un séjour parisien, on le voit, on décide.

La dégringolade avait été forte. Je mis un an, 24-25, à remonter la pente. Chevalier encourageait mon vice : lisez peu et méditez profond. La province était calme. Je suivis donc pendant trois ans (24-27) tous les thèmes que je voulais : de vie intérieure plus que de science philosophique, tous issus comme rameaux de mon adolescence. Il y avait sous les toits de l'Université un petit séminaire, avec 100 ou 150 bouquins (classiques compris). Ils marquaient à peu près les limites au-delà desquelles commençaient les curiosités dangereuses ou — pour ceux qui ne gobaient pas tout à fait — superflues. Je faisais de larges siestes dans de vastes prés. Je passai un an (26-27), pour mon diplôme, à lire Descartes, comme un homme à la campagne, et à peu près rien autre. Et puis, tu vois ce qu'est une faculté de province : pas de camarades, pas de conversation. Les vastes champs que j'avais du côté de ma vie intérieure et de quelques thèmes personnels inépuisables permettaient l'évasion et avortaient la révolte. Tu vois : trois années fécondes, mais trop lisses, et qui n'étendaient guère la géographie de mon esprit.

GRENOBLE, 1923-1927

La retraite à laquelle il est fait allusion dans cette lettre avait été prêchée à Saint-Robert, par le R.P. Décisier, que Mounier avait connu à l'A.C.J.F. dont il était membre, ainsi que de la Conférence saint Vincent de Paul. Mais cette retraite ne fut pas seulement l'occasion d'une décision claire. Dans les lettres à sa sœur, Mounier en parle, quelque temps après, comme d'une authentique conversion ; plus tard, il reviendra souvent sur l'époque, sombre qui l'avait précédée :

A sa sœur, Grenoble, 19 décembre 1925. — Si quelqu'un a compris pleinement ta lettre, c'est bien moi, car j'ai connu les mêmes profondeurs de désespoir, où je sentais mon avenir englouti, car j'ai su aussi tout le prix de la joie céleste, le jour où se font la lumière et la paix dans notre cœur. Comme toi, j'ai senti ma vie intérieure desséchée par un milieu et des études qui ne répondaient à aucune de mes aspirations, ébranlée par la souffrance et l'isolement qui entretenaient une susceptibilité orgueilleuse de plus en plus pénible. Comme pour toi, l'éloignement, ma retraite, fut une révélation — non pas de la vie intérieure que, Dieu merci, j'avais eue riche toute mon adolescence, mais de la véritable humilité que j'ignorais, et de ma vocation dont je doutais. Vois-tu, ma chère Madelon, quand nous avons quelque chose dans le ventre, nous avons tous une ou plusieurs conversions à faire. Et le passage d'un piétisme traditionnaliste et bourgeois à la vie véritablement chrétienne, c'est-à-dire, en deux mots, la vie d'humilité et de charité — est pour le moins aussi pénible que celui de l'athéisme à la foi. Car ceux qui ne croient à rien et qui cherchent ont cent fois plus de valeur que ceux qui s'endorment dans une pratique extérieure : ils vivent déjà, il faut les appeler à une vie plus pleine ; les bourgeois de la foi, il faut les ressusciter. Tu connais la profonde pensée de Pascal : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. J'ai eu ma conversion l'an dernier ; tu as la tienne cette année.

*Paris, jeudi matin [fin 1927]. — Nous passons tous par de telles crises. J'en ai traversé une semblable, l'année du P.C.N. quand je me sentais aiguillé, à tous points de vue, à l'exact opposé de mes aspirations. La vie m'apparaissait comme un trou noir, et j'ai connu le désespoir. En janvier encore, je n'aurais jamais espéré la solution qui est intervenue en mars et elle est venue lorsqu'il a été temps. Chaque fois que j'ai subi une crise de ce genre, j'ai toujours trouvé la solution dans cette méthode, *me donner*, constamment, à tous, à toutes choses...*

JACQUES CHEVALIER

Ses parents n'avaient fait aucun obstacle à ce changement d'orientation dans ses études ; ils ne lui reprochèrent que d'avoir si longtemps hésité à s'en ouvrir à eux. On résolut d'aller trouver le professeur Jacques Chevalier, dont Emmanuel et son père avaient suivi ensemble les conférences sur Malebranche et sur César Franck. M. Paul Mounier, à l'issue d'un cours de Chevalier, lui présenta son fils dont le désir, lui dit-il, était de « faire de la philosophie en vue de l'apostolat » (intention qui demeurera longtemps celle de l'étudiant Mounier et dans laquelle son nouveau maître le confirmera). Jacques Chevalier consigna cette entrevue dans son journal, avec un bref portrait du jeune homme :

Journal de Jacques Chevalier.

Samedi 15 mars 1924.

Emmanuel est un grand garçon blond, aux yeux bleus, au teint pâle. Il me regarde intensément, sans me fixer (à cause d'un léger défaut de la vision). Il paraît très intimidé en ma présence. C'est un silencieux, qui écoute et ne dit presque rien. Quand il parle, il a un débit précipité. Mais on le sent tendu intérieurement à tout ce que je dis, qu'il concentre au-dedans de lui.

Dès lors, et pendant trois ans, Emmanuel Mounier subira très fortement l'influence de Jacques Chevalier, auquel il allait vouer une ardente admiration juvénile. D'autres influences, plus tard, et la découverte autonome d'horizons différents, viendront corriger une première empreinte si forte que, chez un autre, elle eût pu empêcher l'éclosion de la vocation personnelle. Mais dès cette rencontre intellectuelle, qui fut certainement la plus stimulante qu'il ait connue à l'âge des études, Mounier suit un rythme dont il ne se départira jamais. Il commence par s'abandonner tout entier et par écouter en silence, avide de recevoir, désireux de ne se refuser à aucun des dons qui lui sont offerts. Cependant, il n'est pas ce qu'on appelle un être « influençable ». Alors qu'en apparence il se soumet passivement à l'action et à l'exemple d'autrui, une lente incubation secrète lui permet d'assimiler ce qu'il accueille et de le faire sien, dans l'attente d'autres révélations. Une longue patience le prépare à ces soudaines reprises de soi par lesquelles, d'un bond, il reconquiert sa liberté et, riche de tout l'acquis, se tourne vers de nouvelles acquisitions. Sous les métamorphoses de sa remarquable souplesse, on discernera après coup la ligne fermement maintenue de la démarche à laquelle il s'est tenu avec un entêtement de montagnard.

Cependant, à l'époque où nous en sommes, des liens se nouèrent, très étroits, entre le maître et l'élève. Jacques Chevalier déclarait volontiers qu'il n'avait jamais eu un étudiant de cette qualité. Lorsqu'il forma un groupe d'étude, où son enseignement ex cathedra se prolongeait en discussions, Mounier, qui était le plus jeune des participants, fut chargé de consigner par écrit les débats, tâche dont il s'acquitta ponctuellement de novembre 1926 à mai 1927 (ces carnets, méticuleusement tenus, sont conservés). Il participait aussi aux travaux personnels de Jacques Chevalier, revoyant avec lui notes ou

GRENOBLE, 1923-1927

articles. Durant une absence de son professeur, c'est Mounier qui fait à sa place trois leçons sur Platon. C'est lui encore qui rédige entièrement, d'après les notes qu'il avait prises, le cours sur Bergson que la Revue des Cours et Conférences publie du 30 mars au 15 juillet 1926. Il travaillera aussi à l'établissement du texte du Discours de la Méthode. Et son premier article publié (le 6 avril 1926, dans la Vie Catholique) est intitulé : Un penseur français, Jacques Chevalier. Une lettre de cette année-là montre bien quels étaient alors ses sentiments, ses activités et ses espoirs :

A Jean Guilton. Grenoble, 28 novembre 1926. — ...Nous avons ici assez d'activité. L'esprit de Sorbonne souffle jusque dans nos rangs. Je suis en difficulté avec quelques camarades à ce propos... Nous cherchons à créer des liens dans notre groupe d'études religieuses entre futurs professeurs. Mon travail ? Vous en devinez la marche. C'est la conquête essoufflée du débutant, avec cette sourde anxiété qui se mêle à la joie d'acquérir, devant l'immensité des domaines à explorer. Une piste est dégagée, dix avenues se découvrent.

Heureusement, pour me soutenir et m'élever, ai-je auprès de moi l'inépuisable gratuité d'une lumière et d'une affection. Je découvre chaque jour M. Chevalier, et je vous assure que mon article de Pâques me paraît bien pauvre en comparaison de ce que j'en sais maintenant. Seulement, ce Chevalier-là, je n'aurais pu le livrer à quatre mille lecteurs : on n'y aurait vu que des pantouffles.

Il n'est pas sans intérêt de connaître les sujets des cours de philosophie auxquels Mounier assista durant cette époque capitale de sa formation. Plusieurs d'entre eux répondent à des préoccupations dont il ne se départira jamais. Relevons quelques titres de cours, d'après les extraits de son journal que Jacques Chevalier a bien voulu recopier à notre intention :

1924 : Développement et évolution. — Continu et discontinu.

1925 : Logique d'Aristote. — Pascal. — L'immortalité de l'âme. — Le sens du réel. — Déterminisme et liberté.

1926 : Bergson. — Hume et J.-J. Rousseau.

1927 : La forme. — Les membres pensants. — Le temps.

De leur côté, les entretiens du groupe d'études étaient l'occasion soit de compléter les cours, soit de débattre les questions proposées par les étudiants. Les participants les plus actifs étaient J. Anglès d'Auriac, Paul Belmont, Joseph Hossenlopp, Jean Paturle, René Cadiou, Jean Tavernier, Riondet, Delettraz, Maggiani, Hélène Chabert. (D'autres, qui avaient déjà quitté Grenoble, ou qui avaient suivi les cours de Chevalier dans divers lycées appartenaient de loin au groupe et étaient en correspondance avec l'un ou l'autre de ses membres : tels Jean Guilton, Louis Bourgey, le Dr René Biot, Jean Lacroix, Pierre Deffontaines, Aimé Forest, Léon Husson,

JACQUES CHEVALIER

André Latreille, Gabriel Madinier, Jean Moreau-Reibel). Parmi les sujets traités dans les entretiens consignés par Mounier, notons : Spinoza. — Le miracle. — Maine de Biran. — La force de la vérité. — Maritain et saint Thomas. — Claude Bernard. — L'objet de l'art. — Le 25 mai 1927, on débattit une question proposée par Emmanuel Mounier : *L'individuel et l'universel*.

Il ne se passait guère de semaine sans que Mounier eût plusieurs entretiens particuliers avec son professeur, dans sa maison de La Tronche. Jacques Chevalier le mettait au courant de ses conversations et de sa correspondance avec Bergson. En septembre 1924, il lui faisait lire un échange de lettres sur « Dieu et le problème moral » avec Jean Lacroix (premier contact indirect avec l'un de ceux qui devaient compter parmi les plus fidèles amis de Mounier, mais leur première rencontre n'eut lieu qu'à Paris en 1928). Des excursions à la Grande Chartreuse ou à La Salette (septembre 1926) sont l'occasion d'échanges de vues sur « l'aspiration à l'infini », sur « le don entier de soi à Dieu », ou encore de conversations sur le travail et l'avenir de chacun des étudiants présents.

Outre ses préoccupations philosophiques, Mounier apporte, dans tous ces échanges, d'autres soucis. C'est lui qui, après s'en être longuement entretenu avec l'abbé Moyse ou avec l'abbé Guerry, qu'il voit souvent, suscite des conversations sur « l'union des églises » ou sur « le péché et la grâce » (ce dernier sujet paraissant lui tenir particulièrement à cœur). D'autre part, il est très musicien et excellent pianiste. On parle, entre autres, de César Franck, qu'il aime beaucoup. Et il consigne dans ses carnets les propos de l'organiste André Marchal, qu'il a reçu chez ses parents, à l'occasion d'un concert, en avril 1926.

Jacques Chevalier note, au bout de deux ans de travail en commun :

Journal de Jacques Chevalier.

22 novembre 1926.

Ame docile, fervente, transparente, que celle de Mounier. Il échappe au double péril de la *dispersion* et de l'*ascétisme* que me signale Guitton chez la plupart des jeunes, et surtout à cette redoutable assurance qui s' imagine à 20 ans d'avoir fait le tour des problèmes, qui a tout vu, tout compris, tout arrêté. Je communique à Mounier mon intention de réunir lui et quelques-uns de ses camarades pour redresser tout cela et les former. J'attends beaucoup de lui.

Cependant, Mounier prépare son Diplôme d'Études supérieures. Il avait proposé lui-même, en septembre 1926, d'étudier « le double mouvement théocentrique et anthropocentrique chez les philosophes du XVIII^e siècle » (sans doute après une lecture de Bremond). Il restreindra son sujet à Descartes, et soutiendra son mémoire le 23 juin 1927. Quelques mois après, il allait partir pour Paris, et l'on a vu qu'un peu plus tard il jugeait avec lucidité les bienfaits et les lacunes

GRENOBLE, 1923-1927

de l'enseignement auquel il avait commencé par se prêter sans la moindre réserve. Jacques Chevalier, de son côté, dans des réflexions jointes récemment aux extraits de son journal, a tenu à faire le bilan de ces années grenobloises :

Réflexions et souvenirs de J. Chevalier.

Juillet 1950.

(A la suite du journal du 28 octobre 1928, départ de Mounier pour Paris, où je l'adresse au P. Pouget.)

Maintenant, qu'il aille son chemin et fasse son œuvre. Je l'ai équipé de mon mieux pour cette action à laquelle il m'avait prié de le préparer, en lui remettant, comme à tous mes étudiants, — mais à lui particulièrement, mon « disciple de prédilection », m'écrivait récemment son père, — un viatique double et unique :

1° D'abord des *principes* fermes, inébranlables, et une *orientation*, très précise dès le départ, vers une *fin*, plus spirituelle encore qu'intellectuelle, à laquelle on croit et qu'on aime, de toute son âme.

2° Comme outils intellectuels, je ne lui remis pas des formules, des concepts, et des mots, ceux-là mêmes où s'exprimait ma manière propre de voir et de traduire la vérité : il devra forger les siens, et le *vrai disciple* (lui disais-je) *n'est pas celui qui répète des formules, mais qui propage un mouvement reçu*. Non : je m'efforçai de lui apprendre le maniement d'une *méthode*, sûre, rigoureuse, soumise à l'objet, modelée sur lui, écartant tout l'artifice et le construit pour serrer de près le réel, définir exactement les termes, voir où réside la question, la poser avec précision, examiner la thèse contraire pour y discerner le vrai du faux, puis ouvrir toute grande la voie vers la vérité, qui est notre seul but.

Mounier voyait là le grand bénéfice (intellectuel, technique) de mon enseignement, ainsi qu'il l'a noté d'un mot dans le compte rendu de mon livre sur *l'Habitude* à la *Quinzaine critique*. Et il appréciait aussi ma manière d'exposer les plus grands sujets métaphysiques et les questions les plus abstraites « en manière de parabole », c'est-à-dire d'une façon concrète, imagée, diverse, qui permettait à chacun des auditeurs d'y mettre son expérience et sa pensée propres, en sorte, me disait-il, que « tout le monde comprend, du savant à l'homme du peuple » : ce qu'il doit être notre but...

...L'un des principaux services que j'avais rendus à Mounier, — je laisse à Dieu le soin de juger les autres, — est de l'avoir aidé à se défaire de certains défauts et d'avoir combattu chez lui certaines tendances fâcheuses (car j'étais très exigeant pour mes élèves, surtout pour les meilleurs) : je veux dire un certain défaut de simplicité, un certain manque d'air et de lumière, dans la façon d'aborder les problèmes, de les traiter, et d'exprimer sa pensée ; un certain penchant à la construction et à la systématisation ; une certaine recherche qui n'était pas insensible au brillant ou à l'artifice des formules. Je luttais sans arrêt pour obtenir de lui ce *dépouillement* nécessaire de l'esprit, de la pensée et de la forme, en

JACQUES CHEVALIER

présence de la vérité devant laquelle on doit s'effacer. Il comprenait cela parfaitement, avec son âme *droite et pure*, s'il ne le réalisait pas toujours à mon gré...

...Mon enseignement trouvait en lui une résonance exceptionnelle. Plus encore que sa forte intelligence, ennemie de toute compromission, j'appréciais en lui cette âme d'une qualité rare, tout intérieure, toute concentrée sur soi, mais passionnée pour la possession de la vérité et pour la conquête des âmes à la Vérité, au service de laquelle il mettait, sans compter, sa foi, sa générosité, son désintéressement, toutes ses forces, physiques et spirituelles. Dès le début, cependant, je discernai la tentation qui guette, je le sais d'expérience, toute âme qui se sent investie d'une mission, et qui doit se garder d'y mettre de soi, ou, plus précisément, d'incorporer au service de la Vérité les moyens personnels, humains, qu'on y apporte, et cet attachement à soi qui fait qu'on risque de s'obstiner dans ses erreurs, comme dans ses vérités, une fois qu'on les a défendues...

...Mais, un an après son arrivée à Paris, je commençai de sentir que l'influence de l'ambiance parisienne, et l'attrait de certaines puissantes personnalités — « l'autre Jacques », ainsi qu'il l'appelait — qui lui traçaient une mission grandiose, immédiate, dont elles le considéraient personnellement investi, se substituaient peu à peu, chez lui, à mes leçons de patience, d'attente, de soumission à la loi du temps, au devoir que je lui avais fait de se placer toujours derrière la vérité, jamais devant elle. Il y gagna de se lancer tout de suite dans une action dont on sait assez les fruits qu'elle porta. Mais, d'autre part, cet engagement, à mon sens prématuré, survenu avant que l'instrument, — c'est-à-dire lui-même, — fût tout à fait au point, outre qu'il lui fit hélas ! brûler ses forces prématurément, accentua chez lui quelques-uns des défauts que j'avais le plus énergiquement combattus. Qu'il me soit permis, ici, de le dire avec toute la franchise qui lui est due...

Les relations de Mounier avec Jacques Chevalier ne devaient se distancer que peu à peu. Une « amitié indéfectible », écrit le professeur en 1950, les unit longtemps encore après que leurs voies eurent divergé. A chacun de ses voyages à Grenoble, Mounier retournait à La Tronche, où reprenaient les anciens entretiens philosophiques, qu'une correspondance prolongea, très active jusqu'en 1930, plus espacée ensuite, orageuse aussitôt après la publication des premiers numéros d'Esprit, interrompue seulement au début de 1934. Durant ces années, Jacques Chevalier ne venait pas à Paris sans revoir son ancien élève, qui l'assista fidèlement au temps de sa candidature au Collège de France, en 1930, et qui le consulta au moment où il songeait à faire une thèse sur les mystiques espagnols. Tous deux gardaient un beau souvenir d'une journée de novembre 1929 passée ensemble dans la forêt de Tronçais, dont leurs carnets respectifs font mention, témoignant d'une commune préférence pour la nature automnale.

D'autres témoignages nous permettent de compléter cette image de

GRENOBLE, 1923-1927

Mounier dauphinois. Plusieurs de ses camarades du groupe d'études — qui pour la plupart se tinrent à l'écart après la fondation d'Esprit, mais dont les noms se retrouvent presque au complet au bas de la protestation adressée à Vichy lors de l'arrestation de Mounier en 1942 — ont gardé de lui un souvenir très vif.

Jean Guilton, qui l'a rencontré dès la fin de 1924 et l'a revu plusieurs fois avant de guider ses premiers pas à Paris, lui écrira un jour, en 1928, ces mots annonciateurs : « Vous êtes de ces êtres privilégiés qui ont hérité de la simplicité... Vous paraîtrez, et on se groupera autour de vous. » J. Anglès d'Auriac, l'un des aînés de Mounier au groupe d'études, écrit de son côté :

On ne pouvait qu'admirer en lui un esprit remarquablement actif et organisé, capable de tâches diverses et d'un intense effort régulier. Sa culture, fort étendue, s'intéressait à toutes les activités humaines. Il unissait à la force et à la pénétration de la pensée personnelle des qualités de fidélité, de promptitude, d'ordre et de clarté, qui faisaient de lui une sorte de secrétaire supérieur. Entre M. Chevalier et les nombreux étudiants, amis ou disciples de ce maître, il a longtemps joué le rôle d'un indispensable *Métaxu* (comme nous disions alors, aux prises avec Platon)...

M. l'abbé René Cadiou se rappelle avoir entendu Mounier, en 1927, exposer son programme de vie à quelques autres jeunes philosophes grenoblois « avec cette douce fermeté qu'il apportait dans toutes ses idées » :

Il voyait devant lui une carrière à demi universitaire, des études philosophiques consacrées à la psychologie du caractère (il admirait les travaux de René Le Senne). Dans un autre domaine, qui paraissait alors presque sans rapports avec le premier, il voulait pousser jusqu'au point de rencontre de la sociologie avec l'esprit chrétien intégral, celui qu'on reconnaît à son dynamisme.

Témoignage de Paul Belmont.

Nous causions aussi de Platon, que j'étudiais particulièrement à ce moment, et j'avais pu constater avec quelle rapidité Mounier avait assimilé tous les dialogues, même les plus difficiles.

Le nom de Platon ne revient pas ici en vain. Mounier, dont la vocation d'animateur de groupes s'éveilla de bonne heure, avait fondé en 1925, un cercle d'études catholiques, puis un peu plus tard (novembre 1926), avec son camarade Boyancé, un groupe de « platonisants » qui se réunissait chaque semaine. Une lettre amusante, où Mounier parle de son diplôme et de ses lectures platoniciennes, montrera dans quel esprit enjoué il abordait les Dialogues :

A sa sœur. Grenoble [fin 1926]. — J'ai commencé mon travail de diplôme. Très vaste et subtil, subtil parce que vaste... Ce

JACQUES CHEVALIER

qui me guide, sous le prétexte du problème historique, c'est le souci d'une philosophie humaine contre tous les abstrakteurs de quintessences orgueilleuses et vides, de quelque côté qu'ils soient de la barricade (car c'est là une question de méthode, non de doctrine)... Comme travaux d'approche, j'absorbe pour le moment les tomes gros, mais si vivants et passionnants, de l'abbé Bremond (l'homme de la poésie pure) sur l'histoire du sentiment religieux. Pour te prouver que je ne m'embête pas, voici quelques titres, recueillis au passage, de traités dévots début xvii^e : *La tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Seigneur*. — *La douce moëlle et sauce friande des saints et savoureux os de l'Avent*. — *Lunettes spirituelles*, et le bouquet : *Seringues mystiques pour les âmes constipées en dévotion* !... Tu vas protester, mais je te recommande aussi, pour les jours de rogne ou d'ennui, la lecture de Platon. Il n'y a pas d'homme plus divertissant que cet homme-là. Je parle, bien entendu, non des grands dialogues philosophiques, mais des œuvres du début, celles où devant Socrate qui se fiche copieusement de leur nez défilent toutes les ganaches du temps. C'est roulant — et très moderne de mouvement, car le génie est toujours actuel, toujours le même et toujours nouveau.

Citons, pour en finir avec les années de Grenoble, le témoignage d'un « hors-venu », — d'un étudiant avancé, qui avait été nommé professeur de lettres à l'E.P.S. de Grenoble après avoir suivi déjà des cours de philosophie à Paris. Son regard sur la vie d'une Faculté de province est un peu différent de ceux de ses camarades.

Témoignage de L. Maggiani.

Mounier était alors un bon étudiant, sérieux, instruit, jouissant de la particulière estime de Jacques Chevalier. Nous savions vaguement qu'il était « secrétaire » de Chevalier, qui habitait La Tronche, Mounier qui préparait son Diplôme fréquentant peu les cours, nous voyions mal comment se réalisait ce secrétariat ; mais enfin Mounier voyait souvent Chevalier, et nous disait où en étaient les travaux du « maître ». Je crois qu'il admirait vraiment Chevalier qui, catholique, philosophe et chef (chef d'école) devait accaparer l'attention d'un jeune provincial discipliné, régulier, qui, à mon avis, devait tout ignorer de Paris, de la littérature moderne qui y faisait fureur (1926-1927 : Valéry, Cocteau, Dada...) et faisait « ses classes » fort calmement. Je serais étonné qu'il connût alors deux livres de Maritain, célèbre pourtant dans le petit cercle des intimes de Chevalier par sa sévérité pour Bergson, « ami » de Chevalier...

...Mes rapports avec Mounier avaient pris une couleur assez

GRENOBLE, 1923-1927

personnelle. Un mot, d'un ami commun, m'avait introduit auprès de J. Chevalier. J'aimais passionnément la philosophie, non sans boutades diverses qui, vu la prudence générale du monde étudiant attentif à obtenir ses parchemins, m'avaient mis bien facilement en vedette dans le milieu étudiant. J'étais aussi professeur de C.M. et catholique. Beaucoup d'étrangetés... Grâce aussi à des amitiés communes nouées à Grenoble, j'étais invité aux cercles d'intimes où, autour de Jacques Chevalier, se réunissaient quatre ou cinq fois par an ceux que l'esprit du siècle n'avait pas trop « gangrenés ». C'est là où nous étions mis au courant des conversations de Chevalier avec Bergson (recherches sur la mystique) sur qui il venait d'écrire un livre. D'où certain jour ce petit carton de Mounier que j'ai su depuis qu'il était bien dans sa manière : « Si vous avez encore quelque chose à apprendre sur Bergson, venez donc à... » Et comme cette sécheresse eût été un tantinet méchante, la dernière phrase rétablissait l'amour : « *In capite venenum.* » J'avoue que ce menu souvenir est un des plus riches et des plus exacts que je conserve de Mounier. Car enfin il eût pu me laisser « tomber », me laisser ignorer que mes assurances péremptoires avaient quelque chose d'agaçant ; il est là tout charité dans la lucidité et la fermeté.

Un aspect important de sa vie était aussi sa vie religieuse. C'est lui qui, dans ces petites communautés religieuses authentiques alors naissantes, me mena dans son cercle, auprès du curé de Saint-Laurent, dans le quartier le plus populaire et le plus pauvre de Grenoble ; ce curé était une vocation tardive ; lui aussi était tout ardeur et charité. Je suis certain qu'il a eu sur la formation spirituelle, je dirais mystique de Mounier, une influence *décisive*, encore que Mounier ait reçu beaucoup l'année suivante, quand il partit pour Paris. N'oublions pas le nom de ce curé enterré dans cette horrible paroisse, et qui essuya une sorte d'émeute populaire le jour qu'il lui fallut l'abandonner pour passer professeur au Grand Séminaire : l'abbé E. Guerry, depuis Mgr Guerry, coadjuteur de l'archevêque de Cambrai.

Le diplôme passé, Mounier partit à Paris tenter l'agrégation. J'avoue que je souris. J'avais fréquenté la Sorbonne, la Sorbonne de Brunschvicg, l'année précédente, et je savais l'atmosphère idéaliste « du tonnerre » qui y régnait. « Mon Mounier, pétri de trois ans de Chevalier, va avoir chaud », me disais-je. Mais j'avais surtout fréquenté, en grand amateur, les cours de H. Delacroix, point ceux de Brunschvicg ; et d'ailleurs cette philosophie universitaire avait des caractéristiques bien différentes de celles que je trouvais en Bergson, Nietzsche, Chestov, avec lesquels pour lors je me battais. Je ne jugeai donc pas d'avoir à alerter Mounier sur l'adaptation dont il lui faudrait faire preuve (car à Grenoble, l'« idéalisme » n'avait pas bonne presse, fichtre non !). Or donc, au bout de l'an, Mounier fut reçu second à l'agrégation, et je conçus une vive estime, assez terrifiée, pour une si admirable — ou monstrueuse — souplesse... Nous sûmes par Chevalier que Mounier

PARIS, 1927-1932

s'était rapidement imposé à l'attention. Mounier commentant un texte, son professeur, M. Laporte, récemment nommé en Sorbonne, lui aurait dit : « Monsieur, vous doutez où il faut. » Parole qui me plonge encore dans de profonds abîmes de saisissement. J'en conçus de vives espérances pour l'avenir de Mounier.

Dernier épisode : je me vois vers 1931, place Notre-Dame à Grenoble. Mounier vient de jeter huit, dix lettres dans la boîte aux lettres. J'ai un regard légèrement étonné. « Mon vieux, il faut faire tomber la Revue Française. » Je voulais bien, mais en fait de Revue Française, je ne connaissais que la N.R.F. Je n'insistai pas...

Avant de suivre Mounier à Paris, citons encore un mot de Jacques Chevalier, dans une lettre de juin 1950, auquel pourront souscrire tous ceux qui ont approché notre ami :

Dans nos entretiens, Mounier écoutait. Mais mes paroles étaient ce qu'elles devaient être *lui présent*.

DE LA PHILOSOPHIE A L'ACTION

(1927-1932)

Emmanuel Mounier arrive à Paris à vingt-deux ans, le 29 octobre 1927. Le premier numéro d'Esprit est daté d'octobre 1932. Cinq ans d'apprentissage de soi-même et de préparation à l'action. La grande lettre de 1933, dont nous avons déjà cité le début, résume sommairement ces années de métamorphose :

*A Jacques Lefrancq, lundi 27 août 1933. — 1927. Paris. Coup sur coup : isolement, découverte de la vie extérieure, invention horrifiée de la Sorbonne, — puis la catastrophe : mort de l'ami, redécouverte de la souffrance, avalanche du doute. Je fonce, comme en 24 : se faire agrégatif 100 % pour la décrocher et que ce soit fini, et se donner ensuite à cette douleur, à ce doute, à cette aventure. Je me nourris de Cicéron — *de natura deorum* II, Sénèque VIII et IX, etc., etc. — c'est-à-dire de cailloux. Je suis agrégé, libre, je me demande comment. Hors le programme de l'année, j'avais des trous comme ça : c'est encore mon enfance qui me sauve, — une certaine audace claire dans l'explication d'un texte, des qualités de méditation, etc.*

1928-1931 : Boursier de doctorat. Je souffle d'abord. Je crois bien que les premiers mois de 28-29 je n'ai fait que lire ce qui passait, et me promener sur les quais, avec un idéal de salut du Primaire qui me fit créer avec un ami une petite revue de cul-

PARIS, 1927-1932

ture générale, aujourd'hui prospère et insignifiante. Puis je « cherche un sujet de thèse ». Tu ne m'as jamais vu chercher une cravate, un pyjama : je fais 10 magasins (je n'attribue aucune valeur à la cravate-en-soi — sois sérieux — mais une fois que le fait, légèrement impératif, acheter-une-cravate, s'est introduit dans mon programme, j'y mets huit jours et trois changements de tactique). Donc je commence mille choses. L'État a la bonté de m'entretenir trois ans à ce jeu sans me demander de témoignage. Incapacité de m'accrocher à un char, et de recevoir une commande. Cela fait pas mal de temps dispersé, assez isolé, jusqu'à ce que *Esprit* s'élève comme une fusée de ce long calme et absorbe ce qui me reste de loisirs à partir du printemps 31. Mais tu possèdes le tome II de l'histoire.

Tout ça pour t'expliquer que je suis tout l'inverse du Normilien, que tu ne prendrais point en faute dans sa maîtrise sans faille des domaines où son étoile l'a conduit. Il y a des trous et des trous. Il faut de plus que je sois à cheval : trop poète pour être tout aux idées, trop sensible aux dessins intellectuels pour être pleinement poète. Et cette cuirasse universitaire dont je me dépouille peu à peu (elle m'avait eu de surprise, par la distraction), dont un livre plein d'amour comme mon *Péguy* est si embarrassé encore.

Un événement personnel, dont il a déjà été question dans une autre lettre, a donc bouleversé Mounier durant les premiers mois de son séjour parisien : la mort de l'ami de jeunesse, Georges Barthélemy, le 5 janvier 1928. Quelques jours avant, il écrivait :

A sa sœur, 2 janvier 1928. — J'ai fait une arrivée magnifique dans la poisse, le dégel, et cette angoisse au sujet de Georges qui m'a tenu toute la nuit. Je viens de voir ce pauvre ami. C'est épouvantable de le trouver dans cet état quinze jours après l'avoir vu vivre. Dans le coma absolu, les yeux tournés en l'air, c'est presque un cadavre. Il ne voit personne, reconnaît ses parents par lueurs, et alors ce sont des efforts terribles pour parler. Pas un pli de sa figure n'a bougé pendant ma visite : il n'a même pas dû me voir. Mon amitié pour lui est la plus spontanée que j'aie connue. Je sens quelque chose de moi qui se meurt avec elle, et ces journées sont bien tristes.

Paris, dimanche soir, 8 janvier 28. — J'ai passé deux journées tellement douloureuses. Tu ne peux pas croire ce qui s'est effondré en moi avec cette amitié si spontanée qui disparaît. Je sens le retentissement sourd de tous ces pans de mon passé qui s'écroulent, cet isolement subit, cet étourdissement de

MORT D'UN AMI

certains rêves où l'on veut en vain rattraper ce qui vous échappe.

...Merci bien, ma chère Mad, de penser à moi. Je vais te paraître enfant, mais j'ai bien pleuré ces deux jours. C'est peut-être qu'il y avait beaucoup de jeunesse dans notre amitié.

A Jean Guilton. Paris, mardi 9 janvier 1928. — ...J'ai été d'autant plus affecté par cette mort que ce n'est pas *un* ami qu'elle m'enlève, mais le seul ami vrai que les circonstances et mon excessive réserve m'aient permis de connaître intimement : le seul témoin intérieur aussi d'une jeunesse vécue en commun, et qui en emporte tout ce qu'il en avait partagé. Je me sens un peu isolé sur la route, mais cela passera, puisqu'il faut bien bâtir sur les cendres du passé...

A sa sœur. Paris, vendredi soir [12 janvier 1928]. — Plus on vit, plus on vit près de Pascal : cette inquiétude divine des âmes inassouvies, il n'y a que ça qui compte, et il n'y a qu'elles qui comptent. Oh ! les esprits limités, les gens assis en chaire, à la tribune, dans leur fauteuil, les gens satisfaits, les intelligents, les u-n-i-v-e-r-s-i-t-a-i-r-e-s !

...Pauvre Georges. Tu ne sais pas l'impression que m'a faite une phrase d'une de ses lettres à C. Elle ne prend ce sens que par sa mort, mais il y est tout entier, tragique par la vision que, pour nous, évoque le début, gamin par la pirouette de la fin qui d'un coup nous déride et lève le cauchemar. Il parle d'un mariage où il devait aller, en janvier 28, et faire bonne figure de mauvais gré : « Et tout ce que les gens y verront, voilà : un grand type au nez crochu, ganté de blanc, cravaté de noir, les pieds contre du chêne (il pensait au parquet, et nous...), raide, tout occupé à répondre à cette jeune fille enfoncée dans le divan que le Moulin Rouge est très bien et la Concorde impressionnante. »

...Je suis bien près de toi. Vois-tu, il faut à tout prix que nous fassions quelque chose de notre vie. Non pas ce que les autres voient ou admirent, mais ce tour de force qui consiste à y imprimer l'infini. Nous nous y aiderons.

Paris, jeudi soir. — Eh oui, mon petit, je sais bien que c'est pénible d'ouvrir les portes secrètes. J'en ai suffisamment souffert, moi aussi, crois-le bien...

C'est égal, il fait bon vivre tous ces drames, toute cette vie sauvage, cette défaillance multipliée de l'infini dans nos âmes. Toujours plus encore je m'enfonce dans Pascal.

PARIS, 1927-1932

La sentiment de solitude laissé par la mort de l'ami n'est certainement pas étranger à l'impatience avec laquelle on verra Mounier, dès lors, rechercher des contacts humains et des occasions de dialogue, s'attacher à des groupements constitués ou prendre l'initiative d'en fonder de nouveaux. Ainsi se prépare son destin d'animateur et sa vocation « communautaire ». Ainsi se prépare aussi, de loin, à travers l'expérience de la douleur et le long temps de vie solitaire, l'épanouissement personnel qui devait se produire seulement au moment du mariage de Mounier. Mais, en attendant cette nouvelle naissance, il est de ceux pour qui la souffrance est non seulement acceptée, mais accueillie dans la foi, comme une source de vie :

A sa sœur. Paris vendredi soir [1928]. — C'est bien vrai que nous ne nous trouvons que dans la souffrance. Il faut cela pour comprendre, il faut cela pour progresser, il faut cela pour aimer. Après la mort de Georges, malgré ma peine, j'ai senti comme une délivrance. Et depuis cette mort, quel progrès j'ai fait dans l'intelligence des choses humaines, dans la connaissance de soi-même, quel enrichissement, quelle maturation de ce qui est en moi ! Bien sûr, la souffrance ne peut pas être le but, mais à ces moments, et à ces moments seuls, on a la conscience de participer à une grande œuvre de rédemption. Et ce sont des moments que je ne voudrais pas ne pas avoir vécus, que j'appellerais presque, s'ils n'entraînaient avec eux l'irréversible... Il me semble que si j'avais beaucoup plus souffert, il y a des tas de choses qui auraient germé en moi qui n'ont pas un terrain suffisamment retourné. Mais c'est peut-être mon indolence qui parle maintenant.

A sa sœur, juin 1931. — ...On ne perd pas à ces grandes tempêtes. La mort de Georges m'a sorti d'une sorte de sommeil bienheureux. On sent comme tout le reste est médiocre après ces bourrasques tragiques soufflées de l'au-delà. Il en reste un élan grave, qui ne s'amortit pas...

A une amie. Paris, 6 novembre 1928. — ...Je suis arrivé ici avec une âme et des nerfs surtendus. Pourquoi, il faudrait remonter très loin et vous expliquer pour le moins six mois de vie intérieure. J'y ai retrouvé dès le premier pas, après des vacances qui furent comme une enfance dans un jardin, la présence hallucinante d'un ami dont la mort fut non seulement une blessure d'affection encore ouverte, mais un drame métaphysique qui s'est peu à peu enflé jusqu'à recouvrir pour moi le drame métaphysique, et par ce manteau d'humanité étendu sur les choses divines, a relié à mes yeux le ciel à la terre. J'ai failli envoyer balader les livres et l'université. L'université

L'UNIVERSITÉ

seule en souffrira peut-être, car si aux yeux de tout le monde je convoite (pour mon indépendance) ses faveurs, le jour où ça ne pourra pas s'arranger avec ma passion des choses éternelles et des choses humaines, je laisserai la Bonne mère à de plus souples.

Paris, ce n'est pas ou ce n'est que secondairement pour moi la Nationale ou les Hautes Études. C'est un endroit où je vais trouver la liberté et la grandeur nécessaires pour penser et pour vivre. Comprenez-vous que, quand à votre question j'ai répondu : « Travailler et vivre un peu », il fallait entendre : vivre surtout, oh ! vivre, — et que ce mot était plein à éclater de ce qui bouillonnait en moi depuis des mois ?

Nous retrouverons Mounier dans les mêmes dispositions chaque fois que l'atteindra l'une de ces morts qui jalonnent sa voie : M. Pouget, Valéry Jahier, Maurice Jaubert, Georges Bonnefoy, André Déléage, Paul-Louis Landsberg, Jean Gosset, Jacques Lefrancq. En 1935, à propos de la mort d'un petit enfant, filleul de sa sœur, il écrivait :

A sa sœur, 1935. — ...Une mort, c'est toujours en nous deux choses : une mort en écho, des choses qui partent pour ne plus revenir... Oui. Mais aussi une vie qui commence, un regroupement de toute notre vie autour de ce germe...

Déceptions et succès universitaires.

La première année de Mounier à Paris fut difficile. Si l'un de ses camarades de Grenoble s'étonnait de le voir si vite parvenu à remplir les exigences du concours, il ne faut supposer là aucune sorte de consentement intérieur ou d'adaptation. L'étudiant provincial arrivait à Paris muni de solides défiances envers l'idéalisme officiellement enseigné en Sorbonne, auquel d'ailleurs il restera toujours congénitalement hostile. Mais il est venu à Paris pour y achever ses études, et, faisant taire ses répugnances, il travaille avec cette application consciencieuse et cette souplesse d'une intelligence capable de maîtriser n'importe quel objet, qui resteront chez lui des vertus constantes. Il vit très seul d'abord, dans sa chambre, 3, place d'Anvers. Un unique ami, Jean Guilton, qui est à la Fondation Thiers, l'aide à s'orienter. Il lit beaucoup et, à la demande de Jacques Chevalier, rédige des comptes rendus de livres philosophiques pour la Quinzaine critique.

En fin d'année, il décide de se présenter à l'agrégation, « pour voir comment cela se passe » et sans grand espoir d'être reçu : comme il le dit ailleurs, il désirait, « non pas d'être agrégé, mais de n'être plus agrégatif ». Il passe au second rang (derrière Raymond Aron), ayant obtenu les notes suivantes :

A Jean Guilton, 5 août 1928. — A l'écrit 7 avec Davy, — pour crime de lèse-sociologie ? — 13 1/2 avec Laporte, ce

PARIS, 1927-1932

qui pour lui est un superlatif, 15 avec Belot. A l'oral, grec 8, latin 9, français 8 1/2, — leçon 14, particulièrement appréciée, me dit Laporte, pour la solidité et l'honnêteté du fond : où je vois que j'ai été bien inspiré de ne pas me livrer à de petites combinaisons diplomatiques.

Cette étape franchie, qu'allait faire Mounier ? Comme tous les jeunes agrégés, il avait à se poser les deux questions de la thèse et de l'entrée dans l'enseignement. Après quelques tâtonnements, il résolut d'orienter ses recherches en vue d'une thèse du côté des mystiques espagnols. Ce choix, qui marquait la prééminence chez lui des préoccupations religieuses, avait sans doute son origine aussi dans ce qu'il connaissait, par l'intermédiaire de Jacques Chevalier, des travaux en cours de Bergson sur les sources de la mystique. Après avoir consulté son ancien maître de Grenoble, il mena, durant toute l'année 1929, une enquête auprès de ses professeurs de Sorbonne et d'autres esprits compétents. On trouve dans ses carnets les résumés de ses entretiens avec Jean Laporte (qu'il vit souvent), Émile Bréhier (avec qui il fut surtout question de Nietzsche), l'abbé Bremond, Jean Baruzi, Jacques Maritain. Il en était arrivé à fixer son champ d'investigations autour de la figure de Jean des Anges, mais il demeurait indécis, sollicité par d'autres travaux et d'autres découvertes :

A Jean Guilton, 10 décembre 1929. — ...Baruzi, Delacroix et Laporte n'ont fait que démolir en des sens contradictoires les décisions précises que j'avais prises sur mes thèses. C'est agaçant. « Tant pis, tant pis. » ...Je vais me préparer au choix. Il faut dire d'ailleurs que par tempérament je suis d'une indécision rare.

La thèse devait être d'abord reléguée provisoirement au second plan, pour la rédaction de l'essai sur Péguy, puis abandonnée sans retour lorsque commencèrent les premiers contacts qui devaient aboutir à la fondation de la revue. En avril-mai 1930, cependant, Mounier fit un voyage de trois semaines en Espagne, dont Jean des Anges fut au moins le prétexte : Barcelone, Montserrat, Saragosse, Madrid, l'Escorial, Salamanque, Avila, Tolède, Cordoue, Séville, Valence en furent les principales étapes. Dans son journal de voyage, on voit Mounier beaucoup plus attentif aux paysages espagnols et aux visages humains qu'aux trésors des bibliothèques. A l'université de Salamanque, il fit en passant une conférence sur Péguy. Quelques mois plus tard, en septembre 1930, il fit un second voyage à l'étranger : en Italie du Nord. Un instant, Mounier songea à un autre sujet de thèse, sur le péché ; mais, Maritain lui en ayant montré les difficultés (entretien noté, Carnets, 14 mars 1930), ce projet fut abandonné.

Quant à l'enseignement, Mounier, désormais boursier de doctorat, y fit ses débuts dans l'école libre : au Collège Sainte-Marie de Neuilly,

L'UNIVERSITÉ

que dirigeait Mme Daniélou. Nous verrons encore tout ce que lui apporta ce milieu nouveau. Retenons pour l'instant ce qui concerne son activité professorale. Nous avons les souvenirs d'une de ses élèves :

Notes de Mme Paul Vignaux.

Le directeur d'*Esprit* ne s'était pas encore révélé ; le professeur, à cette bande de jeunes filles en herbe, malicieuses et volontiers critiques, apparaissait comme un grand garçon blond un peu emprunté. On le sentait riche de convictions philosophiques mais embarrassé pour les communiquer par la crainte de nous imposer trop de travail. Il nous avait été annoncé comme un bergsonien ; nous ne savions pas ce que cela voulait dire mais cela nous flattait comme quelque chose de récent et d'intense. En fait Mounier était un professeur scrupuleux, ne laissant pas apparaître ses tendances personnelles au détriment d'un enseignement qu'il voulait complet, clair et objectif.

Je ne sais si c'est à la médiocrité de sa classe d'alors qu'il faut l'attribuer ou à une sorte de timidité qui voilait encore la vigueur et le mordant de ce que furent par la suite sa parole et son style, mais son enseignement resta enveloppé d'une clarté quelque peu impersonnelle, volontairement impersonnelle d'ailleurs. Par contre on le sentait soucieux de sa responsabilité intellectuelle vis-à-vis de vocations philosophiques éventuelles ; il était attentif à en déceler les signes, en fortifier la croissance, affermir des choix qui se seraient crus trop ambitieux sans son encouragement. Cette générosité du professeur vis-à-vis de l'élève, générosité personnelle qui se manifeste dans l'attention que consent un adulte à un adolescent, s'accordait fort bien avec l'objectivité dont nous venons de parler. Autant Mounier, en face d'hommes faits, devint un homme de combat chez qui la violence de la conviction était une arme, autant en face d'intelligences non encore formées, il se montrait seulement soucieux de nous rendre capables de la vérité en nous donnant les moyens intellectuels de la trouver, sans jamais vouloir nous imposer un dogmatisme quel qu'il fût.

Puisque nous en sommes aux débuts de Mounier professeur — nous le retrouverons plus tard enseignant à Bruxelles, puis, pendant la guerre, à Vienne — suivons-le dès maintenant au lycée de Saint-Omer, où il enseigna la philosophie durant l'année 1931-1932, au moment même où il mettait au point le projet de sa revue. M. Paul Péron, actuellement professeur à ce même lycée nous dit que les anciens collègues de Mounier ont gardé de lui un vivant souvenir. Ses élèves non plus ne l'ont pas oublié :

Témoignage de Mme Duhamiaux :

C'est en octobre 31 que Mounier pénétra dans la classe de philo du lycée de Saint-Omer où l'attendaient curieusement vingt garçons et deux jeunes filles. Le Censeur m'avait dit : « C'est une

PARIS, 1927-1932

sommité, vous avez de la chance. » Nous attendions debout devant nos tables. Mounier entra, très grand, très maigre, vêtu d'un complet bleu qui ensuite m'a paru éternel (je crois bien qu'il le portait encore lorsque je le rencontrai par hasard dans une boulangerie en 1946 !). Nous nous sentîmes d'abord glacés. Mounier en imposait terriblement aux élèves. Contrairement aux autres professeurs qui cherchaient à faire régner le silence dans une classe turbulente, lui souffrait de notre calme et nous poussait à parler. Il aimait les interruptions, les questions, les objections ; il nous aurait voulu plus actifs.

Il avait horreur des professeurs qui font leur cours *ex cathedra* et se soucient peu de la portée de leurs paroles. Il voulait que ses paroles fussent le commencement de nos décisions. Il nous disait la nécessité de l'engagement : « Les principes de l'action morale ne se révèlent à notre intelligence que si nous les pratiquons, et seule la pratique nous éveille sur eux. » (Notes de cours, mai 1932.)

Nous sentions confusément, nous gosses de seize ans, qu'il était prisonnier dans cette classe de potaches et que son esprit était fait pour rayonner sur un monde plus vaste. Nous n'en captions que plus avidement les rayons qui émanaient de sa personne et, j'ose l'écrire, certains d'entre nous au moins éprouvaient en ces heures une joie qu'ils n'ont plus jamais retrouvée. On ne rencontre pas deux fois un Mounier...

...Je regrette que Mounier nous ait interdit de prendre des notes lorsqu'il nous commentait Pascal. Il nous avait confié que les *Pensées* étaient son livre de chevet et qu'il y puisait toujours des forces neuves. « L'homme n'est ce qu'il est que lorsqu'il se dépasse » (notes de morale). Et il nous répétait souvent : « On ne possède que ce qu'on donne. »

Il avait aussi un culte pour Bergson. C'est durant cette année scolaire que parut *Les deux sources*. Je revois Mounier apportant triomphalement l'ouvrage attendu et découvrant l'expression de sa propre pensée dans la distinction entre la morale close et la morale ouverte¹.

Je retrouve dans son cours sur le droit cette phrase : « La réalité humaine, c'est d'une part un ordre humain dans lequel chacun a sa place, enraciné et lié à tout ce qui l'entoure, et d'autre part une personne, c'est-à-dire un être qui domine et maîtrise sa nature. »

Mounier était un homme heureux. Il rayonnait de joie intérieure.

1. Mounier à sa sœur (1932) : « ...Je suis en état de vibration intense depuis hier. Juste en passant rue des Écoles, je trouvai, m'arrivant *dédiacé*, le grand ouvrage de Bergson sur les questions morales et religieuses qu'on n'attendait que vers les environs de 1930. Nous avons passé un quart d'heure avec Izard à téléphoner la nouvelle à droite et à gauche (car il ne sort en librairie que dans dix jours). Mme Daniélou, après accommodement, m'accorde un jour et demi pour le lire avant de le lui expédier... » « Oubliant de dîner, nous avons écouté Izard et Mounier se relayant pour en poursuivre la lecture jusque vers quatre heures du matin. » (*Souvenirs de Louis Dulong*.)

L'UNIVERSITÉ

Je me souviens de son cours sur les sanctions et de notre attente ce jour-là : « Il ne peut y avoir qu'un seul châtiment, la privation de Dieu, qu'une seule récompense, la contemplation de Dieu. L'homme heureux est $\theta\mu\iota\omicron\varsigma\ \tau\tilde{\omega}\ \theta\epsilon\tilde{\omega}$. La sanction n'est pas nécessairement rejetée dans l'au-delà. Le royaume de Dieu est au-dedans de nous ; il existe un état intérieur semblable au bonheur et une continuité entre la vie et la survie. »

A son élève, Mounier avait donné une page autographe, où se trouvent réunis ses trois maîtres préférés :

Noël 1931. — Quand la jeunesse s'adresse à la philosophie, elle ne redoute pas cette ombre douce de gravité qui donne une profondeur émouvante à un regard, à une joie.

C'est pourquoi la philosophie dit à la jeunesse :

« Celui-là seul t'aime, qui aime ton âme. Celui qui aime ton âme ne la quittera pas tant qu'elle cherchera à devenir meilleure. Lui seul aime ce que tu es. Les autres ne flattent que ce qui est à toi. »

Ou, si Platon est trop austère :

« Pour celui qui contemple l'univers avec des yeux d'artiste, c'est la grâce qui se lit à travers la beauté, et c'est la bonté qui transparait sous la grâce. Toute chose manifeste, dans le mouvement que sa forme enregistre, la générosité d'un principe qui se donne. Et ce n'est pas à tort qu'on appelle du même nom le charme que l'on voit aux mouvements et l'acte de libéralité qui est caractéristique de la bonté divine. »

Et, après Bergson, avec un de nos grands frères, Péguy :

« Surtout gardons ce trésor des humbles, cette sorte de joie entendue qui est la fleur de la vie, cette sorte de saine gaieté qui est la vertu même, et plus vertueuse que la vertu. »

Que dire encore à cet âge dont le mérite est une promesse, sinon que la meilleure manière de sauver sa joie, c'est encore de la donner.

A mon élève je livre bien amicalement ce testament précoce, afin qu'appelée dans les voies de l'intelligence, elle garde la simplicité.

Mounier professeur était bien le même homme qui en 1928 écrivait à Jean Guitton : « S'il y a quelque chose que j'apprécie au monde, dans l'ordre des cœurs comme dans celui des esprits, c'est la fraîcheur, c'est-à-dire la promesse... »

Mais, comme le dit son élève, il n'était pas fait pour un champ d'action restreint, et sa vocation profonde exigeait qu'il prît sur lui des risques plus grands. Il les assumera sans hésiter ; précisément à l'époque où il enseignait à Saint-Omer, il écrivait pour expliquer sa décision de quitter l'université et de lancer la revue :

PARIS, 1927-1932

A sa sœur, 1931. — ...J'ai de grandes idées. Je saurai ne pas garder d'amertume si elles s'écroulent. Je m'attends d'ailleurs à un échec temporel, plus ou moins net : il n'est pas d'œuvre durable sans insuccès. Et à des tourments, n'en parlons pas ! moi qui suis par tempérament un homme privé, un homme d'intimité. Mais tout cela n'est pas grand-chose,

*Car il n'est point de seuil sous sa porte étrangère
Ni pour un grand bonheur ni pour un grand tourment.*

Ce qui compte, c'est que j'aurai échappé à la carrière et que j'aurai donné son champ à ce besoin d'explosion qui s'accumule sous la surface calme aux yeux non amis. Je m'amuse bien certains jours à m'étonner de moi-même et de cette audace sous ma timidité et mon insuffisance. Inconnu, sans un sou, est-ce moi qui pars sur cette route ?...

Maîtres et Compagnons.

Cependant, avant de se lancer dans la grande aventure, Mounier avait employé des années à mûrir sa force, comblant les lacunes de sa culture, approfondissant sa vie spirituelle, s'offrant à toute rencontre et déjà s'essayant à l'action. Il nous faut revenir un peu en arrière, pour le suivre aux divers moments de cette période décisive.

Quelqu'un qui le connut dans ses premières années parisiennes s'étonnait de son insistance auprès de certains amis pour qu'ils lui fissent rencontrer les écrivains ou les penseurs qu'ils pouvaient connaître. Avant de tendre à grouper des hommes de bonne volonté pour l'œuvre commune à entreprendre, cette curiosité répondait à un autre besoin : un besoin de s'ouvrir, d'écouter, de s'offrir à ces enseignements qui se donnent de personne à personne.

Son grand introducteur fut Jean Guilton. C'est par lui que Mounier entra en relations avec deux personnes qui jouèrent un grand rôle dans sa prise de conscience : le R.P. Pouget, auquel d'ailleurs Jacques Chevalier recommandait toujours ses meilleurs élèves partant pour Paris, et Mlle Silve, fondatrice du mouvement des « Davidées ».

Monsieur Pouget, à peu près ignoré de son vivant, et que nous connaissons bien maintenant par le beau livre de Jean Guilton (Gallimard, 1942), était alors à la fin de sa longue existence. Aveugle depuis de longues années et ne quittant plus sa petite chambre chez les Lazaristes de la rue du Bac — sinon un jour, pour un entretien avec Bergson — il poursuivait les travaux d'exégèse et de théologie qui l'avaient toujours occupé. Mounier prit, dès son arrivée à Paris, l'habitude d'aller voir très souvent le vieillard et, à l'exemple de Guilton, de noter ses propos. On ne saurait trop insister sur l'importance de ces visites où Mounier se mettait à l'école d'une pensée religieuse à la fois très stricte et très vaste. Il est peu probable qu'il ait été fortement influencé par les thèses capitales du vieux maître, qui se

MADemoiselle SILVE

situaient un peu en dehors de ses centres d'intérêt. Mais il s'y formait à la réflexion théologique, et c'est sans aucun doute grâce à M. Pouget qu'il acquit cette sûreté dans les matières de foi qui était si frappante chaque fois qu'il était amené à en parler.

Témoignage du R.P. Jean Daniélou.

Je me souviens que Mounier lisait les papiers photocopiés de M. Pouget. Ces papiers étaient de véritables cours de théologie, sur le péché originel, sur l'incarnation et la rédemption, qui représentaient un effort de réflexion philosophique sur la théologie. L'intérêt porté par Mounier aux questions de théologie restera une des marques de sa pensée.

Chez M. Pouget, Mounier trouvait encore un autre exemple, celui d'une vie plus encore que celui d'une pensée.

Notes de Jean Guilton :

Emmanuel, qui a longtemps vécu dans la cellule de M. Pouget, y a fortifié sa conception si efficace du christianisme et y a contemplé un exemple sublime de pauvreté évangélique et d'indépendance humble et souveraine.

Aussi est-ce ce mot de pauvreté qui vient sous la plume de Mounier, lorsque, racontant à Jacques Chevalier les funérailles du Père Pouget, auxquelles il vient d'assister le 27 février 1933, il conclut : La pauvreté de l'homme dans la gloire de l'Église, c'était bien émouvant !

La vie religieuse de Mounier ne cesse de s'approfondir et de mieux dégager ses thèmes dominants, qui sont la pauvreté et la joie. Bornons-nous à citer une lettre :

A sa sœur, 5 février 1931. — ...Au fond, nous n'avons la joie que lorsque nous avons suffisamment mis à nu cette vie intime, de sorte qu'elle devienne la vie quotidienne. Nous tendons à la garder comme une chanson des jours tristes, un refuge, une campagne où nous allons nous refaire des forces quand nous sommes épuisés et déçus à bien l'oublier, alors qu'il faudrait l'amener à fleur de notre vie pour qu'elle se touche au premier abord, sous le regard et dans la saveur des mots, des réactions, des gestes.

La rencontre de Mlle Silve fut pour Mounier une révélation d'une autre sorte. Pour la première fois, il trouvait à s'agréger à un mouvement tourné vers l'apostolat actif, et on lui offrait la possibilité de réaliser cet apostolat par la philosophie auquel il aspirait depuis si longtemps déjà. Institutrice à Saint-Pons, dans les Basses-Alpes, Mlle Marie Silve ne songeait nullement à fonder une œuvre vaste lorsque, peu avant 1914, elle inaugura avec quelques collègues des villages voisins une correspondance que, par référence au roman de René Bazin, Davidée Birot, elle intitula « Aux Davidées ». Peu à

PARIS, 1927-1932

peu, cette modeste correspondance se transforma en un bulletin qui après 1921 comptait plus de quatre mille abonnées et groupa autour de lui toutes les institutrices chrétiennes de l'enseignement public. Malgré bien des oppositions et des traverses, le mouvement ne cessa de gagner en importance, et il existe encore aujourd'hui, toujours animé par sa première inspiratrice.

De 1928 à 1931, Mounier y prit une part active, faisant des séjours dans les Basses-Alpes, des conférences aux journées annuelles, et collaborant aux divers périodiques édités par Mlle Silve ou par ses amis. Ici encore, ce qu'il aime d'abord, c'est la fraîcheur. Après les journées d'août 1928, à Notre-Dame du Laus, il note dans ses carnets :

Carnets de Mounier, 29-31 août 1928. — Journées de pureté et de lumière, qui continuent sur le plan des plus belles heures de ma vie celles de juillet [à Saint-Pons]... Toutes ces petites âmes simples qui ont l'intelligence de l'innocence, l'intelligence de la souffrance, l'intelligence de la bonté, l'intelligence de l'inquiétude. Pas de faux mysticisme, pas d'orgueil de corps, pas de cachotteries. L'inoubliable impression de cette première journée. Les quatre heures où je parle de Péguy à des cœurs suspendus à ce cœur.

Outre Jean Guilton, Mounier retrouvait là plusieurs amis, attirés comme lui par la personnalité spirituelle de Mlle Silve et par une admirable tentative d'action chrétienne en milieu incroyant. Jean Lacroix, M. Reggui, Louis Bourgey furent du nombre et collaborèrent également aux périodiques du mouvement.

Notes de M. Reggui :

Il venait alors en conférencier. Nous l'approchions au cours de la journée, et ses vues sur le monde et les rapports que le christianisme devait avoir avec lui tranchaient par leur vigueur et leur hardiesse sur ce que nous recevions alors comme manne intellectuelle et spirituelle.

Rentrant de Saint-Pons, Mounier est tout vibrant d'enthousiasme :

A sa sœur. Grenoble, 17 juillet 29. — De toute la force de mon amitié, j'aurais voulu te faire partager la sérénité et la splendeur des quelques journées que j'ai passées là-haut dans les Basses-Alpes. Il n'y avait pas seulement la beauté du ciel et la pureté de l'air qui dessinait, dans les bois, chaque aiguille de mélèze. Il n'y avait pas seulement le charme recueilli de ce petit village allongé sur un plateau dans un immense berceau de montagnes. Il y avait surtout la présence comme spirituelle de cette incomparable Mlle Silve. Nous avions de longues conversations, où nous laissions peu à peu, à travers sa simplicité, se révéler sur tous les sujets les richesses de son âme.

MADemoiselle SILVE

Je n'ai jamais eu à ce point le sentiment de la présence du Saint-Esprit, ou si tu veux, de l'Esprit tout court. De temps en temps, à une question posée, jaillissait une de ces formules tombées du ciel devant lesquelles on ne sait si on éprouve plus de surprise que d'émotion. Je te ferai lire ce que nous avons relevé. C'est vraiment la direction la plus sûre, la plus discrète et la plus haute en même temps que j'aie rencontrée... L'esprit de Mlle Silve est celui de Jeanne d'Arc. C'est ce même esprit qui lui fait penser que sa responsabilité principale n'est pas auprès de ses sœurs Davidées, mais en terre de mission auprès de toutes les autres. Tu ne saurais croire la joie avec laquelle je rencontre pareil milieu. Combien de fois ai-je été douloureusement partagé entre ces deux perspectives : rester un homme de cabinet dont l'œuvre ne dépasse pas le papier où elle s'imprime, ou bien agir, mais être emprisonné dans des cadres ou des partis où il faut mentir et sacrifier un recueillement précieux à l'agitation et à l'éloquence. Voici un premier filon où je vois l'action s'offrir à moi sans meurtir...

Paris, samedi soir 5 octobre 29. — J'ai réappris avec Mlle Silve la sérénité, et que l'inquiétude arrive à être une formule littéraire et un orgueil, et que vivre avec fécondité c'est échapper à l'usure et vivre dans la splendeur, la simplicité, le don divin... Quand je m'attache à une personne comme Mlle Silve, ou à l'esprit d'une œuvre comme la sienne, tu comprends bien que ce n'est pas l'esprit « bonne œuvre ». Ce n'est pas non plus par une démarche continue de l'enfant qui a fait sa première communion, puis a passé une jeunesse ardemment intérieure. C'est l'attachement passionné, reconnaissant et étonné de celui (mon Dieu, je ne voudrais pas que cela paraisse pédant) de celui qui a *fait le tour*. De l'espoir et du désespoir. De Dieu et du Diable (de l'extérieur tout au moins). Avoir connu tant et tant de grimaces, — les catholiques et les autres bien plus nombreuses, — tu ne sais pas (ou tu sais peut-être !) de quel œil, de quel cœur on découvre après la simplicité vraie qu'on ne peut plus confondre alors, tant on est dégoûté, avec la médiocrité. Tout le reste tombe à côté de sa splendeur, car le reste est incommensurable avec cela...

Mlle Silve également a gardé le souvenir de ses conversations avec Mounier :

Notes de Mlle Marie Silve :

...Ce qui me frappait chez lui, ce sont deux grandes vertus qui l'ont caractérisé, me semble-t-il, durant toute sa courte vie.

PARIS, 1927-1932

D'abord un grand amour de la vérité ; sur ce sujet il s'exprimait avec une ardeur inoubliable. Ensuite, une immense générosité déjà orientée vers le peuple, vers ceux qui souffrent des conditions sociales dans lesquelles ils travaillent. Il pensait que la transformation des âmes ne suffisait pas, qu'il fallait aussi transformer les lois. Cette générosité s'exprimait par des actes : mon village venait d'être incendié en partie, il envoya des vêtements et même quelques jouets pour mes élèves.

Déjà aussi il aimait la vie simple et pauvre, les « moyens pauvres », condition de réussite pour une œuvre durable, pensait-il. Enfin, cette générosité était à la fois délicate et loyale. Pour ne pas peiner en disant sa pensée, il préférait souvent s'exprimer par écrit : sans doute pouvait-il ainsi mieux peser ses termes et ne pas voir sur un visage l'ombre que pouvaient causer ses paroles.

Une fois encore, ce que rencontrait Mounier, c'était une profonde intelligence de la pauvreté. D'autres thèmes spirituels, autour desquels s'organisait l'action de Mlle Silve, firent certainement plus que retenir son attention ; ils favorisèrent sa propre méditation, la confirmèrent dans le sens où d'elle-même elle s'était engagée, et le préparèrent à la fondation de son œuvre personnelle. Nous n'en voulons pour preuve que les quarante pages de ses carnets où, d'après ses notes et celles de Jean Guilton, il consigna l'histoire des Davidées et les propos recueillis de la bouche de Mlle Silve. On imagine aisément l'écho que trouvèrent en lui des paroles comme celles-ci :

Carnets de Mounier, 9-13 juillet 1929. — « Quand on pense à tout ce qu'on doit à Dieu, on n'a plus peur de souffrir. Et puis, il y a cette passion du Christ. Quand on l'a lue, on n'a qu'une envie... (riant) c'est de la relire. »

« Il faut de la souffrance dans toute vie, et plus on avance plus on en trouve pour soi et pour les autres. On cherche à chasser ce qui peut se chasser, et le reste, on le porte, parce que c'est dans l'ordre. »

« Il faut bien souffrir, mais il faut aussi franchir la souffrance, la chasser le plus qu'on peut. »

« Il ne faut pas juger un homme sur une parole, mais sur un ensemble de nuances de toutes sortes. Plus je vis, plus j'ai confiance dans les hommes. »

« Il faut toujours croire que les gens sont meilleurs que leurs actes, meilleurs même que leurs paroles. La charité est toujours ce qu'il y a de plus près de la vérité. »

« Quand on pense comme Dieu pense, qu'on sent comme Dieu sent, qu'on veut comme Dieu veut, que peut-il arriver ? »

« Ne vous pressez pas. Un an, deux ans, qu'est-ce dans une vie ? Dieu n'est pas avec ceux qui se pressent. J'ai toujours eu peur des œuvres trop rapides, des succès trop visibles. Je n'ai jamais cherché le nombre. Et cependant, c'est dans la masse qu'on peut trouver l'élite. »

Mounier note aussi que Mlle Silve disait toujours « l'œuvre » et eût répugné à dire « mon œuvre ». Il l'imita en cela, comme dans la patience avec laquelle il laissa mûrir le projet de la revue. Il est probable aussi qu'au Laus s'éveilla en lui cet intérêt pour l'enseignement primaire et pour la vie des instituteurs, dont Esprit apportera le fréquent témoignage.

Enfin, n'oublions pas que c'est dans l'entourage de Mlle Silve que Mounier fit ses débuts d'écrivain. Nous reviendrons encore sur la série d'articles qu'il publia de 1929 à 1932. Un article qu'il consacra aux Davidées, sous le pseudonyme de François Chauvières, fut tiré en brochure.

D'autres milieux et d'autres contacts devaient cependant l'amener lentement à trouver sa vraie voie, plus ouverte aux questions proprement temporelles.

Ce fut d'abord la Compagnie de Saint-Paul, groupe religieux de prêtres et de laïcs fondé à Milan par le cardinal Ferrari et animé en France par Jean Daniélou qui dirigeait la « maison de la jeunesse » de la rue du Four. Mounier habita dans ce home d'étudiants jusqu'à sa fermeture en juin 1929. C'est chez les « Paulins » qu'il approfondit sa connaissance de Péguy¹ : un cercle d'études péguystes s'y était constitué, auquel participaient, en particulier, Jean Daniélou, Georges Izard et Gabriel Marty (aujourd'hui professeur à la Faculté de Droit de Toulouse). Ainsi naquit le projet d'un ouvrage sur Péguy, pour lequel Mounier chercha des collaborateurs. Il proposa d'abord à son ancien professeur du Lycée de Grenoble, Jean Tavernier, d'en écrire les chapitres philosophiques, puis, celui-ci n'ayant pu accepter, s'entendit avec Jean Daniélou. Mais ce dernier, lorsqu'il entra au noviciat des Jésuites, céda la place à son beau-frère Georges Izard. Un peu plus tard, Marcel Péguy vint offrir de faire sa part dans le volume.

La fréquentation assidue de l'œuvre de Péguy contribua fortement à déterminer la nouvelle orientation de Mounier. Il n'est que de parcourir son essai de 1930 pour constater la concordance frappante qui existe entre les thèmes mis en relief chez Péguy et les thèmes directeurs qui reparaîtront à travers toute l'action de Mounier : sens spirituel de la pauvreté ; dénonciation de l'Argent ; souci de la misère ; rapports

1. Mais il avait découvert Péguy depuis longtemps, ainsi qu'en témoigne une lettre de 1925 à sa sœur : « Je n'ai lu que le Péguy des frères Tharaud, ces derniers temps. Conseille-le à X... : excellent ripolin pour son petit grillage, et source de consolation car Péguy, lui, eut en son temps bien plus qu'un grillage, un mur blindé dont on avait oublié de recouvrir le minimum. »

PARIS, 1927-1932

de la mystique et de la politique, du surnaturel et du temporel ; préoccupation du salut et, couronnant tout, le dépassement par l'espérance et l'éclatement de la Joie. Sans Péguy, on comprendrait mal le brusque passage de Mounier, en 1931-1932, de l'apostolat par la philosophie à l'engagement temporel, car aucune influence antérieure ne le préparait à cette mue décisive. Sans doute en puisait-il les raisons dernières en lui-même, mais Péguy, si l'on veut, autorisa intérieurement Mounier à devenir celui qu'il avait à être. Il n'est pas du tout certain qu'il ait pris conscience dès lors du choc qu'il venait de recevoir. J'inclinerais à penser plutôt qu'à son premier enthousiasme pour les écrits de Péguy s'ajouta un autre mobile : le désir de mener à bien un premier labeur autonome, de construire un essai, et le plaisir que l'on prend à employer sa propre force. Longtemps maintenu dans la passivité des études, Mounier devait sentir quelque impatience de faire ses preuves vis-à-vis de lui-même, et l'héritier de tant de générations paysannes portait dans son cœur et dans ses mains ce goût du travail auquel les hommes de sa sorte finissent toujours par obéir.

Certes, Péguy n'explique pas la conversion de Mounier à l'engagement. A la différence des autres influences subies antérieurement, celle de Péguy ne lui impose aucun cadre de pensée ou de comportement dont il adopterait les limites. Ce n'est point, cette fois-ci, une influence formelle ou une étape de première éducation, mais cet événement bien plus profond par lequel se révèle d'un être ce qui attendait de pouvoir se révéler, et qui est simplement lui-même. Il n'y a pas lieu de tellement s'étonner, lorsqu'on constate que presque rien, dans la maturation que nous avons pu suivre jusqu'ici, ne semble préparer les voies où Mounier va entrer maintenant. Il va devenir attentif à l'appel des événements, et cela signifie non seulement une orientation nouvelle de sa foi ou de ses conceptions éthiques. Cela signifie que, sans cesser de trouver son inspiration et l'origine de ses actes au centre de lui-même, dans ses certitudes spirituelles, il s'ouvrira désormais à une autre source de vie : celle qui vient de la vie même, qui appelle l'homme et le nourrit. Un second pôle est donné à une existence qui se déroulera tout entière dans la tension ainsi instaurée. Soyons certains que cette éclosion, en apparence si brusque, se préparait depuis très longtemps, non pas sur le plan des développements conscients, mais dans ces profondeurs de l'âme où se passe la véritable histoire de la personne. Péguy aura été l'heureux catalyseur sans lequel ne se produisent pas ces éveils aux lointaines conséquences.

A sa sœur. Paris, mardi soir, 14 mai 1929. — Je voudrais te communiquer cette ivresse que je sentais encore en relisant certaines choses de Péguy, notamment son mystère sur l'espérance. R. me dit un jour qu'il lui fut une révélation. Ce qui est raté, bien souvent, c'est telle conception que nous nous étions construite de notre destinée, et dont nous voulons à toute force qu'elle soit « ce qui aurait dû être ». Plus tard, on voit cela mieux.

PÉGUY

Depuis Péguy et Orléans je vis possédé de Jeanne d'Arc. Moi qui aime si peu ce genre d'exercice, j'ai défilé pour elle dimanche matin, au milieu de 30.000 participants, parmi les fleurs et la foule, avec une pensée de dévotion pour elle.

D'autre part, l'étude de Péguy, en détournant Mounier de ses projets universitaires, lui proposait l'exemple d'une réflexion philosophique plus dégagée des techniques de l'école. Elle renforçait aussi ce qu'il y avait toujours eu chez lui de bergsonisme latent et lui montrait la possibilité de fonder spirituellement le refus révolutionnaire du désordre établi.

A une amie, 1^{er} avril 1941. — ...Vous voulez des histoires ? Mon Dieu, est-ce si important ? Pour vous, je veux bien... Donc, nous sommes dans les années 28-30. Je vole l'État, i.e. il me donne une bourse pour préparer une thèse et, j'en atteste, mes intentions sont pures : j'y pense, à la thèse, et travaille beaucoup à trouver la porte par laquelle j'entrerais dans ce monument solennel. Seulement il y a une avant-porte, une sorte de loge de concierge : la Sorbonne. Il faut, là, aller voir un Monsieur, et se remettre entre ses mains. Or, la Sorbonne, pour avoir perdu un an de ma jeunesse à y préparer l'agrég., parmi les orages intérieurs, je n'y puis mettre les pieds pendant de longs mois... Je me décide à aller voir sur place ce que pourrait donner ce Jean des Anges que « le philosophe de Grenoble » vantait à tous échos. Juan de los Angelès, c'est au moins un beau titre de thèse. Trois semaines seul, je ne sais pas un mot d'espagnol, c'est un beau voyage. Le projet s'organise. Mais il faudra que j'aille de couvent en couvent à la recherche de l'authenticité des manuscrits. Ce porche d'érudition me rafraîchit.

Alors Péguy intervint. Ce fut pendant les vacances de Noël 29, je me rappelle bien, que je piquai des deux fers dans son œuvre de prose. Je savais alors pourquoi j'hésitais tant au bord des tuyauteries bien réglées qui mènent directement de l'École Normale à l'enseignement « supérieur ». Il cristallisait toute la part extra-universitaire de ma vie, et au surplus donnait son souffle à l'universitaire. Une conférence se gonfle en essai qui se gonfle en bouquin...

Enfin, en engageant Mounier à entreprendre une large enquête sur son sujet, l'étude sur Péguy lui créa de nouvelles relations, dont certaines comptèrent beaucoup à ses yeux.

Il note, en effet, dans ses carnets, les conversations qu'il chercha à multiplier soit avec ceux qui avaient connu Péguy, soit avec ceux qui

PARIS, 1927-1932

lui semblaient pouvoir saisir le sens profond, encore très mal dégagé, de son œuvre. Il va voir ainsi la mère de Péguy à Orléans, Mme Favre-Maritain, Édouard Berth, J.-P. Laurens, Bergson, Étienne Gilson, Jacques Copeau. Mais surtout il entre en rapports suivis avec Jacques Maritain, qui offre à Mounier, Izard et Marcel Péguy l'hospitalité de sa collection du « Roseau d'Or » et, au cours de longs entretiens, poursuivis durant toute l'année 1930, examine de très près les manuscrits des trois jeunes auteurs.

La rencontre de Jacques Maritain et de Mounier était, du reste, antérieure à ce projet. Elle se place à l'automne de 1928, au moment où Mounier, jeune agrégé, est à la recherche d'un sujet de thèse. Il n'abordait pas Maritain sans certaine prévention qui datait de ses années grenobloises. Mais, comme Mounier le dit un jour à Louis Massignon (au cours d'une visite qui lui fit une très profonde impression et dont il a noté tous les détails, le 5 mars 1930), il « avait appris à découvrir Maritain par le contact de personne à personne ». De son côté, Maritain conçut de l'amitié pour un cadet dont le frappa aussitôt « la noblesse de cœur, la foi surnaturelle profonde, le zèle ardent pour la pureté dans l'action intellectuelle ». Cette amitié, qui fut durable, apporta une aide constante à Mounier, d'abord dans ses recherches sur la mystique et sur diverses questions de théologie, ensuite dans la rédaction du Péguy, et plus tard dans la préparation et la direction d'Esprit.

Maritain convia également Mounier aux réunions entre catholiques et orthodoxes qui se tenaient tantôt chez lui à Meudon et tantôt chez Berdiaeff, avec qui Mounier se lia dès lors et qui collabora plus d'une fois à la revue. De ces réunions, — auxquelles assistaient Charles Du Bos, Gabriel Marcel, Émile Dermenghem, l'abbé Charles Journet, Jean Daniélou, Louis Laloy, Henri Ghéon, Ricardo Viñes, Stanislas Fumet, Olivier Lacombe, etc., — Mounier tint régulièrement, pour lui-même, les procès-verbaux de décembre 1928 à décembre 1930. Ici encore, les thèmes exposés et débattus étaient faits pour retenir son attention, qu'il s'agit de l'apostolat des laïcs, de la doctrine du corps mystique, des missions en Afrique ou de la spiritualité hindoue. Comme toujours, Mounier ne consigne guère dans son journal que les propos des autres. Il note pourtant qu'il est intervenu, après un exposé de Nabokoff sur l'inspiration artistique, pour soulever le problème des rapports de la nature et de la surnature en art.

Dans les notes prises sur ses conversations personnelles avec Maritain, ou sur les réunions de Meudon, on peut relever une certaine évolution au cours des années 1929-1930. Si, dans les premiers temps, il est souvent question — outre les travaux de Mounier — de sujets littéraires ou philosophiques, l'intérêt se déplace peu à peu vers les problèmes politiques et sociaux. Mounier, qui a d'abord interrogé Maritain sur Bloy et Hello — dès ses années grenobloises il s'était attaché à Hello, — sur Rimbaud, Gide, Bernanos, aime maintenant à l'entendre parler du sens de l'expérience soviétique. Et, dès juillet 1930, il est question de la revue à laquelle songent Mounier, Izard et André Déleage. Nous y reviendrons.

PREMIERS ÉCRITS

PREMIERS ÉCRITS (1928-1932)

Nous avons dit que Mounier avait collaboré activement aux diverses revues publiées par Mlle Silve et par Jean Guilton. Jetons un coup d'œil sur ces « *Lettres philosophiques* » et ces « *Causeries philosophiques* », dont les unes sont signées Jean Sylvestre, et les autres Em. Mounier, agrégé de philosophie. Leur intention initiale est bien encore cet apostolat de la pensée dont l'élève de Chevalier s'était fait un idéal, et leur ton, au début surtout, est commandé par le souci d'atteindre un public de jeunes institutrices. Mais ici encore, une évolution se dessine. Si quelques-unes des positions fondamentales de Mounier s'y trouvent esquissées dès les premiers articles, le champ d'investigation ne cesse de s'ouvrir plus largement, en même temps que perce discrètement un style plus personnel, allant parfois jusqu'à la confidence voilée.

De novembre 1929 à juillet 1931, « Jean Sylvestre » a donné à la revue *Aux Davidées* une quinzaine d'articles. De mars 1929 à mai 1930 dans *Après ma classe*, puis d'octobre 1930 à juillet 1932 dans le même périodique devenu *Revue de Culture générale*, on peut lire une vingtaine de contributions signées Mounier. Alors que les essais de la première année se réfèrent surtout aux classiques de la philosophie, en particulier à Pascal et Descartes, on voit apparaître plus tard les noms de Péguy, Bloy, Hello; puis, à plusieurs reprises, celui de Jacques Rivière, de qui s'inspirent directement les essais sur la sincérité et sur le caractère du Français¹. Enfin, en 1931-1932, voici qu'interviennent Dostoïevski, Claudel, Gide, Pirandello, Barrès, Nietzsche, Proust, Maritain, Duhamel, Alain, Benda. Très rapidement, l'horizon s'agrandit.

La première lettre de « Jean Sylvestre » aux *Davidées*, en novembre 1929, est particulièrement intéressante. Détachons-en quelques phrases typiques :

De l'esprit philosophique. — Mademoiselle... Je voudrais vous montrer en quoi philosopher est une œuvre humaine qui

1. L'importance de Rivière dans la formation de Mounier est attestée, entre autres, par des lettres à sa sœur qui remontent à des dates anciennes :

Grenoble [1925]. — Reçu aussi J. Rivière : *A la Trace de Dieu*. Enfin ! je n'ai encore lu que la préface de P. Claudel, et deux pages de J. R. Mais elles ont suffi à m'éblouir.

Mercredi 9 [1925-6] (à propos d'une amie dont Madeleine Mounier souhaitait la conversion). — Tu comprends, tu les mets (les lettres à Jacques Rivière) en évidence dans ta chambre, ou tout autre procédé que te dictera ton tact. Rien ne vaut ce que Blondel a appelé la méthode d'immanence : prendre les âmes où elles sont, comme elles sont, et les conduire par la main ou les laisser marcher pas par pas, sans les éblouir au premier abord par une lumière encore trop forte pour elle. Or J. Rivière est exactement une intelligence qui lutte et si Mlle X... pouvait sympathiser par ce trait commun et le suivre dans sa lutte, cela vaudrait tous les traités philosophiques. Car on vit une conversion, on ne l'apprend pas.

PARIS, 1927-1932

nous incombe à tous... L'esprit philosophique est l'union inséparable d'une certaine attitude de vie et d'une certaine méthode d'esprit... L'attitude devant la vie, c'est un certain sens et une curiosité passionnée de la vie intérieure, de la nôtre et de celle des choses. Un détachement de la surface agitée de nous-même, un retrait en deça du caprice de l'événement, un recueillement vers la zone secrète où court la vie et où se trame l'histoire... Le philosophe est celui qui s'étonne là où tout le monde passe... Insatisfait passionné, toujours offensif, il est celui qui attend beaucoup des hommes et des choses et leur ravit leur secret par une question ininterrompue... Penser, c'est devenir capable d'un certain sens mystique de l'ordre des choses et de la profondeur des événements... Le monde spirituel est par définition l'unité de toutes choses, et chacun de nous peut en apercevoir, au fond de lui-même, la vocation qui le presse. Il suffit, pour le développer en vous, Mademoiselle, d'être accueillante, attentive et perspicace... Vous acquerrez ce qu'on a appelé le sentiment tragique de la vie, c'est-à-dire le sentiment du drame sublime et complexe que recouvre la terne banalité de l'événement quotidien... L'amour n'est fort que lorsqu'il embrasse un objet précis... s'il se limite, s'applique, se noue et s'échange. Ainsi de l'intelligence, qui n'est autre chose que l'amour clairvoyant... L'esprit philosophique nous apparaît comme une éthique de l'intelligence, dans l'intelligence la morale même de la fidélité...

Un bref essai, en mai 1930, traite de ces rapports avec les non-croyants, auxquels Mounier devait toujours accorder une importance particulière. Citons la conclusion :

L'Etranger. — L'étranger est un envoyé de Dieu, qui nous heurte à l'abord, mais ensuite nous stimule et nous élève... Il ne faut pas nous déraciner de nous-mêmes et de nos entours pour flotter sans refuge au hasard des caprices, mais pour nous enraciner au centre d'où part toute sollicitude sur le monde : *instaurare omnia in Christo*.

Douloureux exercices des premiers dépaysements : nous sentirons le froid, et à chaque pas les blessures. Mais il n'est pas de pays où nous ne trouvions, pour nous y accueillir, la présence de Dieu ; et si nous nous décidons à prendre le bâton et la route, un jour viendra où nous découvrirons aussi un souvenir de nous-même à chaque détour du monde.

Cet élan de générosité, porté par de curieux élans de juvénile éloquence, est si bien le même qui soulèvera toute la vie de Mounier, que

PREMIERS ÉCRITS

les familiers de son œuvre ont lu, sans s'en douter, l'une au moins des pages écrites en 1930 pour les Davidées. L'important article intitulé L'Événement et nous, en effet, a été repris presque littéralement dans Refaire la Renaissance, l'éditorial du premier numéro d'Esprit en 1932 :

L'Événement et nous. — Les événements sont une seconde société derrière la société des hommes... Trois ou quatre, dans chacune de nos vies, sont des chevaliers solennels de notre destinée, dont nous ne sentons qu'après leur départ la grandeur solennelle... Le sens chrétien de la vie, c'est de savoir comprendre et aimer la leçon de chaque échec, l'exigence de chaque réussite. Renoncer, faire face, c'est tout un...

Ainsi Mounier, à vingt-cinq ans, se traçait-il d'avance, par un singulier pressentiment, la règle héroïque à laquelle il ne devait jamais cesser de conformer ses pensées et ses actes. A la veille de lancer la revue, les articles sur l'Action intellectuelle (donnés d'abord en conférence à une journée des Davidées) affirmaient la nécessité de rétablir le primat absolu de la contemplation sur l'action, mais soutenaient, contre Benda, qu'il n'y a pas de « pensée pure ». Instruit par une expérience qui allait s'approfondir encore, Mounier s'opposait ainsi à toute vie intellectuelle recluse, car, disait-il, une vie close en soi se sclérose fatalement, et l'amour, sans lequel il n'est pas d'intelligence, veut que nous restions ouverts. Toute action réelle, ajoutait-il en conclusion, procède moins de l'intention claire que de l'être involontaire, et il finissait sur ces lignes assez mystérieuses :

De l'Action Intellectuelle ou de l'Influence. — ...Voilà un homme, une œuvre, que l'on croit sortis de moi : mes mains sont vides. Quel étranger m'a dupé et a fourni le travail où je me croyais attelé ? Sois modeste, ô mon fantôme, sur tes mérites, regarde tous ces hommes qui portent tes mains, et celui-là même qui recueille ton geste... N'y a-t-il pas en moi un personnage, parfois plusieurs, que je m'avoue à peine à moi-même, qui me mène où je ne veux pas aller ? Je serai bien étonné, moi qui le repousse et le bouscule dans l'ombre, de le voir marcher devant moi, prévenir mes gestes, et faire une œuvre à laquelle ma volonté claire ne participe point.

Tel était le Mounier qui se sentit prêt à l'action : un homme qui, s'interrogeant sur lui-même, n'était pas certain de se confondre avec ses actes et qui en éprouvait ce profond sentiment d'étrangeté que nous avons déjà rencontré dans d'autres textes de lui. « Est-ce bien moi ? » Cette question trahissait l'une des tensions intérieures dont il saura si bien montrer qu'elles sont la source et la fécondité de la vie. Et c'est cela, n'en doutons pas, qui faisait obscurément deviner aux camarades

PARIS, 1927-1932

de Mounier et à ses élèves, que cet homme-là était appelé à un destin d'exception.

Témoignage de Louis Bourgey.

Notre ami était rayonnant d'intelligence, de bonté, de vie profonde. A cette époque, il étudiait Péguy, Rivière, et analysait le drame de Gide ; mais par delà le plan intellectuel, c'était avant tout sa personne qui retenait. Pour expliquer l'attraction qu'elle exerçait, le mot de dynamisme, si employé de nos jours, ne me semblerait guère convenir ; il s'agissait d'une chose plus sérieuse et plus grande. A son contact, on prenait vite conscience de la présence d'un monde intérieur qui était richesse immense et appel ; pour qui l'approchait un peu intimement, cet ami était au sens élevé du terme un donneur de vie... Le Mounier de ce temps paraissait déjà marqué pour une destinée exceptionnelle, même lorsqu'on ne prévoyait pas exactement la voie particulière dans laquelle cette destinée s'accomplirait.

Ne quittons pas l'étudiant de Grenoble et de Paris sans emprunter encore à ses lettres intimes quelques citations qui montreront l'homme des affections, de la sensibilité à autrui, attentif au visage de la misère et scandalisé par celui que montre la richesse jusqu'en ses fêtes « de bienfaisance ».

A sa sœur. Paris, mercredi soir, 8 février 27. — ...Remarque que les faibles ne sont pas ceux qui attendent religieusement, je veux dire avec pitié pour l'événement à venir, mais ceux qui se jettent inconsidérément à la tête de l'événement qui n'est pas fait pour eux.

Paris, jeudi soir [fin 1927]. — Crois bien que je ne suis pas arrivé ici avec l'âme grise, mais que tout, et ton séjour inespéré, et les amitiés que j'ai trouvées et trouverai ici et là, et la grâce de Paris et la grâce du ciel, tout me crée une atmosphère de soleil, de confiance, pour tout dire de joie et d'épanouissement, malgré les moments où inévitablement la séparation se ressent et la solitude angoisse...

...Dis-moi aussi ce qui en moi peut être un obstacle : une beaucoup trop grande pudeur de moi-même, je crois, qui me rend toujours ébloui lorsqu'un regard pénètre en moi, et qui fait que si peu, sauf quelques très rares intimes, se doutent de la vie fulgurante que masque cette tranquillité de la surface.

Paris, mardi soir 15-V-28. — (...) Je vais à merveille depuis mon retour. Travail fort, mais je ne sacrifie rien des huit heures minimum de sommeil (dimanche je me suis levé à 9 heures). Liberté d'esprit et vigueur de membres parfaites. Dimanche après-midi je suis allé au parc de la Muette, et à travers Passy

PREMIERS ÉCRITS

entre les rangées de portes cochères muettes des hôtels de luxe. Je n'ai pas manqué de passer devant le 32 d'une petite rue modeste dans ce luxe, avec une petite maison d'un étage et des rideaux de tulle jaune. Derrière : Henri Bergson.

Paris, samedi soir (s.d.) [1929]. — J'arrive de la zone où j'ai accompagné Daniélou à l'inauguration d'un Foyer pour les zoniers. Je n'ai jamais vu de désolation pareille à celle de ces cabanes de bois disloquées, serrées les unes contre les autres avec pour tous les usages l'utilisation de tous les matériaux : vieux sommiers, ressorts, ferrailles, porcelaines cassées, musées grotesques de chiffonniers, et des gosses noirs par dedans. Il faut toucher ces choses. J'y retournerai.

Paris, lundi (s.d.) [1929]. — Je me suis bien dissipé ces jours-ci. Jeudi notre visite rue Mallet-Stevens fut l'invasion de quarante prolétaires dans une réception de la plus haute société parisienne. Nous étions des colonnes de publicité auprès des invités susceptibles de casquer : il n'y avait là, sauf nous, dans le grand salon cubiste, qu'habits, fourrures, soies et bijoux. Des laquais en habit et gants blancs qui jouaient à la balle avec nos personnes. Des Rothschild, Deutsch de la Meurthe, le masque de la femme du monde, le sourire de la femme du monde, le geste de la femme du monde. Une atmosphère mécanique qui saisit les gestes à leur naissance sous la loi impassible du tout-fait. Matinée : la sonate de Debussy par une marquise, quelques chants ultra-modernes par de petites jeunes filles avancées, de très jolies choses sur scie musicale par le célèbre Wiener, un ou deux numéros de danses, puis abondant buffet avec service d'or et d'argent par nobles susdites dames : porto, citronnades, champagne, thé, gâteaux, petits fours, confiseries, etc. On ne fait pas mieux pour un début. Tout, sauf le plus intéressant : Mallet-Stevens qui a fait une apparition pour dire qu'il ne pouvait faire visiter.

Vendredi concert d'Indy sur billets de faveur. Samedi soir conférence Goyau (de l'eau tiède, beaucoup d'eau tiède, mal de cœur), ce soir concert Paderewski : ça me suffit. J'ai une envie folle de champagne. Tu ne peux pas croire ce qu'elle m'a fait mal, cette petite de quinze mois, à la réception de jeudi, qui avait déjà leur regard assuré, définitif. Nous gâter les enfants ! Bénis nous sommes d'ignorer ce milieu.

DÉBUTS D'« ESPRIT » (1930-1934)

Ici se marque, dans la vie de Mounier, la plus forte césure apparente qu'on y puisse discerner, celle que faisait prévoir le travail sur

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

Péguy, mais que rien autre n'annonçait. A partir des données que nous ont fournies les documents d'adolescence et de première jeunesse, on pourrait imaginer plusieurs lignes de destin et plusieurs orientations conscientes, mais si nous ne savions ce qui devait advenir de Mounier, nous ne nous attendrions pas à le voir fonder une revue, se faire chef d'équipe, prendre un poste d'avant-garde dans les luttes temporelles. Il semblait, au cours de ses études, mûrir une vocation, sinon de professeur, du moins de philosophe chrétien. Ce n'était pas sa vraie, son unique vocation, puisqu'il choisit de répondre à d'autres sollicitations, avec une ténacité d'autant plus imprévisible qu'il lui fallut, pour cela, faire violence à bien des côtés de sa nature première. Timide, jusqu'à avoir une élocution parfois confuse, gardant un silence presque total sur sa vie personnelle, suivant sa voie en solitaire, il allait prendre de l'autorité, s'exprimer par l'écrit et par les actes, s'avancer désormais en union avec un groupe de camarades et d'amis. Il alla jusqu'à sacrifier la musique à laquelle il ne reviendra plus. En vérité, il y a dans cette transformation de quoi surprendre ceux-là même qui savent comment la personne authentique se dégage, dans le jeu complexe des inspirations du dedans et du dialogue avec l'ambiance. Chez Mounier, le désir d'un apostolat et le besoin de l'affirmation personnelle vont au-devant d'une série de rencontres auxquelles il prête accueil. Plus animé qu'il ne le savait par une certaine volonté d'action, moins désépris de soi qu'on n'eût pu le croire, mais aussi ouvert à l'expérience et très désireux de s'y soumettre, il avait en lui ce mélange d'impérieuse énergie et de bienveillante souplesse sans quoi son œuvre eût échoué. Mais elle ne se développa pas sans les heurts d'un difficile apprentissage et les épreuves que réclame un destin exceptionnel.

A vingt-sept ans, Emmanuel Mounier devient un homme public, et désormais sa vie se confond avec celle de l'œuvre à laquelle il consacre toutes ses forces. Nous ne tentons pas ici de faire l'histoire d'Esprit, nous voudrions écrire celle d'un homme et montrer de lui cette part plus secrète qu'il a toujours réservée. On trouvera d'ailleurs, pour les années 1932 à 1950, beaucoup d'indications dans les études d'ensemble qui composent ce numéro spécial, et nous pouvons nous borner à de simples références, n'abordant les problèmes de l'action publique de Mounier que lorsque quelque document intime nous permet de suivre à ce propos sa méditation solitaire.

Dans l'exposé qu'il fit chez Marcel Moré le 23 décembre 1944 et que la revue Dieu Vivant a publié dans son numéro 16, Mounier distinguait cinq étapes dans l'histoire d'Esprit. Il aurait pu les faire précéder d'une importante étape préliminaire, qui s'étendrait sur deux ans au moins avant la publication du premier numéro en octobre 1932. Car la période de préparation fut longue. C'est dans le milieu Daniélou et dans le milieu Maritain que germa le premier projet d'une revue. Il y est fait allusion, dans les notes de Mounier, dès l'été 1930, à la suite de conversations à Meudon, auxquelles participèrent

PRÉPARATION DE LA REVUE

Georges Izard et André Déléage¹. Durant l'hiver suivant, l'idée prend corps au cours de longs entretiens péripatéticiens dans les rues de Paris. Mais laissons parler les premiers témoins.

Souvenirs de Louis Dulong.

J'étais en 1931 secrétaire d'un agrégé au Tribunal de Commerce, chez qui Izard vint faire un stage. Mounier venait parfois le chercher à six heures du soir, et c'est ainsi que je fis sa connaissance. Déléage venait aussi parfois, et nous partions souvent déambuler sous les arcades du Palais-Royal et sur les bords de la Seine. C'est de nos conversations sur la situation sociale, politique, économique, que l'idée surgit d'entrer dans la bataille, en fondant une revue mensuelle, qui devait d'abord s'appeler *Univers*. Mais une revue qui venait de se constituer avait retenu ce titre. Son directeur, Gérard de Catalogne, nous proposa de fusionner. Nous préférâmes changer de titre. Je crois que c'est Mounier qui proposa celui d'« Esprit ».

Notes de Georges Izard.

André Déléage et moi estimons qu'il y a place pour une importante revue où s'épanouirait le courant de pensée que nous appelons tantôt spiritualiste, tantôt surnaturaliste. Nous n'avons, bien entendu, pas un sou. De plus, ni l'un ni l'autre nous ne pouvons nous consacrer à la direction de la revue. Mounier est professeur au lycée de Saint-Omer. Dans le courant de l'hiver 1930-1931, je lui demande de venir me voir. Au cours d'une promenade à travers les rues, je lui expose notre projet. Il se trouvait avoir à peu près le même. Sans hésitation, il me déclare qu'il est prêt à abandonner sa carrière universitaire et à tenter l'aventure. Tout démarre aussitôt : la préparation idéologique, la constitution d'un groupe d'études et de propagandistes à travers la France et à l'étranger, la recherche de l'argent. L'argent nous apparaît une denrée si introuvable que Mounier m'écrit plaisamment le 1^{er} mars 1931 : « Je t'apporterai un de ces jours une lettre de Bergson dont la vente nous assurera bien une machine à écrire pour le secrétariat de rédaction.² »

1. André Déléage fut l'un des esprits les plus actifs de la première équipe d'*Esprit*. Il collabora aux deux premières années de la revue, à laquelle il donna surtout des articles de critique littéraire. Si on ne trouve plus ensuite son nom aux sommaires, il resta lié d'amitié avec Mounier, qui lui consacra un *In memoriam* en février 1945, Déléage ayant été tué lors de l'offensive allemande d'Esternach, en mission volontaire. Professeur à la Faculté de Nancy, il a laissé entre autres une grande thèse d'histoire, *La vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du XI^e siècle* et un poème sur *Jeanne d'Arc* (publié par J. Maritain dans « les Iles ») pour lequel Mounier avait gardé une prédilection.

2. Sans doute la lettre dont Mounier s'amusait déjà à prévoir l'usage profitable quand il écrivait à sa sœur, en 1927 :

« (...) Je te mets en cent de deviner ce que j'ai reçu avant-hier ! Ni plus ni

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

Mounier à sa sœur, début 1931. — ...C'est si difficile de savoir où on est appelé, si on ne s'emballe pas sur ses goûts, sur des choses secondaires. Et puis on voit toujours ce que l'on perd : ce sera exclure de ma vie, pour une part, le silence, le recueillement, le bienheureux anonymat des intimités, l'âme des soirs à la campagne. Mais peut-être en jouit-on plus quand on les connaît rarement... Je voudrais dès maintenant n'être plus cette chose ni chair ni poisson : étranger déjà quand je rencontre des adolescents, étranger encore quand je vois des hommes engagés dans l'aventure : mariage, orientation définitive, j'en suis impatient, et tout cela est aussi loin que le jour où je mettais les pieds hors du collège...

Notes de Jacques Maritain.

...C'est dans des conversations à Meudon que le projet prit naissance. Mounier et Izard, à qui s'adjoignit Déléage, entendaient bien que le livre sur Péguy ne restât pas une manifestation sans lendemain. Ils voulaient former une équipe, un foyer actif et ouvert, un centre de rayonnement où l'on s'attacherait à poursuivre, dans les conjonctures de 1930, l'œuvre péguyste en ce qu'elle avait de toujours valable, et particulièrement à désolidariser l'ordre chrétien des puissances d'argent et du « désordre établi ». Ils voulaient être radicaux, c'est-à-dire commencer par un impitoyable examen de conscience que les chrétiens s'imposeraient à eux-mêmes...

Souvenirs de Jacques Madaule.

La première fois que j'ai vu Mounier, c'était au temps de la fondation d'*Esprit*, un dimanche après-midi à Meudon, chez les Maritain. Il était accompagné, si j'ai bonne mémoire, d'Izard et de Déléage, trio de jeunes gens qui s'avisait en pleine crise, alors que déjà l'on sentait monter à l'horizon de nouveaux orages, de fonder une revue... J'observai attentivement le visage et les attitudes de Mounier. Il me sembla un peu lourd, appliqué, contrastant

moins qu'une lettre de M. Henri Bergson, me remerciant de la gerbe de roses que nous lui avons fait porter pour lui *rendre* la photo qu'il nous avait accordée (pour le bouquin du maître) : mot très aimable ; de quoi tenir mes positions respectablement à l'égard de certains bibliophiles de ma connaissance... Et une fortune, pour le cas où nous serions ruinés en 1975. »

Ou bien s'agit-il d'une autre lettre, sur Péguy, dont Mounier annonce aussi l'arrivée à sa sœur le mercredi 8 mai 1929 :

« (...) Dis-donc, sais-tu que je viens de recevoir une jolie lettre de Bergson à qui j'avais écrit sur Péguy. Il me donne du cher Monsieur, me dit que je l'ai profondément touché, et comme son déménagement ne lui permet pas de me répondre en détail « comme il le voudrait » me prie d'aller causer avec lui dès qu'il sera installé. Tu penses si je vais me friser la moustache ce jour-là !... »

PRÉPARATION DE LA REVUE

avec le brio d'Izard. Un philosophe égaré dans la politique, pensai-je. Je n'y mettais, du reste, aucune intention péjorative. Au contraire, la solidité, le calme de l'homme me plaisaient, et cette conscience, ce sérieux qu'il paraissait mettre dans tout ce qu'il disait.

Après la fondation d'*Esprit*, je m'étonnai de la jeune autorité que je lui vis déployer. A quoi tenait-elle ? Il était plein de gentillesse et de compréhension pour les autres, et si son point de vue triomphait dans les discussions, c'était à cause de sa force propre, et non parce qu'il cherchait à l'imposer. Cet esprit de sérieux, qui m'avait frappé d'abord, ne l'empêchait pas d'avoir de l'esprit tout court, mais contenu dans de justes limites par la charité et cette considération des personnes qui faisait partie de sa doctrine. Mais il est rare qu'une doctrine soit aussi exactement vécue. Il avait l'art, il me semble, de deviner le secret des êtres et d'en tenir compte, tout en le respectant, ce qui est bien la manière la plus exquise de pratiquer l'amitié...

A une amie, 1^{er} avril 1941. — C'est à cette époque (1928-1930) que cristallisa en moi un double sentiment :

1^o Le sentiment, à traîner avec soi une *N.R.F.* demi-morte, et derrière le *Mercury*, et derrière encore l'ineestimable Saumonnée, qu'un cycle de création française était bouclé, qu'il y avait des choses à penser qu'on ne pouvait écrire nulle part, qu'à nous autres pianistes de vingt-cinq ans il manquait un piano. C'est, paraît-il, un des aspects de l'économie divine qu'elle a fait du Français un fondateur de revues. Je rougirais d'avouer une aussi banale tentation, si j'avais été dès l'abord possédé de l'impulsion sacrée. Mais je la souhaitais, la revue nouvelle, je scrutais l'horizon à sa recherche, je ne songeais nullement à m'en occuper moi-même. Je manque communément de confiance en moi et d'aplomb pour m'embaucher dans les métiers que je ne connais pas.

2^o La souffrance de plus en plus vive de voir notre christianisme se solidariser avec ce que j'appellerai un peu plus tard « le désordre établi », et la volonté de faire la rupture.

3^o La perception, sous la crise économique naissante, d'une crise totale de civilisation.

Les questions matérielles jouent un grand rôle, évidemment, dans les préoccupations de Mounier et de ses amis. Dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, il mènera une lutte héroïque pour assurer la vie de la revue, mais là comme ailleurs la force d'espérance qui était en lui le fit triompher à la fois de ses propres timidités et de tous les obstacles.

A sa sœur, février 1931. — ...Question subsidiaire. Comme il faut quelque chose de première qualité ou rien, il faut de

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

l'argent. Une bagatelle : 500.000. Nous pensons qu'il ne faut pas des donateurs, toujours fragiles et peut-être pusillanimes, qui défailleront devant des idées nues, mais des actionnaires qui toucheront un dividende et nous foutront la paix. Société anonyme... Ne t'effraie pas : ni avant ni après, — si toutefois il y a un *pendant*, — ce n'est pas moi qui m'occuperai de l'organisation commerciale. Ça peut donc marcher...

Mars 1933. — Vite, vite ! Je vais avoir une semaine é-pou-van-ta-ble-ment chargée. Voici pourquoi : situation examinée, il nous faut 50.000 francs avant fin mai pour franchir le cap et qu'*Esprit* continue et qu'Emmanuel ne retourne pas dans le petit trou de province et-tout-et-tout. Alors, tu comprends, me va falloir aller voir des gens et leur dire de les abouler sous quelque forme que ce soit : souscription, augmentation de capital, avance, etc. Tu parles d'une gymnastique. On y arrivera... Nous voilà dans la vie héroïque, hein ! Ça commence à gazer...

Souvenirs de Louis Dulong.

Des études approfondies nous avaient conduits à prévoir la nécessité de réunir 300.000 francs au minimum. Lorsque nous eûmes péniblement atteint 72.000 francs, nous décidâmes de nous en contenter, d'essayer quelques mois, puis de voir venir... L'acte constitutif de la Société fut signé dans le bureau que Mounier conserva quelque temps chez Desclée. Je me souviens que Maritain était présent et surveillait très soigneusement si toutes les formalités légales étaient régulièrement remplies. Le capital initial était de 1.000 francs, divisé en parts de 100 francs, mais fut rapidement porté aux 72.000 francs que nous avions recueillis. Ce chiffre nous paraissait de nature à donner confiance. Les premières années de la Revue m'ont laissé le souvenir du sauvetage perpétuel d'une situation désespérée.

Grâce à Maritain et à Gabriel Marcel, Esprit eut un bureau chez Desclée de Brouwer, 76 bis, rue des Saints-Pères.

Notes de M. Reggui.

...Petit bureau où l'on était certain de voir Mounier immédiatement et, ce qui était émouvant, en bande. Il n'y avait pas de secret. Tout était à tous. La chambre de Mounier, rue des Écoles, était plus vaste que ce bureau. Les livres s'entassaient, et sa table était recouverte de feuilles longues que son écriture énergique remplissait rapidement.

Avant l'établissement chez Desclée, il y eut de longs pourparlers, l'éditeur hésitant à soutenir une nouvelle revue, alors que la Revue

PRÉPARATION DE LA REVUE

des Jeunes de Robert Garric lui donnait déjà des soucis financiers. On songea un instant à une fusion, à laquelle Mounier était peu enclin et qui put être évitée grâce surtout à l'active sympathie du directeur littéraire des éditions, Pierre Van der Meer de Walcheren, le filleul de Bloy. Il fallait encore trouver un imprimeur qui consentît à courir les risques de l'aventure. C'est Louis Dulong qui découvrit Gilbert de Véricourt à Lille. Sans son amitié et son imprudente générosité, la revue eût connu, de 1932 à 1939, des crises mortelles.

Cependant Mounier avait encore d'autres activités. Un jour, il fait chez Maritain « une communication explosive sur la propriété » ; un autre jour, il parle de Péguy à un groupe d'étudiants réunis par son camarade René Cadiou. Une réunion contradictoire sur Péguy est organisée au Studio franco-russe, avec Halévy, Massis, Fumet, « devant trois cents princes russes et hommes de lettres français (sans doute aussi quelques chauffeurs de taxi) ». Mounier note : « Pour une première improvisation en public, m'en suis pas mal tiré, »

Mais il y a aussi l'homme seul, à l'abri des regards :

A sa sœur. Saint-Omer, 12 avril 1932. — C'est sept heures. Une heure encore avant de manger : j'ai travaillé toute l'après-midi comme un bœuf et je ne trouve rien de plus plaisant que le subit désir en moi de t'écrire un mot, comme ça, par luxe. Le soleil s'est levé tout à l'heure après plusieurs jours de tempête. Voilà mon grand ami le soir, qu'on ne connaît de bien près que dans ces solitudes de province. Il vient entre les maisons sans voix. Il glisse le miracle avec cette lumière dont il a le secret et dont les hommes ne s'aperçoivent pas qu'elle est un jour dans le jour.

Voilà. Je n'ai rien d'autre à te dire : n'est-ce pas beaucoup ? Je retourne à Paris dimanche, achever la discussion sur la propriété. Soit, du 13 au 19, six voyages à Paris... Aucune fatigue. Au contraire, un féroce appétit de travail.

Le projet de la revue a trouvé tout de suite bien des approbations, et Mounier se démène pour obtenir des promesses de collaboration. Outre Maritain et Louis Massignon, dont il sollicite souvent les conseils, il reçoit les adhésions de Berdiaeff, Daniel Halévy, Jules Supervielle, Gabriel Marcel, Marcel Arland, Ramon Fernandez. Une lettre de Mauriac parle avec admiration du livre sur Péguy, et Mounier écrit : « C'est Péguy qui fend l'air devant nous. »

Puis le voici courant la province pour constituer des groupes, avant même que la revue ne sorte. Il réussit rapidement à Saint-Omer, Calais, Amiens, Arras, Boulogne, en Belgique. Déléage fonde à Toulouse, la sœur de Mounier à Tours. On alerte l'étranger par correspondance. Et bientôt la revue, encore dans les limbes, se double d'un mouvement politique. Ce sera la source de bien des tensions dans l'équipe de départ.

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

Notes de Georges Izard.

Dès la rentrée d'octobre 1931, les premiers groupes d'études, chargés de mettre au point la doctrine sur les questions les plus diverses, commencent à fonctionner régulièrement. De leurs délibérations se dégage une décision presque immédiate : nous constituons un mouvement, dont *Esprit* sera l'expression la plus intellectuelle, et nous fonderons un parti dès que le nombre de nos adhérents nous le permettra. Parmi les participants à nos groupes d'études de la période héroïque, je relève les noms d'Étienne Borne, de Gabriel Marty, de Georges Duveau, de Pierre-Henri Simon, Louis-Émile Galeÿ, André Ulmann, René Millienne (ancien directeur du *Parisien Libéré*, mort à son retour de déportation), etc.

Mounier à Georges Izard, 24 décembre 1931. — Cher Ami, M... n'a rien pour 1932. Il y a trois mois il ne savait même pas ce qu'il écrirait après novembre ! H. m'offre... des notes de voyages. Tant mieux, tant mieux. Le tri se fait de lui-même. Devant ces faiblesses je sens mieux notre force. Seulement il faudra faire comme Copeau nous disait de la première N.R.F. : il nous faudra suer du manuscrit à quelques-uns.

Mounier à André Déleage, 17 avril 1932. — Cher Ami, Je vous redemande mes fiches italiennes dont j'ai besoin.

J'ai envoyé mercredi 30 lettres en France, 15 à l'étranger pour susciter des groupes. Savoir : Calais, Lille, Rennes, Laval, Angers, Bourges, Lyon, Besançon, Guéret, Dijon, Bourg, Grenoble, Annecy, Strasbourg, Guebwiller, Colmar, Saint-Claude, Pau, Carcassonne, Nice, Rouen, Évreux, Rochefort, Auch, Montpellier, Toulon, Nevers, Romans, Troyes et quelques autres qui m'échappent ; Glasgow, Oxford, Cambridge, Londres, Bruxelles, Gand, Milan, Palerme, Cracovie, Prague, Vienne, Salamanque, Madrid, etc.

J'ai dit à Izard combien je juge nécessaire leur contact étroit et personnel avec la Revue, en tant que groupe de travail. Nous nous sommes accordés sur la formule du B.C.O. (Bureau Central d'Organisation) qui me passera tout ce qui concerne la doctrine, et plus tard les groupes de travail, quand le parti, orienté vers l'action, aura trouvé son autonomie à partir de l'organisme hybride d'aujourd'hui. Ainsi sera assurée, comme je l'entendais, l'indépendance de la tête qui pense d'avec les membres qui bougent, en même temps que — par le couple Izard-Mounier, qui est un couple psychologique tout autant qu'autre chose — leur étroite union.

Songez qu'il me faudra de la copie en juillet.

FONT-ROMEU

Je ferai mercredi mon 6^e voyage en 17 jours pour les réunions d'*Esprit*. Soit 3.600 kilomètres.

Notes de Georges Izard.

Peu après éclatent les premières frictions entre ceux qui pensent davantage à la revue, dont Mounier, et ceux qui, avec Délage, estiment que la première place doit être donnée au mouvement. Dans une lettre du 28 juin 1932, j'écris à Délage, après avoir obtenu l'accord de Mounier :

« Je ne peux pas demander, ni ne le veux, que la revue soit l'*organe* du mouvement. Pour cela nous créerons un bulletin avec les cotisations de nos membres. La revue est destinée à provoquer un mouvement intellectuel favorable à nos idées. Elle est inspirée par le mouvement, cela est convenu ; elle n'est pas dans l'obligation de passer tous les manifestes du mouvement, pas plus que de ne publier que des articles de nos seuls adhérents. »

Et voici venue l'heure de la fondation solennelle. Du 16 au 23 août 1932, les délégués des groupes tiennent congrès à Font-Romeu, dans une maison mise à leur disposition par Mme Daniélou. Ces assises sont devenues légendaires dans le milieu Esprit, et lorsque Mounier, tout récemment encore, pensait qu'il allait être nécessaire de réaffirmer ses positions doctrinales, il disait volontiers qu'il y faudrait « un nouveau Font-Romeu ». Tout le monde entendait ce qu'il voulait dire. A ces journées d'août 1932, il donna lecture d'un copieux manifeste dont le manuscrit est conservé. Il le récrivit durant les semaines suivantes pour le publier en octobre comme liminaire du premier numéro de la revue, sous le titre : Refaire la Renaissance. Le second texte, allégé et d'un style beaucoup plus ferme, suit exactement les développements de la version lue à Font-Romeu et peut passer pour la charte de fondation sur laquelle s'entendirent les premiers collaborateurs d'Esprit.

Notes de Georges Izard.

Le Congrès de Font-Romeu, auquel assistent une vingtaine de camarades, dont Mounier, dure huit jours, à raison de trois séances par jour, dont une de nuit. La revue y est baptisée : *Esprit* et le mouvement : *Troisième Force*. Le manifeste de la Troisième Force y est rédigé. L'équipe en sort plus unie que jamais, et la vigueur même des controverses a contribué à accroître cette amitié.

Le premier numéro d'*Esprit* se compose.

Mounier à Georges Izard, 24 août 1932. — Mon vieux, 1^o Injures. On m'écrit de Lille que la mise en page attend depuis trois jours ton article... La panique règne, Véricourt étant en Autriche Conclusion : le numéro ne sera pas prêt le 1^{er}. Va donc, eh, Ordre Nouveau !

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

2° Pour le rapport je te demandais une réponse immédiate et tu me télégraphies plusieurs jours après ! Ça n'a d'ailleurs aucune importance. Je l'annonce en gros sur la bande et j'emploie quatre pages à rendre hommage aux auteurs et à préparer les esprits rebelles, ce à quoi vous ne songez pas toujours assez (faire sa propre psychologie au monsieur qui ne comprend pas, rien de plus efficace).

J'ai relu ce rapport de très près. Je reste persuadé qu'il est pénétré d'une doctrine (sinon d'une mystique) de la collectivisation intégrale. Personnellement je m'en fous (jusqu'à nouvel ordre) sauf que :

1° Je crains que les auteurs n'aient que des schémas en tête et ne se représentent pas — manque d'imagination — ce que cela signifie pour la vie quotidienne (d'autres, toujours par manque d'imagination, s'en grossissent les dangers).

2° Question hiérarchie de valeurs, je répugne à m'engager sur ce que je n'estime pas encore (le « encore » porte sur j'estime) nécessaire. Le « dans la mesure où » ne signifie nullement pour moi timidité — j'ai toujours vu qu'il me fallait beaucoup plus de courage pour cerner des actes que pour céder aux entraînements — mais exactement *la valeur* que j'attribue à la collectivisation dans la hiérarchie des valeurs. C'est une manière, me semble-t-il, beaucoup plus libre et humaine d'être prêt à aller jusqu'au bout. Et l'on ne serait pas obligé, peut-être, de se démentir un jour si les faits nous montraient que certaines positions ont été prises par une impuissance à maîtriser des idées naissantes, qui n'ont encore que de l'instinct.

Allons ! que ma colère te soit douce. Dis mon amitié à Catherine et travaille dans la paix d'une conscience repentante. Moi, sitôt rentré je me suis mis à potasser comme un sourd. C'est bon.

Le premier numéro d'Esprit est daté d'octobre 1932. Au sommaire, autour de Mounier, Izard, Déléage, Lacroix qui forment avec Georges Duveau le premier noyau actif, on lit les noms de Berdiaeff, André Ulmann, Denis de Rougemont, Pierre Vérité, Jacques de Monléon, Gilbert de Véricourt, Louis-Émile Galey, Jean Sylveire, André Bridoux, Dr René Biot, Marcelle Girardot-Magdinier. Relisons quelques phrases du manifeste de Mounier ; on y reconnaît à la fois ses thèmes anciens, l'héritage de Péguy, et déjà les positions dont il ne s'écartera plus jamais.

Refaire la Renaissance. — ...Il faut oser croire que la vérité agit par sa seule présence, que la méditation d'un seul ou la souffrance d'un peuple peuvent ébranler plus efficacement l'humanité que ne le font des architectures de réformes...

REFAIRE LA RENAISSANCE

...Dans ce monde inerte, indifférent, inébranlable, la sainteté est désormais la seule politique valable et l'intelligence, pour l'accompagner, doit garder la pureté de l'éclair...

...Réapprenons le sens charnel du monde, le compagnonnage avec les choses. Nous y rejoindrons une poésie, et ce sera déjà un premier éclatement à la rosée nouvelle de cette âme moderne pauvre de couleurs et durcie de banalités... Sans la matière, notre rêve s'égarerait dans le rêve ou dans l'angoisse : elle le courbe et l'entrave, mais il lui doit sa verdeur et son bondissement. Il suffit de l'aborder avec une âme exigeante...

...L'homme concret, c'est l'homme qui se donne. Et comme il n'est de générosité qu'en l'esprit par la voie du monde et des hommes, l'homme concret, c'est l'homme contemplatif et travailleur...

...Je ne suis pas présent à moi-même si je ne me donne pas au monde, voilà le drame. On ne possède que ce qu'on donne... Il faut ajouter : on ne possède que ce à quoi l'on se donne, on ne se possède que si l'on se donne...

...Le mystère, c'est la simplicité et la simplicité, du regard de l'enfant à la ligne des blés, est la forme la plus émouvante de la grandeur...

...Il faut nous donner tout entiers. Nous avons choisi les chemins sans retour.

Dès les deux premières années de la revue, l'équipe primitive s'élargit et de nouveaux collaborateurs viennent agrandir le cercle de l'amitié autour de Mounier. Certains d'entre eux l'accompagneront jusqu'à la fin : Pierre-Aimé Touchard, Edmond Humeau, Adrien Miatlev, Jacques Madaule, Maxime Chastaing, Rabi, Henri Guillemin, Pierre-Henri Simon, Jacques Lefrancq. D'autres feront un long bout de chemin à ses côtés : Étienne Borne, Marcel Moré, André Philip, et tout le groupe apparenté de « l'Ordre Nouveau » (Arnaud Dandieu, Robert Aron, Denis de Rougemont, Alexandre Marc, René Dupuis). Voici des aînés fraternels : Maritain, Berdiaeff, Ramuz. Et les artistes : Lurçat, Labasque, Bazaine, Vérité, Gromaire, Schlæzer. Voici, en attendant Landsberg, venus d'Espagne Semprun et Bergamin, d'Italie Valéry Jahier, de Suisse Aldo Dami et Marcel Raymond.

Dès le début aussi, la marque de Mounier se reconnaît, en dehors de ses propres articles, au choix des sujets abordés : le communisme devant l'Occident, le prolétariat, introduction à l'économie, le problème juif, l'école. Mais la note dominante est donnée par les deux grands numéros spéciaux : Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi (N° 6) et Le Travail (N° 10), que suivront, au cours de la deuxième année : L'Argent (N° 13), Tentation du communisme (21), Aspects du corporatisme (23-24).

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

L'écho est aussitôt considérable, dans la jeunesse surtout, et nous sommes nombreux à nous rappeler l'impression de délivrance, d'ouverture, d'appel à la réflexion sérieuse, que produisirent sur nous ces premiers numéros d'une revue si neuve.

A sa sœur, 3 mars 1933. — N° 6 arrivé. Ma-gni-fi-que. Et boum et boum, ça va faire du boucan...

Mais il n'y a pas souvent lieu à des bulletins de victoire. Outre les difficultés financières, et une situation matérielle toujours compromise, toujours redressée au dernier moment, il surgit d'autres obstacles et des crises graves. Mounier devra, d'abord, se résigner à voir s'éloigner de lui des hommes auxquels il était attaché et qui ne lui cachèrent pas leur désapprobation, parfois leur hostilité déclarée. Aucune rupture ne lui fut plus douloureuse que celle qui ne pouvait pas ne pas se produire entre lui et son ancien maître, Jacques Chevalier. Des articles sur l'objection de conscience et sur l'Allemagne, une enquête sur la guerre, avaient scandalisé Chevalier, qui y voyait des « appels à la désertion ». Il le dit à Mounier, durement, dans une série de lettres, de décembre 1932 à janvier 1934, finissant par lui écrire : « Je ne sais qui vous a tourné la tête. » Le fossé se creusera plus profond encore au moment de la guerre d'Espagne.

Plus compréhensif, et poursuivant longtemps encore sa collaboration, Jacques Maritain ne ménagea pas, de son côté, les mises en garde et les objections. A ses yeux, Mounier négligeait trop l'approfondissement doctrinal et, accordant trop de crédit à la pensée moderne, avait tort de ne pas se référer assez à la saine philosophie thomiste. Pourtant, l'accord demeurait entier sur des points essentiels, et la question espagnole devait, un peu plus tard, retrouver Mounier et Maritain côte à côte.

Un violent article de François Mauriac, en première page de l'Écho de Paris (mars 1933), s'en prit violemment aux « jeunes bourgeois révolutionnaires » en qui il ne savait voir que « des diplômés aigris sans emploi ». Mais en mai, dans une lettre à l'un des collaborateurs d'Esprit, il revenait en arrière : « Pas d'opposition systématique, réaction isolée, inquiète, mais profonde anité, dites-le à Mounier. »

Il y eut plus grave. En mai 1933, l'Archevêché demanda un rapport sur une revue dont les positions lui semblaient aventureuses. Mounier, très alarmé, pria un ecclésiastique ami de soutenir son point de vue.

Carnets de Mounier, mardi 16 mai 1933. — ...Nous travaillons dans le temporel, oui, sous un ciel surnaturel, mais pourvu que cette lumière soit agissante dans notre quête et notre dispensation, qu'est-il besoin de trompettes inopportunes ?

Mieux renseigné, le Cardinal renoncera à toute mesure. Cependant, une autre crise se prépare, intérieure celle-ci, divisant l'équipe de Font-Romeu au sujet des rapports entre la revue et le mouvement de

PREMIÈRES DIFFICULTÉS

la Troisième Force. Il faudra plusieurs mois à Mounier et Izard, représentants des deux tendances, pour trouver dans l'amitié sauvegardée une solution qu'annoncera l'éditorial commun de juillet 1933 : désormais, Izard renonce à ses fonctions de rédacteur en chef pour se consacrer au mouvement, et Mounier reste seul maître de la revue. Ces débats sont pour lui l'occasion d'une nouvelle réflexion sur sa vocation personnelle.

Carnets de Mounier, 16 mars 1933. — ...Je sens bien l'écart depuis que le mouvement est parti. Des hommes d'action y ont trouvé leur âme. La revue n'a été pour eux qu'un passage ou plus exactement, car ils ne sont pas de purs hommes d'action, le sens de leur action a, au moins pour quelque temps, simplifié leur âme. Un accent spirituel et chrétien les gêne malgré eux, et des arrivants du dehors ont entraîné le mouvement...

Vendredi, 31 mars 1933. — ...Pour moi, je sens bien qu'il faut reprendre en mains la revue, élargir la collaboration du côté poésie et spirituel, recréer autour d'elle une vraie amitié pure, puisque celle issue du mouvement incline vers un esprit purement politique, c'est-à-dire souvent vers l'opportunisme : si nous ne leur donnons pas une âme, ils sont foutus.

Mardi, 4 avril 1933. — ...Je ne cherche pas à manœuvrer. Dieu en moi autant que possible, tant d'affections nommées et anonymes autour de moi, P. à mes côtés, la lucidité toujours plus grande d'avoir la même âme, il ne me reste plus qu'à serrer les amitiés qui se ramassent déjà autour de notre mystique épurée des politiques naissantes, à augmenter ces prochaines semaines l'âme et les membres vivants de la revue, et le reste ne sera qu'agitation...

Dimanche, 28 mai 1933. — ...Qu'il est donc difficile aux hommes d'action de voir le monde plus loin que leur secte !...

A sa sœur, 24 mai 1933. — ...Nous allons rompre l'union Troisième Force-Esprit. C'est Izard lui-même qui me l'a proposé ce matin, et c'est au mieux pour notre liberté réciproque de mouvement... Tu sais, ça va bien entre nous. Ça ne m'empêche pas de penser qu'il fait parfois des bêtises, mais l'amitié est en dehors. Et puis, j'ai d'autres amis très bien : Touchard notamment, qui est un garçon bien sympathique...

Carnets de Mounier, lundi 10 juillet 1933. — La discussion a repris avec Izard dans mon bureau. Ça a été violent, d'une violence sourde et lasse, qui ne sortait pas... Quand je pense à ce dont nous sommes partis, à cette belle lumière que je vois

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

encore et que j'aime en Izard, et ce cercle de danseurs qui l'entourent et l'inspirent : X, la vieille coquette avec ses jalousies de petite femme ; Y, ce fantaisiste gros-sang et paillard ; Z avec on ne sait quel sombre dessein dans le visage. En octobre, un grand coup de balai. Je fauche tout l'impur autour d'*Esprit* et réorganise tout. Il y a des fidélités plus exigeantes que les fidélités aux habitudes, même aux habitudes d'amitié. Pourvu seulement que nous tenions !...

Ces « je » me gênent considérablement. S'il y a une vérité que je sens plus fortement chaque jour, c'est qu'une œuvre meurt toujours de son appropriation. Je jure que je serais prêt à laisser *Esprit* au plus digne, s'il se présentait. Je n'ai d'autre ambition que d'y faire une humble tâche, toujours contestée, toujours et peut-être de plus en plus méconnue, jusqu'à l'issue que Dieu voudra. Je la fais lourdement, avec toutes mes boues, toutes mes médiocrités. Je me sens tout opaque, mais peut-être arriverai-je à me purifier un peu. Cela seul importe. Je sens, en ce soir de lourde journée, pour une raison toute physique en partie (une chaleur d'orage) qu'il y a trop de personnalité, trop de nerfs, pas assez de sainteté dans tout ce qui précède, mais je sais que tout ce débat est axé plus haut, où je le trouve les jours meilleurs.

Mardi 11 juillet 1933. — Un ami d'Izard m'avait convoqué pour ce soir. A six heures la conversation a commencé sur le mode amical, mais sévère... J'avais prié avant d'entrer. J'ai trouvé le ton dans la plus grande amitié (en lui parlant devant Dieu, j'ai pu lui dire des choses dures sur l'impureté des gens qui l'entourent et ses flottements). Tout est venu petit à petit. Les débuts furent vifs... Il résiste d'abord, il se défend... mais à mesure que l'intimité devient plus serrée, que je le ramène à nos origines, à la pureté de notre position première, je le sens bien qui se transforme. Il m'avoue une grande lassitude : « ...Je suis beaucoup plus que toi plongé dans des tactiques et, comprends, je ne suis pas fait pour ça. Je n'y vois plus clair, j'ai besoin de retraite, de vacances. Il faut que je reprenne tout en mains. »

Cet entretien, dont je craignais une rupture, s'achève en un moment de profonde amitié.

La séparation ainsi décidée, Georges Izard continua encore pendant quelque temps sa collaboration à Esprit et participa activement aux soucis de la rédaction, tandis que Mounier suivait de près les réunions et les congrès de la Troisième Force.

PREMIÈRES DIFFICULTÉS

A Georges Izard, jeudi 6 septembre 1933. — Essayons d'éclairer un peu notre lanterne au seuil de l'An II. Je vois 4 ou 5 débats pendants entre nous ou, si tu veux, entre les extrêmes des pôles que nous représentons. Je les prends au hasard :

1^o Le débat des moyens d'action. Étant entendu que, hors une vocation marquée à la contemplation, il n'est pas de révolution spirituelle authentique qui ne tende à se réaliser dans l'action, comment concevoir l'action qui nous est propre, à nous qui nous réclamons du spirituel?... Petit noyau explosif (et alors sévérité pour les hommes !) ou recrutement politique de masse ? Je suis de toute ma foi pour le petit noyau, parce que le nombre n'est qu'une illusion. Il faut une fois pour toutes discerner et choisir entre les forces réelles et les forces apparentes, entre l'histoire et les prestiges.

Action ? Je prétends être plus « actif », à savoir m'engager plus avant dans la réalité et y entrer plus que ce bellâtre qui arrose notre équipe de ses vertueux bavardages, ou que ce gros garçon rouge, car je serai encore capable de me faire tuer, quand il ouvrira son parapluie. *Delenda est...* Tu reconnais ton vieux Caton. Il y a des gens que Péguy savait fiche dehors avec le pied quelque part, et si tu n'es pas un Péguy, ton mouvement est foutu.

2^o Le débat doctrine — « tempérament ». Réserves de détail mises à part, il te faut admettre qu'un numéro comme le n^o 10 est un numéro énorme¹, — vingt lettres des quatre coins du monde me l'écrivent. Et qu'il est plus important de potasser et de repotasser ça que de se faire des opinions éphémères sur le « pactakatre » ou le voyage d'Édouard. Je veux bien que vous n'y songiez pas du matin au soir à la 3^e Force, mais c'est cela qu'*Esprit* a pour mission de faire, c'est pour cela qu'il a été créé. Et une action qui ne se nourrit pas continuellement, dans la substance, de cette méditation qui est une vie intérieure, perd son âme et perd celle des autres.

3^o Le débat : attitude envers le communisme. Faisons sentir par tous les moyens, comme Rougemont en tête de son article de *Demain*, que si nous combattons le communisme ce n'est pas par une volonté préétablie, mais ne cédon pas à l'erreur : « il n'y a d'avancé, de courageux, de totalitaire que le communisme, parce qu'il va jusqu'au bout. Prenons-le donc, après quelques petites castrations secondaires : son athéisme, son matérialisme au sens A, son gigantisme, etc. » Non.

1. Numéro sur le Travail.

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

a) Il faut être convaincu qu'une philosophie de la personne est aux antipodes des philosophies communistes. Là encore « personne », « personnalisme », n'est qu'un mot pour les deux tiers des troisièmes forçats ; ou un individualisme honteux (Chose a raison) ou un fétiche anticommuniste, ou un morceau d'éloquence. Je viens de remettre un peu le nez dans la psychologie, côté Scheler, etc. Certainement c'est par là que nous ressentirons le plus la mort de Dandieu. Il venait de me passer un article remarquable de lui, tout à fait dans le sens où j'irais pour ma part. Je t'expliquerai Scheler de vive voix à ce sujet, ce serait trop long par lettre. Mais pas moyen de faire coller avec le marxisme.

b) De deux philosophies radicalement opposées ne peuvent sortir des structures sociales identiques. Ou bien elles le seront par la figure extérieure, comme un lézard ressemble à Zérapha, mais Zérapha m'envoie un bel *Appel aux riches* qu'aucun lézard ne méditera. S'il n'y a de différences que spirituelles (la matière uniformiste, attention aux illusions d'unité !) c'est à nous de faire sentir cela. Tant pis pour les popularités passagères. La vérité seule enfante les avénirs.

4° Enfin, il faudrait s'entendre sur spirituel. Si spirituel c'est tout ce qui fait poum-poum, on va loin. Pas de vraie spiritualité sans hiérarchie, et purification constante des degrés inférieurs aux supérieurs. La vie est plus spirituelle que l'inanimé, mais le spirituel, dès qu'on vit, ce n'est plus la vie (le cran, la verdeur, l'élan, etc.). c'est quelque chose de plus haut, et ainsi de suite. Faute d'établir en lui cette exigence de purification, tout mouvement spirituel, à force d'intégrer sans distinguer, dégringole par le bas.

Voilà, vieux. Je me suis cru à Font-Romeu, j'ai pensé tout haut, dans l'esprit où nous nous y sommes réunis. Il faut penser qu'une décision de nous, ce n'est pas une conversation d'un soir, mais des types dont nous engageons les vies, c'est-à-dire peut-être la vie d'un jour, sûrement les âmes. De quelles catastrophes serons-nous responsables si nous ne choisissons pas bien ? Je ne l'ai jamais senti aussi intensément que certains jours, dans le calme des vacances.

C'est sous cette optique qu'il faut voir aussi nos prudences envers l'Église. Une condamnation sur nous, c'est tout le mouvement catholique « de gauche », même moins avancé, paralysé pour une génération, et quelles conséquences pour celui-ci, celui-là et encore celui-là (tu sais, les gouttes de sang de Pascal) du discrédit où tombera l'Église... Du temps perdu pour

PREMIÈRES DIFFICULTÉS

du temps gagné. Donc tout faire pour l'éviter, pour ces raisons profondes que ton entourage ne comprendra peut-être pas toujours sur leur vrai plan.

Vieux, condition essentielle de la collaboration : que tu sois persuadé, quelque sirène qui chante à ton oreille, que mon seul désir est de servir, que je n'userai jamais envers toi de moyens détournés, que je foule les antipathies qui ne tiennent qu'au tempérament, etc. Mais c'est déjà entendu, n'est-ce pas ?

...Mon vieux, il n'est pas possible que la confiance avec laquelle nous sommes partis ensemble ne reste pas aussi claire qu'en ses débuts. Je sens des paquets de silence se former entre des individus et entre des groupes. Toi-même, j'ai l'impression d'avoir perdu le contact depuis un ou deux mois. Les occupations, je sais, mais il y a plus (s'il n'y avait pas plus, j'aurais pu, au hasard d'une marche, te raconter toute une vie que j'ai vécue par ailleurs ces deux mois hors des affaires d'*Esprit*, mais je n'ai jamais trouvé l'heure propice). Quand les choses ne vont pas, — et toute amitié, toute collaboration passe par ses crises — eh bien on parle, bon Dieu ! au lieu de laisser le silence accumuler les malentendus, et aussi les solitudes. Je te jure que seule une entière confiance entre nous deux, plus que tous les organismes, peut résoudre les problèmes délicats de notre action. Jamais je ne serai peiné de nous trouver d'avis contraires. Je pourrai l'être, et plus profondément que tu ne crois, de sentir disparaître cette confiance profonde qui préside aux engueulades.

Voilà, ceci posé, il y a deux questions. Une que tu connais bien, une que tu connais moins.

D'abord *revue-mouvement*. Ce n'est pas grave du tout. Simple phénomène de frottement aux frontières, pourvu que l'on ait admis, une fois pour toutes, que l'œuvre est différente : public partiellement différent, nécessité pour la revue à la fois de s'ouvrir à la recherche comme un laboratoire des solutions nouvelles, mais de maintenir une grande pureté de ligne (tandis que le mouvement peut avoir à se plier à des consignes tactiques, et à des silences tactiques, qui une fois fixés demandent de la raideur et de la discipline. Tu vois le balancement). Ceci dit, aussi énergiquement que je défendis à Font-Romeu la distinction des deux organismes, contre la thèse alors prépondérante, aussi énergiquement je suis opposé à la tactique d'entière ignorance de la revue qui se dessine dans une fraction du mouvement, et qui a scandalisé certains nouveaux venus (j'ai dû vous défendre vivement, et je t'assure que je l'ai fait,

DÉBUTS D' « ESPRIT », 1930-1934

à un récent Conseil d'Administration). Et je t'en prie, ne laissons point filtrer en tout cela les politiques. On voudra bien croire autour de toi que je n'ai pas d'intérêt très humain à défendre une position qui demain peut-être ne me donnera pas même de quoi vivre, et que quand je discute, pèse ou refuse, ce n'est point pour des questions personnelles, pour la responsabilité que je me sens. Et ne point inventer de petits complots comme celui où, je l'ai su plus tard, une opinion publique m'avait inclus avec Ulmann, au moment même où j'engueulais celui-ci d'un bout à l'autre de la semaine et faillis perdre confiance en lui.

Sur le second point, tu as moins de lumière sans doute, et il faut que tu en aies. Des conversations fragmentaires, ces quinze derniers jours, puis cette longue conversation très intime avec Touchard, m'ont révélé une crise intérieure au mouvement qui pourrait devenir grave, si, sans éclat évidemment, et par un retour insensible d'influence, tu n'y prenais garde. Autant que j'en aie localisé les traits, voilà son visage. Un aspect extérieur, sur lequel je n'insisterai pas, parce que j'aurais l'air partial : une vive réaction, et, plus, une sorte d'énorme gêne morale autour de la personne de X. : l'impression qu'il s'impose, s'installe de plus en plus au cœur du mouvement, et qu'il l'entraîne vers un parlementarisme révolutionnaire facile d'où sont absentes et la vraie violence et la vraie spiritualité. Et puis l'impression que le mouvement se perd dans des considérations de tactique et un flottement entre les mystiques existantes, du néo-radicalisme de Valabrègues au néo-communisme de Bergery, au lieu de travailler à approfondir sa mystique propre. Tu connais mon avis sur le premier point. X. est incontestablement précieux, reste à savoir s'il n'est pas plus dangereux que précieux, et si les armes impures peuvent être dites réellement précieuses. Je te dis cela devant Dieu, et nullement dans la rancœur que je pourrais avoir (mais je suis insensible à ces choses) des attaques quotidiennes qu'il mène au siège contre la revue et contre moi. Mais il faut surtout veiller du second côté, et c'est là ton rôle de chef. Je sais quelle part ton surmenage a dans les difficultés. Mais garde un contact *moral* le plus étroit possible avec le mouvement, et avec ses meilleurs éléments. *Tous* ceux qui m'ont dit leurs incertitudes te font une confiance entière. Cela se sent au ton même de leur voix quand ils parlent de toi. Écoute, admetts que je sois odieux pour aujourd'hui. Je vais prêcher. Eh bien, tu n'écoutes pas assez patiemment. Quand je leur ai dit, à plusieurs, de te parler en confiance, ils répondent qu'ils n'osent pas, « que tu sembles prendre tout

PREMIÈRES DIFFICULTÉS

de suite cela pour une attaque personnelle ». Touchard lui-même. Et c'est lui, je l'avoue, qui m'a le plus impressionné, parce qu'aussi le plus profond de tous. « Il y a deux mois, m'a-t-il dit, j'étais prêt à sacrifier ma vie pour le mouvement. Aujourd'hui, si je n'étais tenu par mon amitié personnelle pour Izard et Galeÿ, je le quitterais. » Je te donne ses mots mêmes. Je continue le sermon (Semaine Sainte, mon vieux) : tu bondis un peu trop vite sur les gens (ou sur les idées) avant de les avoir éprouvés ; s'ils sont douteux, l'engagement t'empoisonne ensuite ; s'ils sont bons, pour peu que tu les laisses à eux quelque peu ensuite et fasses une nouvelle découverte, ils se sentent lâchés (très nettement l'impression de T., il en a eu beaucoup de peine).

Ai-je été assez peu politique ? Mon vieux, j'espère que tu verras là autant et peut-être plus d'amitié que chez certains dont toutes les paroles sont parallèles aux tiennes, sinon tout est foutu. Je sais fort bien que nos tempéraments diffèrent, que je suis mené à l'action par une révolte intérieure qui m'y attache aussi fort certes qu'un lien de tempérament, mais que mes plus grandes joies seront dans des épanouissements de lumières intérieures, ou des communions, en vue privée, d'homme à homme ; tandis que tu es action, et que tu sens les hommes par foules, et fais ta joie de la chose publique (je ne dis pas ta seule joie, comprends bien). Cela est-il un obstacle ou au contraire, comme je le crois encore, la promesse et la garantie d'une fécondité que chacun seul, peut-être, nous n'aurions pas trouvée ?

Voilà, vieux. Ceci évidemment pour toi seul. Prends-en ce que tu veux. Même si tu n'es pas du tout d'accord. J'espère que tu y retrouveras au moins cette amitié et cette confiance dont nous avons un peu perdu les voies.

A la fin de 1934, la Troisième Force disparaît, absorbée par le Front Social de Bergery. Mounier tire la leçon de cet échec :

Carnets de Mounier, 22 novembre 1934. — ...Il y a chez eux une volonté acharnée, et juste, de ne pas rompre avec le prolétariat. Mais ils n'ont pas su tolérer la lenteur de leur marche, la lenteur essentielle à leur marche s'ils restaient fidèles au principe primitif du mouvement. Et puis ils se sont rués dans les méthodes politiques habituelles. Ils ont éreinté des dévouements splendides dans une agitation vaine. Il y a beaucoup d'épuisement physique dans leur décision.

Et puis, leur vocation spirituelle était comme une phosphorescence de leur enthousiasme politique, mais l'enthousiasme

« *ESPRIT* », 1934-1939

politique était premier : sans ascèse, sans réflexion sur soi, il ne pouvait conduire qu'à la facilité.

Quelques mois auparavant, déjà, Mounier notait en peu de lignes ce que lui avait enseigné cette crise, la plus grave qu'il ait eu à traverser la revue :

Carnets de Mounier, vendredi 25 mai 1934. — D'Esprit, je n'ambitionne pas que l'on dise, ni des moins mauvais d'entre nous : « Quel dynamisme ! », mais : « Quel rayonnement ! » Il y aura plus de chance d'être près de Dieu.

« *ESPRIT* ». DEUXIÈME ÉPOQUE (1934-1939)

La rupture avec Izard date de juillet 1933. Il se produisit en même temps, dans les mêmes journées, une rupture subsidiaire : Pierre Van der Meer ayant quitté la maison Desclée, une réorganisation des services fit que l'on retira à Mounier l'usage du bureau où se faisait la revue. Déjà Mounier, alarmé par la perspective de nouvelles charges, avait fait une démarche pour reprendre un enseignement chez Mme Daniélou, lorsque dans la soirée il rencontra son ami Zérapha qui lui offrit d'occuper sans loyer une pièce chez lui, 137, faubourg Saint-Denis. Cet ami dévoué alla plus loin encore : la trésorerie étant compromise il garantit les factures des trois mois à venir. « J'étais bien assez ennuyé de ne pas faire assez pour vous », dit-il. Un peu plus tard, il prendra encore à sa charge les émoluments de la secrétaire, Angèle Touchard, qui, assistée de Madeleine Desplanches, assumera les tâches matérielles qui incombait jusque-là au directeur et aux auteurs de la revue. Mounier écrit alors : « Les miracles Esprit, ça ne se fait pas attendre. »

Pourtant, dans son exposé de 1944, il ne date que de 1934 la « seconde étape » d'Esprit, celle de l'« engagement », succédant à la « période doctrinaire » des débuts. C'est qu'il y eut, après les secousses de l'été 1933, une période de tâtonnements dont les carnets de Mounier nous permettent de suivre les hauts et les bas, — du moins à partir du printemps 1934, car il y a une lacune dans ce journal. Mais, avant de suivre Mounier dans sa lutte ininterrompue, il nous faut dire deux mots d'un événement d'ordre intime, sur lequel il ne nous appartient pas de nous étendre. En 1933, Mounier rencontra à Bruxelles celle qui devait devenir sa femme. C'est à quoi il fait allusion dans l'une des lettres à Georges Izard où il dit qu'il aurait pu lui raconter « toute une vie » vécue dans l'intervalle de leurs entretiens. Désormais il puise à une nouvelle source la force dont témoignent tous ses actes. Contentons-nous de citer une lettre transcrite dans ses carnets :

A Mlle P. Leclercq, 2 avril 1933. — Je crois que le moment où j'ai le plus violemment éprouvé le choc de l'événement comme tel, ce sont huit jours au début de février. Et puis

« ESPRIT ». DEUXIÈME ÉPOQUE

tout de suite tu es devenue ma vie, tu es ma vie, et cela est tellement plus profond que ton arrivée dans ma vie, l'événement que l'on raconte. Vois-tu, dans ces états profonds, chaque minute est événement ; alors tout est montagne...

Et une page de journal, écrite au soir du Congrès de la Troisième Force, à Tours, s'achève sur cette phrase :

Carnets de Mounier, 31 juillet 1933. — ...Maintenant, mienne petite fille, regardons vers les jours ouverts sur un beau lac où il n'y aura pas d'angoisse.

La tentation d'adjoindre à Esprit un mouvement plus explicitement tourné vers l'efficacité publique devait se présenter à nouveau, et plus d'une fois, au cours des années suivantes. Elle ne fut jamais aussi forte qu'au printemps 1934, lorsque Mounier prit une grande part à la rédaction du manifeste lancé par Raymond de Becker, pour un mouvement qui devait s'appeler « la Croisade ». Marita n s'y intéressa de très près, non sans prodiguer les mises en garde, et Jacques LeFrancq, le grand ami bruxellois de Mounier, y eut également un rôle important. C'est à ce moment-là que Mounier a vraiment l'impression de repartir à neuf. En réalité, une fois le projet perdu dans les sables, ce sentiment lui survécut, et Mounier reporta toute son espérance sur la revue, qui subit des transformations, et sur les groupes d'études qui s'élargirent.

Carnets de Mounier, 9 mai 1934. — Si le mouvement aboutit, j'aurai enfin quelque chose pour quoi je puisse envisager de mourir sans douter de n'y pas mettre trop cher...

Dimanche 13 mai 1934. — ...C'est vraiment une nouvelle période qui commence pour Esprit. Depuis un an, après la dispersion de la première équipe, j'étais seul à tirer le char, seul à sentir l'amitié qui circulait dans le corps et qui n'avait plus de communications latérales. X. avait raison l'autre jour — pourquoi ai-je protesté ? — quand il me disait que jusqu'ici Esprit c'était moi et mon histoire personnelle. Non, c'est l'histoire de beaucoup, et de combien qui me surclassent en sainteté et en génie : mais selon les contingences historiques, il faut bien dire que j'étais seul à soutenir, diriger, centraliser. Il y avait besoin de recréer une communauté. Et voilà que dès le départ je la sens naître comme une floraison précipitée, sans ces éléments impurs qui me donnaient une telle angoisse à Font-Romeu...

Il emploie ces mois de l'été 1934 à constituer des groupes spécialisés, dans lesquels l'activité de la revue sera préparée et discutée :

« *ESPRIT* », 1934-1939

groupe social, groupe philosophique, groupe des artistes (avec Gro-maire, Gærg, Bazaine, Labasque, Louvié, Maurice Jaubert, Delan-noy, mais c'est le groupe le plus difficile à orienter, l'individualisme de ses membres faisant obstacle à une action commune), groupe « Personne », etc. Les réunions se tiennent généralement dans le café-tabac à l'angle de la rue Bonaparte et de la rue du Vieux-Colombier. Mounier les préside et, s'il sort souvent réconforté de ces soirées, il arrive aussi qu'il doive y faire acte d'autorité.

*Carnets de Mounier, vendredi 6 juillet 1934. — Belle fin d'année, avec ses miracles pour *Esprit* et des départs d'importance capitale...*

[Jeudi 5, au groupe artistes]. L'accrochage s'est si bien fait dès le départ, j'ai été malgré moi inspiré avec un tel bonheur dans le développement du problème, que chaque minute marquait l'étape d'une avance régulière. Ce qui me réussit parfois, j'ai pensé tout haut un article qui paraîtra en tête d'un ensemble de notes-manifestes sur la peinture, le cinéma, la musique, l'architecture, la poésie, etc.¹.

...Je sens bien qu'*Esprit* est en train de tourner tout doucement vers ses vrais destins...

9 mars 1935. — Le groupe social et économique a trouvé une gymnastique des formations dans ce « Journal des témoins » où désormais il suivra serrée l'actualité. Cela traînait à un moment, je suis venu un soir, j'ai crié fort à ceux qui étaient là mon indignation. Ils m'ont fait observer avec un sourire qu'elle s'adressait à ceux qui n'y étaient pas ; mais de ce jour ce sont des travailleurs fervents et réguliers, qui guettent les faits significatifs du mois et les amènent tous les quinze jours dans de beaux dossiers vivants.

Tous les amis de Mounier reconnaîtront dans ces derniers textes la tendance à « l'impérialisme » personnel qui resta puissante chez lui, même lorsque, en ses dernières années, il s'efforça de n'y plus céder. Il éprouva toujours quelque difficulté à confier à quiconque une part de sa tâche, et il ne s'y résignait que par un effort de volonté.

*Le 1^{er} juillet 1935, Mounier signale dans ses notes le premier rassemblement de l'équipe entière depuis Font-Romeu, ébauche des futurs Congrès *Esprit*. « Et il n'y en avait plus un de Font-Romeu... » ajoute-t-il non sans mélancolie. Mais :*

Ce fut capital. Le faisceau est à nouveau soudé. Une simplicité, un désintéressement qui donnait de la joie. Toutes les

1. « Préface à une réhabilitation de l'Art et des Artistes. » *Esprit*, n° 25, octobre 1934.

« SITUATIONS PÉGUYSTES »

positions ont été reprises, mises au point... Je sais bien ma répugnance à dire camarade : il y a bien plus que de la camaraderie parmi nous.

Cependant, Mounier continue cette vie de voyageur qui le mène tantôt auprès des groupes de province, tantôt à l'étranger, en Belgique, en Suisse (janvier 1935) où le mouvement prend de l'ampleur autour de Marcel Raymond, Aldo Dami, Élie Gagnebin et André Bonnard. En mai 1935, il participe, à Rome, à des rencontres entre jeunes français et italiens, qui provoquent des remous dans la presse fasciste, les délégués français s'étant exprimés avec trop de liberté.

C'est à la même époque que se situe la candidature de Jacques Madaule, lancée à la veille des élections contre la candidature Chiappe. Mounier se trouve, comme il dit, « en pleine situation péguyste », d'autant que cette campagne électorale coïncide avec l'incident Castelnau : Mounier ayant, en avril 1935, lancé dans un article cette apostrophe : « Général, trois fils, n'est-ce pas assez ? » toute la presse bien-pensante se voila la face et cria au scandale.

Carnets de Mounier, 15 mai 1935. — Tous ces braves gens, vertueux, bons, qui s'indignent, comment leur faire sentir ce qu'il y a d'exceptionnellement pur dans cette apostrophe ? Ils ont aimé de moi des articles où il y avait une sérénité, une sorte de chasteté heureuse dans les idées et dans le ton. Ils étaient touchés là par le plus profond d'eux-mêmes, par les régions de leur désir qui appellent la béatitude ; ils ne sentaient pas qu'ils l'étaient aussi par la satisfaction de cette blanche paresse qui pense atteindre à la sainteté quand elle a répandu sur la vie un sourire des dimanches. Moi-même, involontairement complice, leur donnant en pâture des méditations trop sereines, trop cosmiques, trop lisses, éliminant les voies accidentelles qui apportent la rugosité, trop amoureux des larges paysages et des fleuves lents, qui semblent chargés des inépuisables richesses de l'horizon. Et voici qu'aujourd'hui je suis tenté par instant d'être complice de leur indignation : « Comment, ce garçon que nous respectons même quand nous le combattions, à propos de qui le ton s'inclinait toujours un peu vers une nuance de gravité ou de respect, ce garçon qui nous reposait des partisans, qui gonflait d'amour, de tendresse souvent, ses idées et ses luttes, ce garçon un peu blond, un peu bleu, dont nous aimions la grâce gauche quand il insinuait en nous des générosités exigeantes avec une séduisante monotonie, le voilà brutal, grossier, agressif comme un homme de la rue ? » L'idole est brisée. L'idole pour gens tranquilles. Le petit saint. Ce sont de si braves gens souvent que me voilà tenté, en effet, de me sentir sali comme un qui aurait lâché une grossièreté

parmi de jolies femmes, un blasphème en pleine église. Hé non ! C'est quand je les rassurais, quand je les berçais, les trop heureux, que j'étais grossier, grossier avec la Joie, grossier avec l'héroïsme, grossier avec Dieu, grossier par le calme et la douceur dont je les endormais et qui blasphémait dans le vide de leur cœur. Et c'est cette bourrade, cette violence qui est pure : je le sais bien, elle est trop peu de moi, de mon tempérament, elle est elle-même une bourrade de Dieu en moi. — Comment le faire sentir à de hautes âmes douces : maman ?

Orgueil, disent-ils. Ils me voient comme un coq qui a poussé son cri, grimpé sur le tertre et attendant l'effet. Mais quand il y avait orgueil, c'est quand ils étaient avec moi et que je me complaisais dans mon genium et dans leur docilité, mêlant cela aux joies de l'amitié, de l'échange, à la ferveur de l'apostolat. Et maintenant, si absorbé par la crainte d'avoir blessé un homme, de les avoir blessés eux-mêmes, que je ne mérite plus même la pureté de mon cri quand je m'y abandonne. Mais lui, comme il n'est pas mon bien, il fait son boulot tout seul. Deux personnes m'ont écrit que c'était un cri de charité : et ce sont deux prêtres. A l'autre bout, un incroyant, qui n'en finissait plus en hésitations sur *Esprit*, a été accroché d'un coup par ces dix mots...

En mai 1934, puis à nouveau en juin 1935, Mounier assiste à des manifestations de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, où il prend la parole avec Aragon, Guéhenno, Nizan, Malraux et où il fait figure de représentant des chrétiens. A chaque fois, il en sort avec un malaise, et il est plus déçu encore du Congrès pour la Défense de la Culture où il est appelé à parler, avec Gide, Bloch, Malraux, Benda, Chamson, Guéhenno, Huxley, Waldo Frank, le 26 juin 1935. Ce n'est pas là qu'il trouvera ces amitiés des profondeurs en dehors desquelles il n'est pas pour lui de véritables ententes possibles.

Nous ne pouvons songer à dénombrer ici toutes les rencontres personnelles qui comptèrent pour lui dans ces années intenses, et pas davantage à faire l'historique des équipes qui se relayèrent alors à *Esprit*. A feuilletter les collections de la revue, on voit apparaître de plus en plus fréquemment les noms de ces nouveaux amis. Le noyau se reforme autour de Mounier avec Henri Marrou-Davenson, Paul Landsberg, Touchard, Humeau, Miatlev, Jahier, Lacroix, Paulding, Goguel, Roger Leenhardt, Jacques Perret, Daniel Villey, Maxime Chastaing, Henri Chatreix. Les poètes qui font leurs débuts à la revue s'appellent Bertrand d'Astorg, Max-Pol Fouchet et Noël Mathieu, qui deviendra Pierre Emmanuel. En 1938-1939, Jean-Marie Soutou est secrétaire de rédaction.

L'histoire d'*Esprit* suit la courbe des événements de beaucoup plus près qu'aux premiers temps : guerre d'Éthiopie, Front Populaire, guerre d'Espagne, Munich, Prague... Il en a été question ailleurs

« SITUATIONS PÉGUYSTES »

dans notre cahier. Mais, Mounier lui-même étant de plus en plus étroitement inséré dans sa revue, on ne saurait trop insister sur une évolution qui est bien son évolution personnelle. Chacun de ces événements historiques agit sur lui en profondeur et appelle des réponses dont s'enrichit sa pensée. Il ne se borne pas à réagir dans chaque cas avec lucidité ou avec courage. C'est le fait même du destin collectif et temporel qui prend une importance croissante à ses yeux. S'il fut un temps où sa vocation semblait solitaire, ce temps est passé, et il ne se connaît plus de vocation que ne commande et ne fléchisse à tout instant le souci de la communauté à laquelle il appartient : non pas seulement de la totale communauté des âmes, que, chrétien, il a toujours connue et gardée présente, — mais aussi de ces cités terrestres dont parlait Péguy, et qui ont à vivre leur destinée terrestre pour rester fidèles à leur fin transcendante. Ainsi se marque un mouvement très prononcé de cette alternance d'un pôle à l'autre qui incite Mounier à toujours revenir de la méditation doctrinale à la lutte en pleine pâte de l'histoire. Et il ne s'y engage pas en idéologue, il cherche à inscrire des actes et à ne laisser hors de sa vue aucun des problèmes très concrets qui sont ceux du quotidien. Au lendemain de la crise de Munich (qui fut très grave à l'intérieur d'Esprit, provoquant le départ de plusieurs collaborateurs importants), il ira plus loin que jamais dans le sens de la lutte, lorsque, avec Pierre-Aimé Touchard, il fondera un journal bimensuel, le Voltigeur, doublant la revue d'un organe qui permettait des interventions plus rapides et plus directes dans l'action.

Durant toute cette période de 1935-1939, il y eut en France, grâce à Mounier, un petit groupe d'intellectuels, indépendants de tout parti, qui tentèrent de prendre une claire conscience de ce qui se passait et qui, sans aucun moyen de puissance, n'hésitèrent pas à lutter ouvertement contre toutes les forces d'oppression ou d'erreur. Il faudra que ce combat soit raconté un jour. Pour nous, citons quelques titres de numéros spéciaux d'Esprit qui jalonnent les étapes principales de ces années :

- 1934-1935 : Technique des moyens spirituels. — Servitude et grandeur militaires. — L'après-guerre. Tableau des Responsabilités.*
- 1935-1936 : Pour un nouvel humanisme. — La colonisation. — Le fonctionnaire et l'homme. — Problèmes ouvriers. — La femme aussi est une personne. — Où va le syndicalisme ?*
- 1936-1937 : En octobre, Mounier lance son Manifeste au service du personnalisme. — Alerte à la culture dirigée. — Éléments d'une méthode réaliste. — En avril, numéro capital : Anarchie et Personnalisme. — En septembre : Programme pour quelques années.*
- 1937-1938 : Bilans et avenir (après le Front Populaire). — Grève et arbitrage. — Doctrine scolaire de la III^e République.*

« *ESPRIT* », 1934-1939

1938-1939 : *Notre Europe*. — Le préfascisme français. — *Réflexions sur notre action*. — *Conditions de paix pour l'été 1939*. — *L'émigration*.

Il faudrait citer aussi quelques articles particulièrement importants. On trouvera à la Bibliographie la liste de ceux de Mounier. Ceux de Paul Landsberg (depuis « Réflexions sur l'idée chrétienne de la personne », en décembre 1934, jusqu'au « Dialogue sur le Mythe » avec Jean Lacroix, en août et septembre 1937, « Le sens de l'action », octobre 1938) ont exercé une action décisive sur les positions doctrinales de la revue. On pourrait en relever bien d'autres. Contentons-nous de rappeler « Tristesse de l'historien » de Davenson (avril 1939).

Et n'oublions pas les premiers ouvrages doctrinaux de Mounier, parus en 1934, 1936, 1937.

Nous pourrions donner ici bien des témoignages montrant ce que fut l'action d'Esprit et le rayonnement personnel de Mounier sur les générations qui suivirent la sienne. Contraints de nous borner, nous choisirons cette page qui devance un peu les temps mais qui n'en marque que mieux la continuité d'une influence restée la même à travers les années et les événements :

Témoignage de Paul de Gaudemar.

Depuis longtemps, depuis la cagne où je connus *Esprit* par Jean Lacroix, Mounier était pour moi un homme extraordinairement présent à tous les soucis et à toutes les inquiétudes de notre jeunesse, et je connais peu d'exemples d'une présence aussi fidèle, aussi constante, à travers tout l'imprévu des situations et toute la richesse des événements de l'histoire.

Il a d'abord été pour nous un *éveilleur de conscience*, il nous a aidés dans les difficiles heures du choix, d'abord à choisir, ensuite à bien choisir. Je ne crois pas que beaucoup des jeunes chrétiens que nous étions, entre 1936 et 1940, aient pu prendre une décision importante, aussi bien devant les événements historiques que sur le plan parfois de l'histoire la plus personnelle (il nous avait appris à ne pas dissocier entièrement ces deux plans), sans s'être demandé au préalable : « Qu'en penserait Mounier ? » sans avoir attendu, avec anxiété et espoir, sa réaction, qu'il n'éludait jamais devant l'événement. Je me souviens, en particulier, d'une réunion à Aix-en-Provence, déjà à demi clandestine, où nous avons senti plusieurs de mes amis et moi, que sa fidélité ne nous tromperait pas, et où son opinion, pour beaucoup d'entre nous, fut décisive sur le choix que nous fîmes de la Résistance. Mais Mounier donnait toujours au-delà de l'attente et de la confiance que l'on mettait en lui...

Il y a autre chose que nous admirions en Mounier : *sa puissance d'affrontement*, selon ce mot qu'il aimait, ne nous a jamais déçus. Et même quand, parvenus à l'âge d'homme à propos de certaines options politiques, nous avons eu à exprimer nos divergences, nous étions sûrs de nous retrouver toujours sur l'essentiel. Il nous a

« SITUATIONS PÉGUYSTES »

donné le sens de la fidélité vigilante, la passion de l'honnêteté, le goût de la clarté véritable : non pas celle de l'esprit qui « ne répond que pour lui-même », mais celle de l'esprit qui assume et anime le corps tout entier de l'homme, celle qui est le fruit de l'action qui se risque, autant que de l'analyse patiente du réel...

Lui qui demeurait si fidèle à l'esprit apocalyptique du christianisme, il savait le distinguer de l'esprit de catastrophe ; loin des confréries des pessimistes, il disait encore et toujours l'espoir. Lui qui ne renia jamais l'exigence de pureté des premiers combats, il connaissait les impasses où elle risque de nous conduire si elle n'est pas en perpétuelle tension avec l'exigence d'engagement.

Mounier est encore trop présent à nos luttes et à nos espoirs, pour que nous puissions le rendre entièrement à l'histoire qui l'a porté ; le temps n'est pas encore venu de le reconnaître comme « cette fleur sans mémoire sur le champ des batailles » que sa modestie un jour souhaitait d'être, si je me souviens bien d'une phrase qu'il écrivait, dans un article d'*Esprit*, une de ces dernières années. Car ces batailles pour lesquelles il donnait le meilleur de lui-même, en bon soldat de la justice et de la vérité, ne sont pas terminées. Nous avons à les poursuivre en nous inspirant de son exemple.

Les carnets de Mounier s'interrompent malheureusement au début de 1936, et ne reprennent, pour peu de temps, qu'en mai de la même année, à propos de nouvelles inquiétudes du côté de la hiérarchie ecclésiastique, et à l'occasion d'un voyage en Tunisie l'année suivante. Ce silence est délibéré.

Carnets de Mounier, 20 juin 1935. — De moins en moins le temps de prendre ces notes sur le vif. Pourtant, leur utilité. Il y a quelques années, nettement nécessitées par le besoin lyrique, le besoin de dialoguer avec moi, y compris ma vie intérieure et privée qui errait sans miroir. Depuis que je connais P., elle est le miroir et l'écriture. Cela même que je ne lui exprime point est comme libéré, ne se heurte plus à un mur d'absence qui le fasse refluer sur soi. C'est pourquoi, le surmenage aidant, il n'est plus question ici que d'événements extérieurs, d'une fraction seulement de ma vie, et que j'ai juste le temps de repérer, sans savoir en dire toutes les résonances. Mais utilité pour ne point me duper sur leur vraie histoire, si j'ai plus tard à témoigner de tout ce à quoi je suis mêlé, ou simplement à me débrouiller parmi tout ce qui en sortira. Pour ne point m'arranger à moi-même le passé quand j'arriverai à l'âge où l'on regarde en arrière pour régler ce qui vous reste de temps.

24 octobre 1935. — ...Je ne suis que trop porté, depuis quelques semaines, au goût de l'éternel, à la démission des procédés

humains, au sentiment de la vanité de tous nos gestes. Par éclairs, comme si subitement je le voyais d'un regard divin, *Esprit* m'apparaît comme un remous dans la ridicule bousculade des hommes d'aujourd'hui. Et si notre ferveur n'était qu'agitation ? Notre pureté que raideur rationaliste ? Et si nous détournions, si nous arrêtons sur le chemin de Dieu, après les y avoir un tout petit peu tirés, quelques garçons, par la satisfaction, par les enthousiasmes mêmes que nous leur apporterions ? Et si le courage, le vrai courage était de jeter tout cela aux buissons ? Et si le sacrifice de ce travail en profondeur, que je croyais parfois non dépourvu de quelque renoncement, n'était qu'un consentement aveugle à la plus subtile tentation de divertissement ?

Le 11 mars 1936. — Trois raisons à ce trou dans ces notes. L'envahissement du travail. Ce n'est pas suffisant.

Surtout, si je m'interroge bien, qu'elles me tinrent lieu de présence, de communauté (plus encore que de miroir) tant que je n'eus pas avec qui tout partager. Me reste-t-il des solitudes, maintenant, même à l'égard de P. ? Sans doute, mais si rares, si bien submergées sous ce flot merveilleux du partage total, de la confiance totale, qu'elles n'ont plus assez de poids pour sortir de moi, plus assez de désir même. Et je sens bien que j'ai quelque peine à transformer ces notes en simples notations, quand je me suis si bien approfondi, mesuré, cherché dans une âme et une conversation vivantes que je n'ai plus le goût de le faire comme en reflet sur le papier.

Enfin, pour ce qui concerne une dernière fonction de ces Carnets — carnets de route, aide-mémoire, aide à ne point me mentir ni maintenant ni plus tard, — il faut bien voir qu'il y a une nouvelle difficulté. *Esprit*, notre foi, est à un point mort. Non point diminuée, refroidie ou épuisée. Loin de là. Chaque numéro est une bouture fraîche. Nous ne traînons pas un souvenir. Mais, comme dans toute marche, un point d'arrêt, suivant un raté.

Exactement, notre premier départ a fait long feu si je le rapporte à nos ambitions (car ceux qui ne les connurent pas, ceux du dehors, chaque jour s'émerveillent de l'extension et de la profondeur de notre influence). En 32, nous voyions la catastrophe à quelques mois d'échéance et la croissance subite d'un mouvement de jeunesse qui...

[*Le manuscrit s'interrompt là.*]

Mounier s'était marié en juillet 1935, et c'est une étape très importante de sa vie, où il n'y eut jamais discontinuité entre l'homme privé

« SITUATIONS PÉGUYSTES »

et l'homme public. Jusqu'à la fondation d'Esprit, que suivit de si près la rencontre de Bruxelles, il avait eu le sentiment de sa solitude et d'une zone de secret personnel à protéger. Mais ce qui avait mûri à l'abri de cette retraite intérieure ne pouvait s'épanouir que par la découverte de l'autre. Son mariage fut cette ouverture, et je crois qu'on ne se tromperait pas en disant que, trouvant l'autre dans sa femme, il vit s'ouvrir à lui tout le monde des autres. Désormais il n'y a plus de solitude. Désormais aussi les conditions de l'engagement total sont trouvées. Aucun des risques qu'il fallut assumer ne le fut sans qu'il fallût dire que « les Mounier » le prenaient sur eux, ensemble. Plus encore, le désir d'entraîner sa femme vers ce qui était sa vocation à elle, d'ouvrir le chemin de l'avenir devant ses pas, entra pour beaucoup dans cette démarche plus osée, plus libre, que l'on voit dès lors à Mounier. Jusque-là il avait fait déjà l'expérience de la souffrance, et il fallut la refaire souvent encore à deux ; mais surtout il y eut, à deux, l'apprentissage de la Joie, à travers les joies, dans un continu dépassement vers une plus grande plénitude.

Jusqu'en juin 1939, les Mounier vivent à Bruxelles, où Emmanuel a pris un enseignement au lycée français, tandis que sa femme garde son poste dans un musée. La revue ne peut assurer la subsistance du jeune ménage, surtout après la naissance d'une petite fille, Françoise, le 9 mars 1938. Mounier fait constamment la navette entre Bruxelles et Paris :

A une amie, 19 janvier 1936. — Il a fallu s'adapter au nouveau régime, arranger les choses pour que le travail se répartisse entre les deux demi-semaines, la belge et la française. Et dame, au début on a été un peu bousculé, débordé : c'est les amis qui ont payé. Imaginez-vous donc cela. Le mardi à 12 h. 32 (soyons exacts) je débarque à la gare du Nord. Je monte à mon bureau, regarde rapidement ce qui paraît saillant dans le courrier accumulé, je me restaure. Et puis c'est deux jours et demi de grande agitation. Visites, visites, visites ! Chaque soir, donc le mardi et le mercredi au moins, un quelconque groupe Esprit jusqu'à minuit, une heure ; les repas donnés aux amis ou aux rendez-vous. Quand il y a encore une réunion le jeudi soir, je repars le vendredi matin. Mais plus fréquemment le jeudi soir à 8 heures, après une journée encore un peu plus pressée par tout ce qui reflue contre cette limite du départ, je m'ébranle dans la nuit et glisse vers Bruxelles avec manuscrits et travaux divers (car je travaille magnifiquement dans le train !) avec, pour le moment où les esprits sont moins clairs, les revues ou journaux de la semaine. A 11 h. 1/4 j'arrive à Bruxelles, tramways, et vous me voyez, à pas feutrés pour n'éveiller personne, entrer dans notre presque banlieue : si bien que pour la rue Gilsoul (où vous savez que nous habitons, Lefrancq, Mounier, la même maison) le rapide de Paris débouche en fait

« ESPRIT » 1934-1939

à 8 heures du matin, entre les deux draps de mon divan ! Là, voilà qui vous permettra de vous faire des images d'Épinal...

Bonheur, Joie ? on tâche de mettre de la Joie et de la bonne volonté dans les difficultés, et c'est plus profond, plus savoureux que le bonheur. Cette Joie, je puis vous garantir que nous l'avons, êtes-vous contente ? *Avoir* est mauvais : elle est à tous nos amis, et tout spécialement aux meilleurs...

En mai 1936, une rumeur donne à penser que les ennemis politiques d'Esprit sont parvenus à inquiéter Rome. Une première lettre d'un ami l'informe que la menace paraît sérieuse.

Carnets de Mounier, samedi 30 mai 1936, Vigile de la Pentecôte. — Bientôt huit jours. Au réveil, les yeux à peine ouverts devant cette petite table de cuisine où attend un déjeuner. Coup de sonnette. Une lettre recommandée de Paris. Au bout d'un instant, je ne vois plus clair et lis comme un idiot, avec en moi des bourdonnements, des lambeaux de paysages romains qui viennent tourbillonner autour des visages, que je vois défaits, de tel et tel qui a espéré en nous. Le cœur qui bat, comme pour l'espoir, comme pour l'amour, comme pour la peur, un peu bêtement, comme un gros animal qui n'a qu'un langage, qu'une émotion.

Je lis. Des nouvelles de Rome par une source très sûre. La condamnation d'*Esprit* est donnée comme une chose à peu près décidée et imminente...

En fait, ces nouvelles n'étaient pas inexactes, mais les choses n'en étaient pas venues à ce degré d'imminence. Bien des éléments avaient joué dans le même sens. Des écrivains réactionnaires avaient, en effet, tout mis en œuvre pour jeter la suspicion dans l'esprit de certains ecclésiastiques enclins à les écouter. On avait habilement dénoncé ensemble Esprit, Sept et l'Aube et cherché à créer une confusion entre ces organes et celui qui, sous le titre de Terre Nouvelle, prenait pour emblème la croix chrétienne surchargée de la faucille et du marteau. L'affaire Castelnau n'était pas oubliée, ni les rancunes qu'elle avait attirées à Mounier. Enfin, une autre affaire venait s'y greffer : Pierre-Henri Simon avait publié dans Sept, puis en volume dans la collection Esprit un livre sur les catholiques et le monde de l'argent, qui était fait pour soulever la colère des nantis et des bien-pensants. Des parents menaçaient de retirer leurs enfants de la Faculté libre de Lille et du collège de Roubaix, où il enseignait, s'il ne produisait une rétractation portant en particulier sur ce qu'il avait dit de certaines manœuvres électorales. Le Conseil de la Faculté se prononçait pour la démission contrainte de Simon. Comme il invoquait de nom-

« SITUATIONS PÉGUYSTES »

breuses lettres d'approbation, venues de jeunes catholiques, on lui répondait : « Oui, mais ils ne sont pas du diocèse... »

Mounier avait donc à plaider, en même temps que sa cause, celle d'un ami dont il approuvait l'action. Il s'y employa fébrilement. Il se fût certainement soumis à une condamnation de ses écrits, mais il ne pouvait accepter le triomphe de basses intrigues politiques et baisser pavillon devant des accusations aussi visiblement intéressées. Après avoir pris conseil de plusieurs amis, il sollicita une audience à l'Archevêché et rédigea, à l'intention du cardinal, un volumineux rapport sur l'histoire et l'orientation de la revue, que Maritain accepta de relire avec lui. L'audience eut lieu, après quelques attermoissements, le 26 juin.

Carnets de Mounier, 26 juin 1936. — Le Cardinal a été très simple, non pas paternel, comme ils le sont parfois, mais fraternel... Il entrevoit qu'il faut laisser les catholiques collaborer à la construction de l'ordre nouveau. « Et quand bien même vous vous tromperiez parfois, quand bien même vous nous tarabusteriez un peu, — il faut être jeunes, êt vous nous feriez du bien. »

Un autre prélat français intervint et, après avoir écrit une lettre favorable à Esprit, la résumait ainsi : « J'ai développé ce thème facile que la revue était peut-être bien une patrouille d'avant-garde, mais que tout le monde ne pouvait pas faire partie du gros de l'armée. J'ai ajouté que je ne connaissais pas un catholique à qui cette revue ait fait du mal, mais que par contre je connaissais certains incroyants auxquels elle avait fait du bien. »

Vers la fin de juin, Mounier reçut enfin les nouvelles les plus rassurantes. Il y avait eu beaucoup d'agitation, sans doute, mais les espoirs de ceux qui voulaient une condamnation avaient été déçus. A Lille même, Pierre-Henri Simon put rester en place sans rétracter les thèses de son livre et en reconnaissant simplement de menues erreurs de faits qui s'y étaient glissées.

Mounier fit en juin 1936 son premier voyage en Allemagne. Au printemps suivant il était envoyé en Tunisie par l'Alliance Française et reçu à Sfax par son ami Reggui. Ses conférences eurent un très grand succès, et, en peu de jours, il parvint à prendre contact avec les milieux les plus divers, français et indigènes, inaugurant ainsi cet art du voyage d'information où il devait passer maître dans ses dernières années. De son journal de voyage, d'ailleurs fragmentaire, ne détachons que la première page :

Carnets de Mounier, avril 1937. A bord du Général-Lépine. — Peut-être faut-il être comme je le suis une espèce croisée et indéterminée du point de vue de la classe sociale pour ressentir une prompte et égale réaction devant toute affirmation collec-

tive de classe, à moins qu'elle n'ait l'excuse et les résonances fraternelles de la misère. Chaque semaine, presque, ce compartiment de seconde où me contraignent les horaires de la Compagnie du Nord nourrit et amplifie en moi une haine sourde et tenace du monde bourgeois. Chaque fois que mon irénisme de tempérament tend à reprendre le dessus, que la raison résiste (et l'art, et la Charité) à penser par classes, ils sont là pour m'y forcer. Encore la table d'hôte ici. Ils étaient quatre autour de moi : une femme d'industriel, péremptoire, d'une hargne froide ; le jeune fils de patron racé, fin, intelligent, avec une brutalité et une sorte de vulgarité qui apparaît tout à coup lorsqu'il parle de « ces gens-là » ; l'amie de la femme, insignifiante, qui pense avec ses bijoux, suit les autres ; un cinquantenaire à moustaches, type industriel d'avant-guerre, tenue modeste, régime, ne prend pas l'avion, semble avoir une grosse situation financière internationale. Voir toutes les pensées, tout l'appareil imaginatif des *ces gens-là* (ah ! que cette fois l'impersonnel convient !) si servilement conformes aux dessins de Sennep et d'Abel Faivre. Ou est-ce Sennep et Faivre qui se les sont si bien assimilés ? Pas un instant la pensée de chercher autre chose que grossièreté ou ambition dans tout ce peuple qui gronde à leur porte. Ils font dix « mots » par heure. Il faut entendre la femme (qui habite Clichy) parler des femmes de la manifestation communiste : « Il fallait voir ça. Des rubans rouges dans les cheveux. Et c'est ça qui nous gouverne. » Et cet homme qui, en traversant la Méditerranée, déclare : « C'est bien simple : supposez un budget où on commence à dire : « Premier poste : tout le monde va se reposer. J'envoie tous les miens en voyage. »

Une voix criait en moi : Salauds, salauds, salauds.

En 1938, la situation de la revue s'était améliorée et la vie matérielle paraissant mieux assurée, Mounier songe à quitter Bruxelles. Avec ses amis, Jacques Lefrancq, de Bruxelles, Émile-Albert Niklaus, de Neuchâtel, et Paul Fraisse, il mûrit longuement le projet d'un établissement commun, qui devait se réaliser plus tard, avec d'autres amis, et sous une autre forme, à Châtenay. Une série d'immenses lettres à Niklaus, en 1938, étudie le projet sous toutes ses faces, financière, statutaire, morale. Mounier ne néglige aucun détail, prévoit toutes les modalités de la vie quotidienne, cherche à déterminer ce qui sera complètement mis en commun et ce qui sera laissé à l'imprescriptible liberté de chacun. Il n'oublie pas de faire entrer dans ses prévisions les réactions différentes des hommes et des femmes à une vie ainsi organisée. Niklaus devait mettre sur pied une école nouvelle, et la maison serait en même temps le Centre Esprit, ouvert aux amis de province et de l'étranger, mais à condition qu'ils y viennent travailler.

« SITUATIONS PÉGUYSTES »

Sans entrer ici dans l'infini détail de ces projets, si précis qu'ils en prennent un caractère légèrement utopique, tirons de ces textes les passages qui nous feront mieux sentir les préoccupations dominantes de Mounier.

A Émile-Albert Niklaus, Bruxelles, 6 septembre 1938. — ... Je n'ai pas encore entièrement fait le point sur ma place dans l'affaire. Appelons ses deux branches « École » et « Centre Esprit ». Je ne crois pas que je puisse et doive être autre chose pour l'École que n'importe lequel des collaborateurs d'*Esprit*. D'abord la pédagogie n'est pas mon boulot et, faute d'expérience, je suis plus à l'aise, donc plus utile, avec les adultes et les idées formées qu'avec les formes chaotiques de l'adolescence. Ajoute cette scholophobie qui ne peut manquer de saisir les âmes bien nées (toi et moi) au sortir de l'Université française. Mais surtout question de temps et de disposition de ma vie.

Je ne dois pas seulement à *Esprit* de faire le secrétaire consciencieux et l'astucieux manager des numéros mensuels. Je lui dois un double travail de pensée dont, même dans les conditions actuelles, je ne puis fournir qu'une modeste part : l'un pour me tenir au niveau du travail dans toutes les branches, l'autre pour ma contribution à l'inspiration directrice. J'ai longtemps craint de revendiquer sous ce prétexte une situation privilégiée et elle l'est par certains côtés. Mais vraiment je sais que je fais plus de bien à *Esprit* ces six semaines, par exemple, où j'ai abandonné même les besognes courantes pour me plonger dans la littérature anarchiste, à un moment critique, et tirer cent pages de ce travail, qu'en raffinant sur la cuisine de la gestion ou en multipliant ma vie de relations et les violons d'Ingres. Depuis le *Manifeste* (encore y fallut-il un mois de vacances bien isolées à vingt minutes de tout village et hors de tout circuit) je n'ai pu former que des articles de circonstance ; aucun projet à longue haleine. Je serais coupable, dans ces conditions, si j'ajoutais à mon travail actuel de nouvelles conditions de dispersion.

Voici donc comment je verrais le centre *Esprit* et ma place dans la maison.

En principe, je continue à n'aller à Paris régulièrement que trois jours par semaine, comme aujourd'hui. En principe toujours je réserve les trois ou quatre autres jours (vendredi-lundi) pour le travail à domicile — affaires courantes et travail intellectuel. Un coup de bêche de temps en temps sous la haute direction du Vegetalführer, pour faire aller les idées. Ce régime comme cadre d'ensemble, ma présence près de Paris me permettant par ailleurs de maintenir les contacts nécessaires dont

l'occasion pourrait se localiser dans le week-end tabou, ce que je ne pouvais faire dans le régime Paris-Bruxelles...

...Il me semble qu'une des inquiétudes dominantes chez nos femmes doit porter sur le respect de la vie privée. Il me semble que la garantie essentielle de ce souci est que, chez chacun de nous hommes, il n'est pas moins puissant. Lefrancq est un anarchiste par tempérament, un solitaire par les circonstances de sa vie, un silencieux par nationalité et complexion. Même sur le plan théorique, il a toujours eu des résistances du côté du « communautaire »... Si mon tonus, pour moi, s'accommode plus aisément d'un excès de vie sociale, je n'en suis pas un moins fervent adepte du maximum de liberté et de solitude. Aucun goût pour le pensionnat ou le phalanstère. Mais il ne s'agit pas seulement de goût. Nous aurons entre autres choses à inventer, dans notre projet, jour par jour, une vie de liberté *intense* dans des relations de communauté. Éviter tous les phénomènes agglutinatoires (se laisser accrocher trop longtemps dans la cour, se croire obligé de sortir en commun, de prendre ses vacances en commun, de se faire un minimum de visites ou de saluts)... Prohiber les réflexes de calcul et de compensation sociales (savoir, par exemple, si les circonstances le commandent ou l'entraînent, rester sans étonnement un, voire plusieurs jours, sans se voir). Prendre dès le départ des habitudes d'entière liberté : savoir se mettre à la porte les uns les autres quand le travail commande, sortir comme et quand on veut, s'enfermer comme et quand on veut, and so on...

Tout cela devrait s'arranger en toute liberté. Exactement comme quand nous devons sortir le soir à Paris, on peut bien, gentiment, s'arranger dans la mesure du possible, à le faire les mêmes soirs, afin de pouvoir se donner un rendez-vous automobile à la sortie qui du groupe Esprit, qui du concert, mais sans que le possesseur de la voiture se sente je ne sais quelle servitude, ou quelque gêne que ce soit à aménager ses sorties comme il lui est commode.

Ainsi encore, puisqu'il est question de voiture, on pourrait avoir une fois ou l'autre, à l'avenir, à combiner un voyage d'études en commun, je suppose ; il faudrait qu'il soit entendu comme naturel que c'est à frais d'essence partagés. Et ainsi de suite. Mais le jour où je voudrais aller au Texas sans toi, il ne s'agira pas de rouspéter et de me traiter d'anarchiste, libre citoyen confédéré !

Cet esprit de liberté, d'ailleurs, ne l'apprenons-nous pas dans nos propres ménages ? On parle généralement de l'appren-

MOUNIER SOLDAT

tissage du don dans le mariage : l'amour aidant, c'est le plus aisé. L'apprentissage de l'indépendance de l'autre, que l'amour même menace, me paraît une des plus fortes expériences de la vie conjugale...

Pendant des semaines, Mounier parcourt les environs de Paris, en quête d'une maison. C'est lui qui, par hasard, découvre « les Murs Blancs », à Châtenay, que l'on acquiert en société, Paul Fraisse faisant fonction d'administrateur. Mme Mounier démissionne de son poste à Bruxelles pour venir habiter Paris, tandis que les réparations commencent à Châtenay. Mais l'occupant allemand viendra avant qu'elles soient achevées. C'est après la Libération seulement que s'y établira la petite communauté actuelle. Mais Lefrancq et Niklaus ne devaient pas en faire partie, les circonstances les retenant l'un à Bruxelles, l'autre à Neuchâtel.

La guerre va venir, avec pour Mounier de lourdes épreuves atteignant simultanément l'homme public et l'homme privé. Par une heureuse coïncidence, c'est encore sur une parole espérante que nous avons à conclure ce chapitre de l'avant-guerre :

*A Émile-Albert Niklaus, 31 janvier 1939, dans le train Bruxelles-Paris. — ...Je ne crois pas que la vocation soit un plan tout tracé d'avance dans l'esprit de Dieu ; que je sois destiné depuis le père Adam, ou même depuis le 1^{er} avril 1905, à être directeur d'*Esprit* ; que nous ayons à lire je ne sais quel plan caché et si on ne trouve pas, c'est foutu. Dieu se fiche un peu, j'imagine, de la matérialité de nos œuvres. Il nous invente avec nous. Ce qu'il faut, c'est avancer. En cas d'incertitude invincible, je ne crois pas que le geste du chrétien soit : « je recule parce que je ne suis pas certain », mais : « je me lance, et avec l'aide de Dieu, on arrivera bien à transformer ce coup de dé en vocation »...*

MOUNIER SOLDAT (1939-1940)

Mounier n'avait jamais revêtu l'uniforme. En septembre 1939, il fut versé, comme chasseur de seconde classe, au Dépôt 143 et, contre son gré, désigné aux fonctions de secrétaire dans un bureau administratif. Ses cantonnements de la drôle de guerre se situent non loin de Grenoble : Bresson, Haute-Jarrie, Champagnier, Montbonnot. Replié vers l'ouest en mai 1940, il appartenait à une de ces « Compagnies d'instruction » qui, cueillies par les Allemands, le jour de l'armistice furent relâchées après trois semaines de captivité.

1939-1940

Souvenirs de l'abbé Georges Villepelet.

Aux premiers jours de septembre 1939, essayant de grouper en sections les hommes jetés en vrac dans la plaine d'Échirolles par une mobilisation quelque peu désordonnée, je déchiffrai sur le carnet d'un sergent le nom de Mounier. Pas d'autre indication, fût-ce de prénom. Mais, dans ce faubourg de Grenoble, comment ne pas penser à lui ? Dix minutes plus tard, je le surprenais au milieu d'une prairie, se rasant au bord d'un ruisseau, tout surpris qu'on se souciât de lui.

Mounier inaugurait alors sa vie militaire. Jadis classé « service auxiliaire », à son incorporation je crois et après trois ajournements, il avait dû passer dans l'armée environ quarante-huit heures et gardait pour quelque temps, sans beaucoup s'en émouvoir, une gaucherie de « bleu », plus sensible encore chez un homme de trente-quatre ans, et qui, jointe à son sens du travail consciencieux, lui dicta un jour le candide télégramme où il me chargeait de proposer à ses chefs, pour obtenir un délai de route auquel il avait d'ailleurs droit, de faire à son retour des « heures supplémentaires ! »...

...Sa liberté — c'est-à-dire sa lucidité — de jugement demeurerait entière — et qui pourrait en douter ? — jamais pourtant je ne l'entendis se plaindre. Occuper le dernier rang dans un milieu qu'il eût pu toiser de si haut ne paraissait pas lui poser un problème. J'eus l'humiliation de l'occuper, près d'une semaine entière, comme on ferait pour éprouver un novice, à transcrire en toutes lettres des milliers et des milliers de chiffres sur des « états » de matériel et ne rencontraï que le sourire amusé et complice de sa gentillesse. Un jour, le capitaine m'appelle : « Dites donc, votre Mounier, il dirige une Revue ? — Il la dirigeait, mon Commandant, jusqu'à sa mobilisation. — Et qu'est-ce qu'il soutient là-dedans ? Il a de bonnes idées ? — Il y a des années, mon Commandant qu'il lutte contre le nazisme et le stalinisme. — Ah ! c'est bien, cela. Mais... vous pourriez me passer un numéro ? — Mais oui, j'espère, mon Commandant. » Le fascicule choisi avec soin, je le confiai à l'officier-adjoint, jeune chef de cabinet d'un préfet, avec une instruction sur la manière de s'en servir. Dix jours passent. « Eh bien, votre Mounier ! Qu'est-ce que je vous disais ? — ??? — Vous n'avez donc pas lu ? — Mais... si, mon Commandant. Qu'est-ce que... » Je reprenais *Esprit* sur le coin de la table et commençais à le feuilleter, anxieux d'une inadvertance dans la censure qui avait guidé mon choix. « Pas la peine d'ouvrir, mon garçon ! Vous n'avez donc pas d'yeux pour voir ? » Et, d'un geste sans appel, l'index soulignait le sous-titre de la couverture : « *Esprit, Revue internationale.* »

Je frissonnai surtout quand, en décembre, préparant un détachement destiné, croyait-on, à encadrer les « politiques » d'un camp de concentration, un commandant-major chercha sur une liste le

MOUNIER SOLDAT

nom de Mounier et m'ajouta tout bas : « En voilà un qui devrait aussi partir là-bas, mais pas dans l'encadrement ! » Il ne put me préciser sur quoi se fondait une telle menace et, bien que nos relations fussent alors, pour raisons de service, un peu froides, il parut me prendre au sérieux quand je me portai garant du patriotisme de Mounier comme du mien et plus que du mien, m'offrant au besoin à en fournir les preuves. La « naïveté » de Mounier servit encore de position de repli et je n'eus plus connaissance d'inquiétudes à son sujet dans la hiérarchie militaire.

...Ces mois furent, en un sens, la phase proprement salésienne de la vie de Mounier, celle où la banalité des gestes ordinaires suffit à exprimer et à grandir encore une âme extraordinaire.

La vie militaire lui offrait l'occasion d'expériences auxquelles il ne devait pas se soustraire : expérience de soi-même et d'autrui, d'abord difficile puis comprise et « située », expérience aussi d'un contact renouvelé avec la nature. Les premières lettres de mobilisation montrent un Mounier déconcerté et qui prend conscience de son inadaptation :

A la femme, 4 septembre 1939. — ...C'est les vacances, pas d'uniforme encore, pas de chefs. Nous sommes une quarantaine, on désigne le plus vieux comme chef de groupe et on attend que viennent les uniformes et les ordres. Les fermes, les chemins où, gosse, je me promenais. Curieuse impression d'être à la fois arraché à tout l'environnement de paysages, de projets, d'habitudes, de personnes, et d'être déraciné précisément dans son plus vieil univers de mémoire, celui qu'on avait déjà presque oublié...

*7 septembre 1939. — Toujours la même inactivité. Ici nous ne savons ni pour quoi faire, ni pour combien de temps... Le difficile, ce n'est pas de vivre avec des gens simples... Non, la plus grande solitude, c'est l'effroyable indigence du paysage de ceux qui *parlent* : le dernier air de musique, les mérites comparés, soupesés, réfléchis, des champions préférés et les histoires de femmes, cet atroce mépris de la femme, et chez de braves types, excellents copains par ailleurs. Il y a aussi pour moi un peu le désœuvrement qui me fait sentir un des aspects de mon problème de guerre : car enfin, là où il faut creuser un trou, faire une corvée de soupe, le paysan, l'ouvrier retrouve sa tâche, le contact avec ses intérêts ; moi, je le fais moins bien qu'eux, et n'utilise pas à servir ce que je pourrais donner, de la réflexion, de l'initiative.*

1939-1940

Mais bien vite le chrétien retrouve le sentiment profond de la communauté, plus fort que celui de sa solitude.

A sa femme, 8 septembre 1939. — Je suis allé communier ce matin avec toi... J'ai tâché d'y être aussi avec toute ma compagnie absente. J'ai senti avec une redoutable urgence ce devoir du chrétien dans un corps d'incroyants. Il ne s'agit pas seulement de ne pas aller à l'Église avec un cœur pharisien, mais dès que chacun saura que je suis chrétien tout le monde jugera le christianisme à tous mes actes. Et je porterai, indissolublement avec eux, le poids de tous leurs préjugés et de leur indifférence persistante. Et puis, j'ai charge de porter aussi pour eux même ce qui ne vient pas de moi. Si on mesure cela il n'y a pas de quoi faire le fier.

12 septembre 1939. — Ma seule joie, moi qui'ai toujours eu conscience, avec un peu d'effroi, d'être poursuivi par une sorte de fatalité heureuse comme d'autres par une fatalité tragique, c'est de rentrer dans le drame chrétien au bord de tant d'accomplissements, de pouvoir un peu souffrir avec tous. Tout ce qui arrive pour moi est saint.

Les meilleurs moments, toutefois, sont les rares heures où l'on échappe au train-train militaire pour retrouver la beauté de la terre en automne :

A sa femme, 5 novembre 1939. — ...L'entre-deux villages est une sorte de grand pré ondulé, coupé de vignes et de noyers, avec une petite route négligemment jetée comme un ruban sur la courbe d'un fauteuil. Il faisait limpide comme dans une coupe de rosée avec ce luxe que des lumières très claires donnent aux surfaces et aux couleurs.

Notre nouveau village est un village bien simplet, bien plus campagne, bien plus fraternel que le précédent, un peu moins serré contre la montagne, plus près du bord du plateau qui domine les vallées. Toujours aux quatre coins de l'horizon, l'ample ceinture des montagnes de Belledune, laiteuses de grave neige sur le ciel bleu.

Et comme toujours, il y a l'irrésistible espérance qui emporte dans son élan toutes les douleurs. C'est aussi la leçon de la petite sainte Thérèse :

A sa femme, 10 novembre 1939. — Au fond, par un côté, le christianisme c'est cela : que l'on peut faire de l'or avec toute matière, et que transfigurées en charité (en amour) les activités

MOUNIER SOLDAT

les plus matérielles d'apparence peuvent être plus fécondes que les plus brillantes de nos volontés. Quand ce M. Cosgrave, président de la République irlandaise, m'a obligé à mettre le nez dans la vie *exprimée* de la petite Thérèse, c'est ça que j'y ai trouvé, sous les tonnes de sirop des âmes pieuses : une grande leçon de pauvreté spirituelle au seuil du xx^e siècle : « Vous vous croyez supérieurs parce que vous n'êtes plus orgueilleux de vos muscles, mais de votre raison, de votre science, de vos mœurs policées et de vos sentiments moraux affinés. Eh bien, ma sainte du xx^e siècle, ce sera une petite sainte insignifiante, balayant son couvent et grelottant la nuit, non seulement insignifiante, mais inintelligente, ignorante, un peu sucrée et bête dans son langage comme n'importe quelle nonnette. Mais je vous montrerai qu'avec ça aussi je sais faire une sainte. » Pour *nos* projets il y a du temps perdu. Je ne rattraperai jamais ce retard, je ne finirai jamais ce livre, etc. Pour la foi et l'abandon il n'y a de temps perdu que le temps perdu que *je* perds parce que je lui oppose quelque refus intérieur (je te voudrais, Châtenay, je te voudrais enfant souriante, je te voudrais pas bureau militaire, etc., etc.). Le moindre déchirement que nous mettions, sans éloquence vaine pour le féconder, dans cet immense creuset du Mont des Oliviers où sont venues tourbillonner toutes les souffrances offertes du monde (et sans doute plus d'une mal offerte), tout ce que nous offrirons à l'espérance nous fera des journées plus remplies que bien des situations que nous avons rêvées. Que nous n'en sentions pas toujours la grâce, cela fait partie de leur destin de moments chrétiens, qui doivent peser leur part de tristesse et de désolément.

Esprit, cependant, continuait, à travers mille difficultés nouvelles : dispersion des collaborateurs et des lecteurs, gênes apportées par la censure, distance inévitable entre les points de vue de la revue et les thèmes de la propagande officielle. En l'absence de Mounier, c'est Pierre et Angèle Touchard qui assuraient la relève, soutenus et guidés par les instructions qu'ils recevaient du Dépôt 143. Par moments, Mounier envisagea le temps, proche ou lointain, où il pourrait devoir se résigner au silence :

A Jacques Lefrancq, vendredi 7 janvier 1940. — ...J'envisage sans crise d'angoisse la disparition de tout, seulement je veux qu'Esprit se fasse descendre en pleine force, et ne renonce pas : c'est pourquoi je mets la vapeur à fond. Mon sentiment, en ce moment, c'est l'envie de m'engager...

1009

1939-1940

Les sommaires de l'hiver 1939-1940 marquent bien la volonté de rester fidèle au même combat et de se refuser aux facilités des slogans de guerre. « Gardons-nous de notre ennemi, l'Ennemi », écrit Mounier en titre d'un de ses articles. Les derniers numéros avant la défaite sont consacrés aux « valeurs judéo-chrétiennes », et un éditorial s'intitule : « A la recherche de l'Europe. » Parmi les collaborateurs, auprès des anciens comme Touchard, Landsberg, Madaule, Jean Wahl, on voit apparaître Claude-Edmonde Magny, dont ce sont les débuts.

SOUFFRANCE

Dans les lettres de cet hiver, le thème de la souffrance, que nous y avons vu apparaître déjà, revient avec insistance. C'est qu'une terrible épreuve personnelle est venue atteindre Mounier et sa femme. Leur première enfant, Françoise, est tombée malade à l'âge de sept mois en novembre 1938, après une vaccination antivariolique. Des troubles d'abord légers ont lentement dégénéré en encéphalite. Deux hivers, se passent dans l'inquiétude et, le printemps 1940 venu, il faudra se rendre à l'évidence : la petite fille, incurable, est destinée à vivre dans une mystérieuse nuit de l'esprit. Jusqu'à la fin, il y aura désormais, au cœur des pensées des Mounier, cette présence silencieuse, à laquelle dès le début Emmanuel aura su donner son sens le plus profond :

A sa femme, mars 1940. — Quel sens aurait tout cela si notre petite gosse n'était qu'un morceau de chair abîmée on ne sait où, un peu de vie accidentée, et non pas cette blanche petite hostie qui nous dépasse tous, une infinité de mystère et d'amour qui nous éblouirait si nous le voyions face à face ; si chaque coup plus dur n'était une élévation nouvelle qui chaque fois, quand notre cœur commence à être habitué, adapté au coup précédent, est une nouvelle question d'amour. Tu entends cette pauvre petite voix suppliante de tous les enfants martyrs dans le monde et ce regret d'avoir perdu leur enfance au cœur de millions d'hommes qui nous demandent, comme un pauvre au bord du chemin : « Dites, vous qui avez votre amour, les mains pleines de lumière, vous voulez bien donner encore cela pour nous. »

Si nous ne faisons que souffrir — subir, endurer, supporter — nous ne tiendrons pas et nous manquerons ce qui nous est demandé. Du matin au soir, ne pensons pas à ce mal comme quelque chose qu'on nous enlève, mais comme quelque chose que nous donnons, afin de ne pas démeriter de ce petit Christ qui est au milieu de nous, de ne pas le laisser seul, lui qui doit nous entraîner, ne pas le laisser seul travailler avec le Christ...

...Je ne veux pas que nous perdions ces jours, parce que nous

SOUFFRANCE

oublierons de les prendre pour ce qu'ils sont : des jours pleins d'une grâce inconnue.

A une amie, 3 mars 1940. — Ne soyez pas trop vite joyeuse. J'ai parlé au docteur depuis. Et si l'évolution est plutôt bonne depuis novembre, il n'est pas très encourageant sur le problème d'ensemble. Pour être diffuse et sournoise, l'atteinte ne lui en semble pas moins importante et profonde. Et certes, il laisse des possibilités de récupération dont il est impossible avant un an de fixer la limite ; et il a connu des cas où elle monte très haut, de manière imprévisible, et à partir d'une situation très grave. Mais il doute qu'elle rejoigne jamais la normale. Voilà, mon petit. Un avis médical, c'est un avis médical, je sais bien. Et il y a les miracles secrets. Mais quand nous refusons chaque jour le miracle de la sainteté, le seul qui dépende de nous, pourquoi demanderions-nous des miracles gratuits ? Il faut sans doute que nous participions à la permanence de la Passion sur le temps, sur ces hommes que je croise dans la rue, sur ces bureaucrates autour de moi qui m'exaspèrent, sur cette médiocrité que je laisse mordre sur moi, par autre chose que des articles ou des « élans généreux ». Je ne sais pour qui travaille ce pauvre petit visage obscurci, cette plaie à notre côté pour des années et des années peut-être, ce pauvre destin toujours ballotté, toujours battu.

A Jacques LeFrancq, 10 mars 1940. — On devrait bien élever les enfants à l'idée d'une vie dont le tissu doit être la souffrance, avec quelques rares précieuses joies. Je dirais plutôt encore : au lieu de les éduquer à une vie normalement heureuse, à christianiser par quelques vertus et trucs de carême, les préparer à une vie souffrante, qui doit être inlassablement transformée en joie tant que ça peut, tant que ça rate...

La grande musique de Franck pour moi — pas la moche partie de son œuvre où il donne en mode de suavité primaire son côté de puérilité de petite bourgeoise baptisée, avec de grands coups de grosse caisse pour faire le diable — mais la grande : les *Variations*, le *Quintette*, la *Sonate*, le meilleur des *Béatitudes*, où sur une modulation de demi-ton le thème de la mort devient un thème de sérénité triomphale — c'est ça, sa réussite — la joie mêlée de larmes, pédantisons, la joie transcendente, immanente à la souffrance non résorbée.

A M. et E.-A. Niklaus, 11 avril 1940. — Maggy, Nicolas, dans quel rêve est-elle tombée notre petite Françoise, ses beaux yeux ouverts sur le mystère, sans un geste, sans un sour-

1940-1941

cillement, du matin au soir. On parle de tumeur au cerveau. Ou de rechute si grave que... Voici quinze jours que cela dure, au moment où elle semblait démarrer.

Mes amis, mes amis, il faut donc tout donner. Aidez-nous.

A sa femme, 11 avril 1940. — Je sens comme toi une grande lassitude et un grand calme mêlés, je sens que le réel, le positif, c'est le calme, cet amour de notre petite fille se transformant doucement en offrande, en une tendresse qui la déborde, qui part d'elle, revient sur elle, nous transforme avec elle ; et que la lassitude c'est seulement le corps qui est bien fragile pour cette lumière, et pour tout ce qu'il avait en nous d'habitué, de « possédant », avec notre enfant qui se brise lentement pour un plus bel amour...

...Il n'y a qu'à *être* le plus fort que nous pouvons avec la prière, l'amour, l'*abandon*, la volonté de maintenir la joie profonde du cœur.

12 avril 1940. — Nous voici au même carrefour, pauvres enfants aussi faibles que toujours, les jambes lasses, le cœur las et qui pleure. Et la même main se met sur notre épaule, nous montre toute la misère des hommes, tous les déchirements des hommes, ceux qui haïssent, ceux qui tuent, ceux qui grimaient, — et ceux qui sont haïs ; ceux qui sont tués, ceux qui sont déformés par la vie et toute la dureté des propriétaires, et puis qui montre ce petit enfant tout plein de nos images d'avenir. Et qui ne nous dit pas si elle nous le prendra, ni si elle nous le rendra, mais qui, en nous laissant dans l'incertitude, nous dit doucement : « donnez-le moi pour eux ». Et doucement, ensemble, cœur à cœur, sans savoir s'Il le gardera ou s'Il nous le rendra, nous allons le Lui donner. Parce que nos pauvres mains faibles et pécheresses ne sont pas suffisantes pour le tenir, et que c'est seulement si nous l'avons mis dans Ses mains que nous avons quelque chance de le retrouver, que nous sommes sûrs, en tout cas, que ce qui se passera à partir de ce moment sera bon.

Nous voilà, ça vient comme ça, dans notre vraie situation de chrétiens.

C'est bien joli d'être chrétiens pour la force et la joie que cela donne au cœur, la transfiguration de l'amour, de l'amitié, des heures, de la mort. Et puis, on se met à oublier la Croix et la veillée des Oliviers.

16 avril 1940. — Tous nos désirs d'enfant résistent, se déchirent, ont mal : mais il faut bien le dire, n'est-ce pas,

SOUFFRANCE

comme nous sentons fortement, ces jours, que nous entrons, avec la *souffrance transfigurée*, — l'autre est laide, pas celle-là, — dans notre condition d'hommes. Comme nous sommes meilleurs. Cette plénitude qui nous envahit doucement. Un de mes plus extraordinaires souvenirs, c'est le visage avec lequel un jour X... m'annonça la mort de son fils qu'il savait depuis deux heures. Une sorte de joie souveraine sur un bouleversement total mais qui n'était déjà plus du bouleversement, un visage royal, et d'une simplicité, d'une simplicité de petit enfant. Aucun *mot* sur la joie de la souffrance chrétienne ne la fera comprendre comme d'avoir vu, une fois, un tel visage à un point culminant de son destin. Quoi qu'il arrive, c'est ce miracle que je voudrais que nous réussissions à atteindre ensemble. C'est cela que nous pouvons *faire* pour notre petite fille, pour mériter le miracle qui viendra de toutes façons puisque nous le demandons avec bonne volonté, qu'il soit le miracle visible de la guérison, ou le miracle invisible par le sacrifice d'une source infinie de grâce dont nous connaissons un jour les merveilles. Rien ne ressemble plus au Christ que l'innocence souffrante.

Carnets de Mounier. Montverdun, 28 août 1940. — Présence de Françoise. Histoire de notre petite Françoise qui paraît glisser sur des jours sans histoire.

Le premier apprentissage fut de dépasser la psychologie du malheur. Ce miracle qui s'est un jour brisé, cette promesse sur qui s'est refermée la légère portée d'un sourire aboli, d'un regard distrait, d'une main sans projets, non, il n'est pas possible que ce soit hasard, accident. « Il leur est arrivé un grand malheur » : Quelqu'un est arrivé, il était grand, et ce n'est pas un malheur. Nous ne nous sommes pas tordu l'esprit pour nous le démontrer. Nous ne nous sommes pas raconté des sermons. Il n'était qu'à faire silence devant ce jeune mystère, qui peu à peu nous a envahi de sa joie. Je me rappelle mes arrivées en permission à Dreux, à Arcachon, la dernière dans quelle angoisse... Je me sentais approcher de ce petit lit sans voix comme d'un autel, de quelque lieu sacré où Dieu parlait par un signe. Une tristesse mordant profond, profond, mais légère et transfigurée. Et tout autour d'elle, je n'ai pas d'autre mot : une adoration. Je n'ai sans doute jamais connu aussi intensément l'état de prière que quand ma main disait des choses à ce front qui ne répondait rien, quand ces yeux se risquaient vers ce regard distrait, portant loin, loin derrière moi je ne sais quel acte apparenté au regard, regardant mieux qu'un regard.

1940-1941

Mystère, et qui ne peut être que de bonté, faut-il oser dire : une grâce, une grâce trop lourde. Une hostie vivant parmi nous, muette comme l'hostie, rayonnante comme elle. Je relisais Bremond ces jours derniers. Si toute vraie prière s'établit sur la mort des puissances, sensibles, intellectuelles, volontaires, si la fine pointe de l'âme de l'enfant baptisé, comme l'écrit je ne sais plus quel spirituel, est mise à l'instant du baptême en commerce direct avec la vie divine, quelles splendeurs se cachent-elles dans ce petit être qui ne sait rien exprimer aux hommes? S'il devait rester ainsi, nous lui avons, pendant combien de mois, souhaité de partir. N'est-ce pas sentimentalité bourgeoise? Que veut dire pour elle : être malheureuse? Qui peut dire qu'elle l'est? Qui sait s'il ne nous est pas demandé de garder et d'adorer une hostie parmi nous, sans oublier la présence divine sous une pauvre matière aveugle? Ma petite Françoise, tu m'es aussi l'image de la foi. Ici-bas vous la connaissez en énigme et comme dans un miroir... ...Dans cette histoire, notre « malheur » prenait un air d'évidence, une familiarité rassurante, ou plutôt, ce n'est pas le mot, engageante : un appel qui ne relevait plus de la fatalité.

La guerre est venue, qui l'a noyé dans la grande misère commune. Ainsi immergé, le poids est devenu plus léger. La guerre a donné à P. les moments les plus atroces de solitude et d'angoisse, en septembre, en avril. Mais, malgré ces passes, elle a fini de nous guérir de la maladie de Françoise. Tant d'innocents déchirés, tant d'innocences piétinées; ce petit enfant jour par jour immolé était peut-être bien notre présence à l'horreur du temps. On ne peut pas seulement écrire des livres. Il faut bien que la vie nous arrache périodiquement à l'escroquerie de la pensée, la pensée qui vit sur les actes et les mérites d'autrui.

Maintenant que la menace d'avril s'est écartée, maintenant qu'il apparaît que nous devons durer ensemble, Françoise, ma petite fille, nous sentons une nouvelle histoire intervenir dans notre dialogue : résister aux formes faciles de la paix signée avec le destin, rester ton père, ta mère, ne pas t'abandonner à notre résignation, ne pas nous faire à ton absence, à ton miracle; te donner ton pain quotidien d'amour et de présence, poursuivre la prière que tu es, raviver notre blessure puisque cette blessure est la porte de ta présence, rester avec toi.

Peut-être faut-il nous envier cette paternité tâtonnante, ce dialogue inexprimé, plus beau que les jeux habituels.

A Jacques LeFrancq, 9 décembre 1941. — Mon vieux Jacques, je n'ai décidément pas plus de chance que toi. Il n'y a pas

CLANDESTINITÉ

longtemps, des essais plus modestes ayant échoué, je me suis mis à t'écrire une grande lettre. Je n'en mesure pas le nombre des pages : il avoisine celui des étoiles du ciel. Hélas, les étoiles ne savent plus trouver leur chemin parmi les hommes : j'ai su qu'elle n'avait même pas franchi les premières étapes. La modestie que j'impose à celle-ci la servira-t-elle mieux ? Il fut pourtant un temps, dans les livres d'images, où la vertu était récompensée...

...C'est triste, vieux, de ne pouvoir se parler et se répondre, et d'être toujours condamné à ce monologue incertain, à ce tir sans impact, à ces tâtonnements aveugles. Je n'ai pas à ma disposition le langage logistique et les entrechats bipolaires pour t'expliquer ça. Mais je te l'expliquerai par Françoise. Elle aussi ne répond pas. Et pourtant nous sommes toujours aussi proches, malgré une impression matérielle d'insaisissable séparation, moins vraie qu'une mystérieuse communion.

...Car nous pourrions avoir une sorte de fidélité éternelle difficile à tenir avec des mains d'hommes, se posant d'un pied léger à la pointe du cœur, pendant que la vie tournerait ses pages, accumulerait ses étapes. Eh bien non, vieux. Demain nous prendrions le train de Bruxelles avec naturel (je ne parle pas de la fièvre). Le temps a suspendu son vol, le brave homme. Tout est là sous la main. Il y a seulement cette langue un peu embarrassée, d'abord parce qu'elle n'a pas ses mouvements dans toutes les directions, et puis parce que la voix se perd dans un espace qui ne la renvoie pas. Mais voilà que Françoise nous rappelle sa claire leçon de présence cachée, symbolise et récapitule (comme disaient si bien ces bons Pères grecs) tout le sens de notre pauvre vie depuis quelques années, tout animée par une sorte de nœud de silence qui se déplace de situation en situation.

CLANDESTINITÉ (1940-1941)

Ces épreuves atteignaient donc Mounier au milieu du bouleversement de 1940. Nous l'avons laissé soldat. Il fut prisonnier mais heureusement, rendu bientôt à la vie civile, il put rejoindre sa femme et porter avec elle leur peine commune. A Paul Fraisse, qui, lui, était dans un Stalag, il écrivait :

A Paul Fraisse, 14 septembre 1940. — Enfin ton adresse et ce miracle de t'écrire. Cette adresse sans visage, sans regard, dont nous ne savons s'il faut la placer dans des lieux familiers, ou bien loin, elle est déjà si précieuse pour accrocher ta main au bout de la nôtre... J'essaie de voir, mon vieux. Une vieille

LYON, 1940-1941

usine, ou un grand pré. Tu sais, je suis un peu du métier : j'ai été trois semaines prisonnier. A la déclaration de guerre de l'Italie, on nous a « repliés », avec nos bleus tout neufs, so-disant sur l'Auvergne. Le lendemain matin, nous réveillant du côté de Carcassonne, nous avons pensé qu'il y avait légère dérive. Bordeaux, qui ne nous attendait pas, nous a enfin expédiés sur les Charentes au moment où il était question de notre embarquement pour l'Algérie. Là, dans un charmant vieux village, nous avons été cueillis au bout de huit jours, le jour même de l'armistice. Après que notre cas eut été contesté, nous avons été relâchés. Nous étions 20.000 dans un grand pré, de toutes armes, sous la tente, sous les couvertures, sous les feuillages. Trois jours de pluie sont venus nous offrir un bon matelas de boue grasse. Le soir, il y avait les danses nègres, radio-crochet, le coin des scouts, la réunion de la J. O. C. Tout ça, vieux, pour te dire que je participe un petit peu de l'intérieur. Mais la durée, c'est peut-être tout...

En juillet, après avoir été démobilisé à Orange, Mounier retrouve à Grenoble sa femme qui l'y attendait depuis quatre mois chez ses parents, avec l'enfant malade. On s'en alla à Lyon chercher des moyens de vivre et de reprendre la publication d'Esprit, interrompue en juin. Il y aura aussi d'autres activités, moins « publiques ».

Au début d'août, Mounier, qui n'avait plus tenu de journal depuis 1936, ouvre un nouveau carnet quotidien, mais qui aura un caractère assez différent de ceux d'autrefois ; il y consignera fidèlement les nouvelles du monde qu'il peut recueillir d'autre source que les informations officiellement tolérées, et les divers entretiens où, préparant la revue, il débat les questions du jour avec des camarades. Mais, il y insiste plusieurs fois, c'est d'une chronique qu'il s'agit, bien plus que d'un journal personnel, et il lui arrive de s'y astreindre comme à un pensum nécessaire :

Carnets de Mounier. Montverdun, 26 août 1940. — Ces notes n'ont rien d'un « Journal intime ». J'en écrivais de pareilles, quand j'étais garçon, — plus confidentielles. Tout ordinairement l'idée m'en est passée quand nous avons été deux à vivre la même vie. Même pour noter des faits que je pourrais regretter un jour de ne pas retrouver. Pourquoi j'y reviens ? Deux raisons, ou plutôt un mobile et une raison. Le mobile : permettre à Jacques Lefrancq, à Paul Fraisse de s'y retrouver, parmi nous, quand tombera le mur de silence. La raison : nous entrons dans une période clandestine, où toute pensée ne pourra s'afficher, tout fait se publier, tout dessein s'affirmer. Faire, pour quelques-uns, et pour l'avenir, un petit conservatoire de vérité, d'impressions fraîches.

CLANDESTINITÉ

14 février 1941. — Mes amis pour qui surtout je prends ces notes, vous-mêmes, la curiosité passée, partagez la lassitude qui me saisit souvent devant ce pensum de chroniqueur : que d'inutilités ! que de choses se pressent en moi qui protestent contre l'inscription privilégiée donnée à tant de vanités ! Mais il est bien convenu, n'est-ce pas, que je n'écris pas ici un journal, mais une chronique. Une fois ou l'autre, je me serai abandonné : vous aurez vu alors l'image vraie de mes soucis. Je tâche de saisir ici ce que, précisément, la partialité du cœur, ses amours, laisseraient échapper. Je veux vous laisser libres devant la même matière que les jours nous ont donnée.

En dépit de leur objectivité voulue, les carnets tenus d'août 1940 à décembre 1941 laissent entrevoir les débats de conscience auxquels Mounier fut en proie devant l'immensité de l'événement. Mais d'abord il fallut assurer la vie matérielle de sa famille. Les notes de Mounier font silence sur cet aspect des choses, qu'il nous faut éclairer par d'autres témoignages. Les débuts furent fort pénibles, au 5 de la rue Pizay, où tant d'entre nous se souviennent d'avoir trouvé les Mounier en exil.

C'était une seule chambre, envahie par le tapage d'un haut-parleur installé dans le cinéma voisin, à la fois chambre à coucher, salle à manger, bureau d'Esprit et lieu de réunion. La revue ne pouvait naturellement donner le moindre traitement à son directeur, et il fallait vivre, durant tout ce terrible hiver lyonnais de 1940-1941, avec le pauvre produit de quelques cours et de quelques articles. Cette misère dura jusqu'en juillet 1941, date à laquelle par Jeune France et par divers travaux pour des particuliers, Mounier put arrondir un peu son budget et s'installer mieux à la Croix-Rousse, dans un appartement dont les fenêtres ouvraient sur les monts du Lyonnais. Plus tard, à partir de l'arrestation de Mounier et jusqu'à la Libération, le mouvement Combat versa une modeste mensualité, complétée par quelques collaborations en Suisse.

Souvenirs d'Emmanuel Raïs. — ...J'ai vu les Mounier dans des conditions d'une pauvreté dont on ne soupçonnerait pas l'étendue... A l'époque où tant de braves gens avaient perdu courage, les Mounier étaient là, humbles mais indéracinables à leur poste. Pour la première fois en les voyant, j'eus de l'espoir. Ce couple pauvre, exténué, banni et honni, s'attaquait aux puissants de l'heure, et je compris que rien n'ébranlerait leur résolution.

Durant l'année 1940-1941, Mounier donna à la fois des cours de philosophie chez les Lazaristes de Lyon et à Vienne en Dauphiné, à l'École Robin. Nous retrouvons ici Mounier professeur, dans ce collège libre, assez pittoresque, semble-t-il, dont les professeurs, aux dires de l'un d'eux, formaient « une collection d'originaux, entre l'effarement et le scandale ». Mounier, ajoute ce même témoin, y fut « dès le premier jour comme s'il avait toujours été là ».

LYON, 1940-1941

Souvenirs de l'abbé Henri Perrin. — Si quelques-uns savent très bien manier la dialectique — et ce talent ne lui était certes pas étranger — il semblait cultiver davantage l'art d'écouter. Mais la manière de son attention était fort spéciale. Il s'inclinait un peu, la tête légèrement avancée ; son regard suivait au loin le dessin d'un problème, l'exposé d'une objection. Parfois un mouvement de paupières rapide, une ride qui se creusait, puis il plantait ses yeux dans les yeux de l'interlocuteur et ce n'était pas du tout gênant. L'autre alors comprenait que Mounier avait saisi et surtout qu'il l'avait saisi lui, avec sa difficulté intellectuelle ou morale, avec son petit drame très personnel. Tant que le regard fixait le mur ou quelque détail de la bibliothèque, du bureau, une peinture ou une image, simplement le lointain, on était dans les méandres des choses qui ne sont que littérature ou philosophie. Quand les yeux se plantaient dans les yeux, on était arrivé à l'humain et tout se trouvait différent. Sans rien dire il avait changé de plan et on continuait la route ensemble en la compagnie du meilleur des amis, un ami de toujours, semblait-il.

Il était capable d'écouter longtemps. Mais au fond, ce n'était pas écouter, sa manière. Il vivait avec l'autre ce qui était nécessaire pour l'aveu de son témoignage...

Notes de l'abbé Jacques Gallay. — ...Je le revois entrant dans la classe, le buste légèrement penché en avant, la main gauche généralement dans la poche, ses gros souliers martelant le plancher... A ses douze élèves, il ne marchandait ni son temps ni son attention. Je n'en veux pour preuve que l'intérêt de ses cours, pourtant bloqués deux heures à la file, son souci de nous ouvrir à la vie intellectuelle, et jusqu'à la minutie de ses corrections de dissertations. Ses jugements sur chacun d'entre nous, dans nos livrets scolaires, dédaignant le genre reçu de cette littérature, se situaient au plan humain et marquaient l'originalité, les richesses propres de chacun. Et ceci en dit long : un professeur n'arrive à connaître ainsi ses élèves qu'avec un certain esprit d'observation et surtout beaucoup d'amour. A l'oral du baccalauréat, mon examinateur parut d'ailleurs quelque peu surpris du procédé...

...Inlassablement, Mounier nous rappelait à la loyauté, à l'engagement. Je n'ai vu qu'une fois ce doux s'irriter : ce fut pour reprocher sévèrement à l'un d'entre nous, au cours d'une interrogation orale, son verbalisme inconsistant. Par-delà l'irritation contenue, on sentait une peine profonde ; rien ne pouvait l'atteindre plus directement et l'affecter davantage...

...Mais, beaucoup plus que sa méthode d'enseignement, c'était son exemple qui nous impressionnait. Car c'était un beau spectacle que de voir cet homme faire face et « affronter » une idée. Pas un biais, pas une échappatoire : un combat loyal, une lucidité impitoyable pour soi comme pour autrui, le mouvement passionnant d'une pensée qui se fait...

CLANDESTINITÉ

...Toute son attitude n'avait de sens que par le Christ. Cet amour de son temps, des aspirations et des idées des hommes, cette attention aux autres, cette docilité au vrai, nous sentions bien, sans même qu'il le dît, qu'il les tenait du Christ. Mounier nous orienta dans le sens d'un christianisme de plein vent, levain présent partout pour faire lever toute la pâte. Et à ceux d'entre nous qui sont demeurés laïcs, il aura révélé leur vocation de laïcs chrétiens...

Tandis qu'il éveillait ainsi de jeunes âmes, Mounier poursuivait sa méditation personnelle que le moment historique rendait plus urgente que jamais. Ses carnets montrent que, dans l'anxiété générale, rien ne lui tint plus à cœur, d'abord, que les questions qui se posaient à son cœur de chrétien. Dès la mi-août, on le trouve à Montverdun, auprès du R.P. Montuclard, qui travaille à un vaste projet de « réforme de la chrétienté ». Son intention première est bien dans la droite ligne de la pensée de Mounier : « Restaurer le christianisme comme réalité communautaire. » Dans les notes prises à cette occasion, on voit l'accord des deux hommes se faire sur des positions qui sont depuis longtemps celles de Mounier et qu'il n'abandonnera jamais :

Carnets de Mounier. Montverdun, 20 août 1940. — L'Église n'a pas aujourd'hui, dans un monde qui est spirituellement divisé et s'organise de plus en plus temporairement sans elle, à s'alourdir d'œuvres propres qui séparent le catholique de la cité. Elle doit essentiellement se ramasser sur l'acte liturgique. La vie liturgique est un acte communautaire et qui doit être pratiqué comme tel... Pour le reste, pour tout ce qui touche au temporel, que disparaissent ces centaines d'œuvres confessionnelles qui étouffent l'Église d'agitation et de médiocrité. Que le chrétien œuvre dans le temporel en chrétien, mais avec les autres, dans la cité commune. Il faudrait, pour lui en donner le goût, toute une spiritualité du laïc, du sens civique (forme temporelle la plus large, la plus formatrice, de la Charité), du sens professionnel, etc. Donner à cette spiritualité l'ampleur qu'un Bérulle, qu'un Condren ont donnée à la spiritualité du prêtre, du spirituel séparé. La greffer, elle aussi, sur un théocentrisme vraiment catholique mais procédant dans le temporel et pour le temporel...

Quelques mois plus tard, après un entretien avec un autre prêtre sur « l'intempérance cléricale et la nouvelle vague d'anticléricalisme », Mounier ira jusqu'au bout de sa pensée, — celle-là même qu'il signifiera, peu avant sa mort, dans le titre de Feu la Chrétienté :

Carnets de Mounier, janvier 1941. — ...Pour moi, plus je voyage des sources à la réalité présente du christianisme*

LYON, 1940-1941

moderne, plus je me persuade que nous ne retrouverons, tous, la vraie foi, qu'après un effondrement si total de la chrétienté moderne que beaucoup croiront à la fin du christianisme. Mais cette apostasie générale, ce ne sont pas les générations qui en pâtiront, qui en porteront le poids au Jugement, c'est nous tous, les faux témoins, depuis quatre siècles et plus...

L'option de Mounier peut paraître, sinon moins nette, moins immédiatement sûre, quand, du plan de l'Église, on passe au plan de la cité humaine. Pas un instant, bien entendu, il ne fut tenté de céder au prestige du totalitarisme vainqueur, qu'il avait si fermement dénoncé et combattu. Pas davantage on ne le verra dupé par le langage captieux des gens de Vichy. Mais il n'était pas de ceux qui pouvaient appuyer leur esprit de résistance sur le regret de régime précédent ou sur l'espoir d'en restaurer telles quelles les institutions. Il y avait trop longtemps qu'il en stigmatisait la décadence et qu'il appelait de ses vœux leur écroulement. Tout son passé, et sa vocation propre devaient l'amener à puiser ailleurs que dans ces nostalgies les vivantes raisons de la lutte et les sources de l'espérance. Selon sa méthode coutumière, il voulut commencer par une large enquête et, avant de fixer son siège, confronter son sentiment avec celui d'amis venus de tous les horizons politiques, à la seule exclusion, immédiate, des hommes de la collaboration. Dépassant le petit cercle des amis d'Esprit repliés à Lyon, il prit, dès novembre 1940, l'initiative de réunions d'information et de discussion où se rencontrèrent périodiquement des hommes aussi divers que Gabriel Marcel, Hubert Beuve-Méry, Jean Lacroix, Henri Marrou, Stanislas Fumet, Maurice Noël, André Philip, F. de Menthon, J. Vialatoux, J. Hours, François Perroux, Lachière-Rey, Robert d'Harcourt, L. Martin-Chauffier, les RR.PP. de Lubac, Gamme, Chaillet, Daniélou, Fessard, Lucien Fraisse, etc. Chacun apporte à ces réunions les nouvelles qu'il a pu recueillir par toutes sortes de voies clandestines ou par des voyageurs venus de zone nord, de Suisse, d'Afrique du Nord. Tel ami retour de captivité, comme Daniel Villey, participe aux discussions avec un point de vue qui n'est pas celui des gens restés au pays. On établit des contacts avec les premiers mouvements clandestins : avec « Combat » par Henri Frenay, avec « Témoignage chrétien » par les RR.PP. de Fourvières.

Dès le début, Mounier se rallie à une formule que lui a proposée un jour Charles Blondel et qu'il note dans ses carnets : « Faire de l'armement spirituel clandestin, c'est-à-dire profiter des similitudes de noms entre nos valeurs et les valeurs publiquement proclamées pour y introduire, à la faveur de cette coïncidence, le contenu désirable. » Mais il faut suivre de plus près sa méditation personnelle. Jamais il n'a, autant qu'à ce moment-là, référé sa réflexion sur l'actuel à une vue explicitement chrétienne de l'histoire. Jamais il n'a été plus enclin à faire entrer dans ses considérations des perspectives eschatologiques et apocalyptiques.

CLANDESTINITÉ

Carnets de Mounier, dimanche 10 novembre 1940. — Oui, si possible succès de l'Angleterre. Non, aucune compromission avec le nazisme. Mais on ne fonde sa présence à l'histoire ni sur un futur indépendant de nous, ni sur une négation. Donc, sur la réalité actuelle complexe, en opposant, faute de mieux par écrit (et beaucoup mieux de bouche à bouche et dans l'influence), un silence total à ce qu'on désapprouve, peser de toute sa force dans le sens des déterminations heureuses, être présent à ce qui, indifférent en soi, est dans la ligne de l'histoire et survivra à tous les événements (par exemple un régime plus autoritaire que le vieux parlementarisme) afin d'éviter que cela se fasse sans nous, nous rejette de l'histoire, et se fasse peut-être de manière aberrante.

Si les déterminismes internes ont le dessus, nous n'aurons le droit de jeter l'anathème, ou de nous replier définitivement que dans la mesure où nous aurons fait effort pour les contrecarrer.

Il s'agit donc d'une attitude nettement oppositionnelle, mais dont l'action tentera de s'exercer de l'intérieur. La première tâche, à laquelle tout le reste est clairement subordonné, est bien de contribuer, dans toute la mesure possible, à la défaite du nazisme :

Carnets de Mounier, 30 mars 1941. — Quoi que l'on puisse dire de l'Angleterre, et du capitalisme anglo-saxon, qui paient maintenant les working-houses et cent ans de duretés de cœur, nous voulons, nous parions la victoire anglo-saxonne (qui sera plus américaine qu'anglaise) ; nous pensons que toutes nos forces doivent être bandées contre l'invasion subtile des valeurs nazies. Que le monde occidental doive subir une révolution profonde, que certaines des valeurs exaspérées ou déviées dans le nazisme doivent y jouer leur rôle, c'est incontestable, mais il y a des intégrations que l'on pourra faire sans danger, le nazisme une fois vaincu et son venin neutralisé, et qui, aujourd'hui, nous désarmeraient devant ses entreprises.

C'est à partir de là qu'entre membres de la même famille résolument « anticollaborationniste » (éliminés même les nationalistes avec qui nous aurons à nous bagarrer plus tard) commencent les problèmes.

En ce moment donc, je vois ceci, et tous ceux qui travaillent à *Esprit* avec moi :

La France continue, en trois ou quatre tronçons : France « libre », France occupée, France des prisonniers, France gauliste, peut-être faut-il faire encore une catégorie de la France de l'Empire. Dans chacun de ces tronçons, les données de l'engagement sont différentes, d'un engagement qui doit être

LYON, 1940-1941

le même partout : guerre sans merci à l'esprit totalitaire, recherche de toute action, même inchoative, même tronquée, poussant dans le sens de la défaite du nazisme. On peut souhaiter, et je tends violemment à regretter pour ma part, que la continuation de la résistance ait épargné à la France ce morcellement matériel et spirituel. Mais les souhaits rétrospectifs ne sont pas des principes d'action. Regardons donc notre champ, modestement : V. ici a cent fois raison de nous rappeler que 15 millions de Français ne peuvent sans usurpation prétendre à refaire « la France », et encore sous la botte de l'ennemi. Du moins pouvons-nous travailler à maintenir français ce petit tiers dont nous avons la garde, à y lutter contre les intoxications subtiles, à y former des hommes pour demain, des collaborations toutes prêtes pour le jour de la *vraie* relève. Tandis que si nous nous abstenons, tout cela risque de glisser lentement au nazisme. — Tant mieux, répond V..., la situation sera plus franche. — Ah ! non ! on ne fait pas de politique du pire avec les cœurs et les âmes des hommes. Le mal qui est fait est fait, et pour longtemps. A une France que les Allemands croiront nazifier lentement, et que de fait nous maintiendrons hors du danger, allons-nous préférer, par amour de la « netteté », une France réellement et substantiellement nazifiée?...

Nous sommes dans une situation encore très ouverte, nous jouons à l'ouvrir de plus en plus, et pesons dans ce sens, par l'écrit et la parole. Nous ne concédons rien, sinon certains silences, que nous nous efforçons immédiatement de rendre transparents. Nous avons une conscience de mobilisés. Nous menons notre combat. Et nous le pouvons, parce que cette situation ouverte permet tout. L'État français, en ce moment, et pour la durée de la guerre, est anéanti. La nation continue, et *dure* (au sens bergsonien du mot), vit, change, se corrompt ou se sauve. Nous pouvons mettre entre parenthèses le problème du régime, nous ne pouvons pas mettre entre parenthèses la vie de la nation. Sinon, elle se fera sans nous, et contre nous.

Mais le cours de ces réflexions n'allait pas aboutir à quelque justification d'un « double jeu » ; il allait soutenir une lutte sur deux fronts où, tout en combattant le mal sous ses formes nouvelles, Mounier se devait de ne pas oublier ses combats antérieurs. Il fallait même envisager l'hypothèse d'une catastrophe historique contraire à l'issue que tous s'accordaient à souhaiter.

Carnets de Mounier, 8 mai 1941. — Au moment où chacun tend à s'abandonner à la persuasion de la force, tout le poids

CLANDESTINITÉ

de notre témoignage public doit peser dans le sens de la fidélité. Quoi qu'il arrive, ni la guerre, ni les régimes totalitaires ne laisseront intact le monde de demain. C'est notre résistance désespérée, aujourd'hui, qui en limitera les dégâts, même s'ils remportent une victoire partielle. En nous, autour de nous, multiplier cette tonicité de l'âme qui éliminera le poison.

Impossible, cependant, de ne pas nous poser aussi le problème en ces termes : Au ^{ve} siècle, les chrétiens croyaient que l'Empire romain était la forme assignée par Dieu à l'univers chrétien, que la ruine de l'un serait la disparition de l'autre. Ils ont cru aussi que les Barbares étaient le mal absolu. Mais certains ont compris que les Barbares, au contraire, devaient venir pour écraser l'homme païen afin que la grâce nouvelle trouvât son chemin. Ils n'ont approuvé ni l'assassinat, ni le pillage, mais ils ont refusé de lier l'Église à une forme décadente et ont su découvrir la force intacte que leur apportaient les cœurs barbares. L'homme bourgeois est plus coriace que l'homme antique. Ne disions-nous pas, il y a quelques années, que nous ne sortions de l'homme bourgeois, de l'Église bourgeoise, que par le fer et par le feu ? Les temps ne sont-ils pas venus ? Ne serait-ce pas le sens d'une victoire totalitaire ? Produit et contrepoison à la fois d'une déchéance chrétienne. Écrasement d'une chrétienté, jusqu'au désespoir, au *Lamma Sabacthani*, pour que des saints recommencent sur nouveaux frais — ou que l'Avènement survienne ? Attentifs à ne rien concéder à la barbarie des Barbares, ne devons-nous pas l'être autant à ne pas devenir des conservateurs de l'Empire romain — de l'âge bourgeois — aux bords du nouveau moyen âge ? En même temps ne pas nous laisser duper par des images de retour historique.

Aucun « schéma » préalable n'est admissible : que sera demain ? En tout cas notre fidélité de chrétiens et de Français exige une présence perpétuellement vigilante au moment historique. Et non pas cet entêtement morne (courageux au surplus) de certains dans les formes de pensée, de vie et d'organisation qui leur semblent dictées des dieux.

18 mai 1941. — De nouveau cette horrible angoisse de décembre. Le sentiment qu'on vend la chair et l'âme de la France contre le sentiment des Français. Pour faire le marché, une tête de paysan rusé sous un costume d'amiral. Il est question de céder la Syrie, Bizerte, le Maroc... Non, ce n'est pas la crainte d'une catastrophe qui m'étreint : mais le sentiment

LYON, 1940-1941

d'un lent obscurcissement, d'une lente asphyxie qui nous gagne, d'un poids qui s'alourdit de jour en jour.

Débrider largement le problème dans la ligne de mes réflexions du 8. Ne pouvons-nous nous arracher à cette faiblesse d'imagination de souhaiter la victoire anglaise, quand bien même nous savons qu'elle ne sera pas, que nous ne la laisserions pas être, si l'évolution des choses ne s'en chargeait, un retour à l'état d'avant. C'est le césarisme constantinien qui a frayé les voies au christianisme, Napoléon à la Révolution. Pourquoi ne serait-ce pas le fascisme qui accoucherait l'Europe nouvelle ? Écrire cela ? Les gens comprendraient que nous cédon. Il ne s'agit pas de céder un pouce, mais d'être à niveau de l'histoire. Elle manifeste une tactique permanente d'instauration du bien par le mal, de la mesure par l'aberration. La victoire allemande n'est pas seulement une victoire de matériel et de police. Une force expansive impressionnante la pousse du dedans. Qu'elle nous arrive chargée de scories, on ne peut en attribuer la poussée aux seuls génies infernaux. La Révolution du ^{xx}e siècle, que nous voulons autre de toute notre énergie, passe aussi par là. En ce sens, parenté plus profonde qui peut vous lier à certains adversaires qu'à certains alliés. Rien de cela ne vaut dans le sens de la « collaboration Laval-Darlan ».

Ne pas exclure l'issue apocalyptique : pourquoi pas ? Ne pas s'y arrêter non plus : elle n'est d'aucun usage pour l'action.

La terrible ambiguïté de toute force historique est peut-être, voilà le drame, en train de nous faire rater l'aventure en effet magnifique que serait une collaboration franco-allemande, parce que le nazisme la propose. Et ces gaullistes qui s'unissent à nous contre la race des plats, demain peut-être (sans doute) nous aurons à les combattre à mort s'ils reviennent à leurs petits protectionnismes nationalistes.

Ces textes n'expriment sans doute que les moments les plus sombres d'une interrogation qui a passé par bien d'autres stades. Mais ils pesèrent fortement sur la ligne de conduite adoptée par Mounier, dans les trois sortes d'activités qu'il poursuivra de front jusqu'à son arrestation : action au sein de certains organismes de Jeunesse ; contact permanent avec les mouvements de Résistance ; reprise d'Esprit et luttes héroï-comiques avec la censure.

Par des amis, qui travaillaient à introduire dans les mouvements des Compagnons et de Jeune France un esprit contraire aux intentions de Vichy, Mounier fut appelé d'abord à donner des conférences dans les camps et les chantiers, puis à accepter une fonction dans les cadres de Jeune France. Là, comme à l'École d'Uriage, où il fit plusieurs séjours et d'importants exposés de doctrine, il crut pouvoir

CLANDESTINITÉ

accomplir cette mission d' « armement spirituel clandestin » qu'il s'était prescrite, combattant partout les moindres germes totalitaires et cherchant à détourner le vocabulaire officiel des acceptions dégradantes qu'on lui conférait en haut lieu. Il rencontra quelques appuis précieux, mais aussi de fortes oppositions, venues surtout d'anciens adversaires et en particulier des cercles maurrassiens, fort actifs sur ce terrain de l'éducation des jeunes. Bientôt suspect, sans cesse battu en brèche et, à mesure que la revue parvenait mieux à définir ses vraies positions, se heurtant à une hostilité plus ouverte, Mounier finit par être écarté d'assez vilaine façon. L'expérience se soldait par une déconvenue qui lui fut amère : non pas qu'il tint à se maintenir, paradoxalement en place tout en contrecarrant le programme gouvernemental, mais parce que certains, en qui il avait personnellement confiance, se débarrassèrent de lui sans vergogne lorsqu'il devint compromettant, au lendemain de l'interdiction de la revue. Il souffrait des déceptions humaines.

De novembre 1940 à août 1941, dix numéros d'Esprit parvinrent, plus ou moins mutilés, à franchir le barrage de la censure. Ce ne fut pas sans bien des tours de force, et il fallut créer peu à peu une méthode d'expression allusive assez subtile pour duper les censeurs sans que les lecteurs pussent s'y tromper. Le premier numéro de cette courte série avait subi de telles coupures qu'un instant ceux qui le lurent sans être exactement informés de ces interventions des ciseaux purent s'inquiéter. Les amis restés à Paris, en particulier, s'alarmèrent. Les numéros suivants, où l'on s'habitua à lire entre les lignes, mirent les choses au point. Dans ses lettres, Mounier s'en expliqua plus clairement qu'il ne lui était permis de le faire dans la revue elle-même :

A Zéphira, 9 mars 1941. — Avec hésitations, nous avons repris la Revue, pensant qu'il fallait faire acte de présence et de lutte, même avec des armes diminuées, plutôt que laisser la place vide. Je ne sais si vous avez vu nos numéros. Déconcertés dans les deux premiers par les suppressions massives de la censure et le manque de réserves, nous avons fait le rétablissement dans les 3 et 4, en inventant des tactiques d'écriture. Je suis allé jusqu'au sommet, après deux mois de bataille, pour obtenir que passent les quatre pages sur Péguy du dernier numéro. C'est peu encore, mais les nourritures spirituelles ont multiplié depuis quelques mois leur valeur suggestive et nutritive. Nous vendons autant en zone libre au numéro que dans toute la France avant guerre. Et peu à peu nous élargissons les barrières.

Au même, 23 mars 1941. — Je vous rassure immédiatement : je n'ai pas à me retrouver, parce que je n'ai jamais changé d'une ligne ! Évidemment, si on ne choisit pas aujourd'hui le silence,

LYON, 1940-1941

ce qui est une solution légitime, pourvu que ce silence soit actif, l'expression de cette fidélité ne peut prendre que des formes détournées. Si la volonté offensive en est absente, elles sont mortelles — si elle reste présente, virulente derrière elles et à travers elles, la mission se poursuit. Je reconnais que nous n'y avons pas été habiles du premier coup : tant d'années de franchise, d'apostrophe directe derrière nous !

Je suis d'accord avec vous que la France eût dû — elle, le « guide des nations ! » — choisir la voie adoptée par la Norvège, la Hollande, la Belgique. D'accord qu'un seul but est au bout de nos efforts : le même que toujours, sans aucune concession possible, que chacun de nos actes doit penser à l'épée qui doit être au bout de la chaîne. Je ne concède rien. Je ne ruse en rien. Ou la ruse n'est que pour faire passer l'épée (lisez l'*Ulysse* du dernier numéro). Je crois, comme avant, toute méthode de conciliation spirituelle mortelle, et lutte partout où je la rencontre. Où avez-vous vu autre chose?... Où avez-vous lu un mot, un seul, dans E. sur Vichy, hors l'une ou l'autre clause de style, destinée à faire passer quelque virulence? Je n'ai jamais accepté aucune collaboration politique et n'en accepterai aucune. Cher ami, vous n'allez pas suspecter quelqu'un qui pour cela a accepté de faire bachoter des gosses à 1.600 francs par mois (pour trois), refusé des collaborations à *l'Effort* et de faire partie du Comité de rassemblement pour la R. N.? — A *Esprit*, hors *Esprit*, je travaille partout où je pense pouvoir armer l'âme française contre la contamination naziste. C'est peut-être à cause de cette affirmation *totale* (et oralement sans voiles, croyez-le), qu'un certain nombre de milieux sains n'ont pas été infectés, et sont, jusque dans les sphères officieuses, des milieux de résistance... Encore une fois je préférerais la situation nette d'une France sans gouvernement, sans presse. Mais il existe une France non occupée, constituée ; il faut *aussi* travailler à ce poste au même but que d'autres poursuivent hors de France.

Notes de Jean-Marie Soutou.

En octobre et novembre 1940, Mounier, qui s'était réfugié à Lyon, cherchait à faire reparaître la revue. A l'exception de Touchard, resté à Paris, la plupart des collaborateurs d'*Esprit* se trouvaient en zone Sud. Je suppose qu'il leur écrivit comme à moi-même une lettre précisant sa position : vassal de l'Allemagne hitlérienne, le régime de Vichy ne saurait longtemps laisser à la presse et aux revues une réelle liberté d'expression. Toutefois, gérontocratique, il aurait la lenteur des réflexes des vieillards et il devait être possible, pendant quelque temps du moins, de sur-

CLANDESTINITÉ

prendre sa vigilance et de glisser dans la revue des papiers explosifs dénonçant ses pires trahisons et faiblesses. Au surplus, en poussant jusqu'à la limite certaines des premières déclarations de Pétain, en les prenant à la lettre et en feignant d'ignorer l'ambiguïté de quelques formules dont on ne retiendrait que le sens premier sans tenir compte des réalités qu'elles recouvraient en fait, on pourrait réaffirmer publiquement certaines des positions essentielles d'*Esprit*. Enfin, en asphyxiant sous un amas de lourds pavés philosophiques rédigés dans le plus hermétique jargon personaliste ou existentialiste, voire théologique, on parviendrait à user les censeurs et à décourager leurs patientes investigations. Entre ces puissantes stratifications auxquelles, selon leur habitude, les lecteurs d'*Esprit* ne s'attarderaient pas trop, on placerait de minces papiers percutants vers lesquels les coupe-papier amis se dirigeraient sans hésiter.

Au cours de l'hiver 1940-41, le Père Chaillet qui rentrait de Hongrie, fut invité par Mounier à nous exposer ses impressions de voyage à travers l'Europe, la Turquie et le Moyen-Orient. La réunion eut lieu chez Mounier. C'est au cours de cette soirée que prit forme un premier projet d'organisation résistante. Je crois aussi que c'est à cette occasion-là que fut décidée la diffusion d'une des premières brochures clandestines de la zone Sud : « A travers le désastre » de Maritain.

Peu après Frenay prit contact avec Mounier. Il lui exposa ses projets. La résistance idéologique devait être doublée de la résistance par le sabotage et l'organisation d'une armée secrète. Quelques jours plus tard une réunion clandestine avait lieu dans une salle écartée du Café de la Marine à Lyon. J'y assistais avec Mounier. Frenay et ses premiers lieutenants étaient présents. Mme Albrecht nous rejoignit. Je pense que cette réunion est à l'origine de la Résistance lyonnaise telle que nous l'avons connue.

Chargé par Frenay d'organiser des groupes d'études Mounier se mit en campagne avec son extraordinaire sens de l'efficacité en ces matières. Il alla prêcher chez tous les correspondants d'*Esprit* de province et revint plein d'enthousiasme, ayant découvert chez la plupart d'entre eux non seulement la fidélité et le courage politique mais d'extraordinaires dons pour la vie de conspiration...

On peut relire aujourd'hui les numéros d'Esprit de 1940-1941, leur orientation est sans ambiguïté, et il est surprenant que quelques précautions de langage, faciles à percer à jour, aient si aisément fait passer tout ce qui était suggéré astucieusement. Avec l'aide d'un comité de rédaction auquel Mounier avait adjoint Jean-Marie Soutou, Hubert Beuve-Méry et Marc Beigbeder, la fidélité d'Esprit à sa ligne propre fut maintenue mieux qu'on ne pouvait l'espérer au départ. Des approbations arrivaient, parfois exprimées par des hommes que l'on ne s'attendait pas à trouver si proches. André Gide applaudit à la reprise de la revue, et Roger Martin du Gard écrivait à Mounier : « Esprit reparait. Resurrexit. Alleluia. » Les relations

LYON, 1940-1941

avec les censeurs font tout un roman, dont les épisodes, souvent rocambolesques, ont été notés par Mounier. Il serait trop long de nous y attarder ici, et c'est une histoire qu'il faudra écrire un autre jour. Mais nous ne pouvons passer sous silence le constant examen de conscience du directeur de la revue, et cette auto-critique que Mounier a toujours pratiquée scrupuleusement.

Carnets de Mounier, 25 février 1941. — Le succès du dernier numéro confirme celui de janvier... J'ai interrogé et fait interroger des acheteurs, des étudiants : nul doute que chacun sait bien lire, caresse avec plaisir ces cent aiguilles cachées qui jaillissent à fleur de texte, et que notre succès est un succès d'indépendance. Mais je suis encore trop seul. Même chez nous, l'inertie subsiste. On s'enthousiasme pour le résultat : on ne voit pas qu'il est surtout le fait de deux ou trois à qui on laisse toute la charge de l'initiative et de la réalisation. J'ai écrit 30 pages dans le dernier numéro, 31 dans le précédent. Ce que ne saura pas l'avenir, c'est combien dans la France d'aujourd'hui le milieu le plus dynamique, le plus désintéressé, est lourd à tenir en mains. Toutes les idées de séries d'articles, de thèmes nouveaux, de méthodes pour passer la censure, depuis cinq mois, je suis seul à les avoir. Quelle puissance aurions-nous si chacun y mettait un peu du sien !

Les trois derniers numéros, en tout cas, rendent enfin un peu ce que je voulais faire dans les conditions actuelles. Maintenant une méthode est au point.

La méthode n'était que trop efficace. Mounier comprit bientôt que sa tentative demeurerait incomplète si une croissante témérité ne finissait pas par lui attirer l'interdiction de la revue. Il avait pu être opportun, pour un temps limité, de manœuvrer et, par exemple, de contrer les timidités des censeurs lyonnais en gagnant l'appui de leurs supérieurs, René Gillouin ou Pierre Dominique, qui se prêtèrent au jeu. Une trop longue tolérance eût été compromettante. La mesure allait être comble le jour où, en juillet 1941, Mounier ferait passer, à la barbe d'un censeur peu perspicace, la fameuse « Suite aux Mémoires d'un Âne » de Beigbeder, dont chaque ligne contenait une allusion suffisamment voyante pour emplir d'aise nos cœurs de lecteurs. Un instant, on put croire que la chose resterait inaperçue des autorités :

Carnets de Mounier, 25 juin 1941. — ...J'ai réussi un étincelant numéro de juillet. J'ai pu dire mon mot, à propos de la campagne anticommuniste, à l'égoïsme et à l'aveuglement bourgeois... De plus en plus aveugle, le censeur n'a pas vu dans la « Suite aux mémoires d'un âne » de Beigbeder tout le procès du collaborationisme des démissionnaires... Chaque mois je

CLANDESTINITÉ

tire un peu plus sur la corde. Elle cassera un jour. Mais si je ne le faisais pas, elle se détendrait.

L'interdiction vint, en même temps que celle de l'hebdomadaire Temps Nouveaux, que dirigeait Stanislas Fumet. Mounier l'accueillit avec sérénité. Il est vrai que quelques jours auparavant, le 15 août 1941, il avait eu la très grande joie d'avoir un second enfant, la petite Anne, dont un faire-part annonçait l'entrée « dans ce monde incommode ».

Carnets de Mounier, 25 août 1941. — Retour d'Uriage, je trouve le poulet : Esprit est interdit par décision de l'Amiral de la Flotte, ministre, vice-président du Conseil, « pour les tendances générales qu'il manifeste ». Signé : Paul Marion.

Le bruit en courait depuis une quinzaine de jours. Schaeffer, à Uriage, me l'avait quasi confirmé. *Temps Nouveaux* est suspendu en même temps. Ils frappent juste.

Pas l'ombre d'une tristesse ou d'une amertume. Le scénario se déroule comme je l'avais prévu, voulu. Il a seulement duré six mois de plus que je n'aurais cru. Par ces numéros d'après-guerre, mes deux buts sont atteints : maintenir une fidélité aussi clairement et aussi longtemps que possible, en soutenant les courages ; faire le lien avec la génération nouvelle des 20 à 25. Ce lien est si bien noué que le scandale sera grand, aux Chantiers et ailleurs. Jamais je n'ai senti *Esprit* si présent, si fort, si vivant que ce soir, où ils croient l'avoir tué. Je sens une jeune force monter en moi de ce mort. Nous allons enfin pouvoir ne pas parler de quelque temps, renouveler le cœur et les mots, laisser oublier les formules avant de revivre. Je ne doute pas que le troisième jour il ressuscitera des morts, sous la forme que Dieu voudra.

A ses parents, fin août 1941.

...Quelle pure joie de n'être pas du côté de la lâcheté, d'être consacré par un papier officiel le frère de tous les innocents qui souffrent pour leur foi dans les camps de concentration, de tous ceux qui peuvent aujourd'hui lever leurs regards sans biaiser...

*Circulaire aux abonnés. Lyon, 2 septembre 1941. — Si dure et, par certains aspects, si injustifiée que puisse nous paraître la mesure qui nous frappe, nous servirons la France en gardant devant elle notre sang-froid. Cela ne nous sera pas difficile. Jamais *Esprit* ne nous a paru plus fort qu'en ces jours où l'épreuve lui apporte une consécration salutaire.*

Quand les événements permettront aux Français de se recon-

LYON, 1940-1941

naître sans malentendu, dans cette unité audacieuse et fidèle qu'appelait encore notre dernier Numéro paru, nous reprendrons notre recherche interrompue, forts des travaux et des maturations de la retraite qui nous est offerte.

Nous vous demandons de continuer, sans notre aide visible, à préparer de tout votre cœur ce relèvement spirituel français auquel nous travaillons ensemble depuis neuf ans. Et nous comptons vous retrouver fidèlement au jour, prochain, nous l'espérons, où l'on comprendra en tous lieux que nous sommes des serviteurs de l'âme et de la cité françaises, en même temps que d'une Europe ayant trouvé son être et sa dignité.

A Jacques LeFrancq, 9 décembre 1941. — (...) L'an dernier, il y avait une petite trame de cours alimentaires et de multiples activités de présence dans une situation publique plurivalente (ce qu'on voyait peu de l'extérieur) : Esp., chantiers, divers mouvements nouveaux. Tout ça a été knock-out l'été dernier : Émile¹ renvoyé pour ses « tendances générales ». Son père éliminé de partout, pour ses tendances très particulières. C'était parfaitement net et sain, et ça aurait dû se passer depuis longtemps, si la plurivalence n'avait précisément joué (...) Donc maintenant je suis à nouveau l'homme au foyer. (...) Depuis longtemps je n'ai eu ainsi tout mon temps à moi. (...)

Ce que je fais ? D'abord, vieux, je sors les deux bouquins que j'avais sur l'estomac. L'un sur la Tradition ouvrière française²,

1. Ce prénom, comme plus bas celui d'Étienne, désigne évidemment *Esprit*.

2. Ce livre, promis aux *Cahiers du Rhône*, fut abandonné, après l'arrestation de Mounier, au profit des deux autres. Il semble que le manuscrit disparut au cours d'une perquisition.

Mounier à Albert Béguin. 21 septembre 1941. — L'ouvrage se propose à la fois :

— Sur le plan historique, de dégager les lignes fondamentales d'une tradition ouvrière radicalement différente du marxisme, à demi vaincue par lui entre 1870 et 1880, mais encore vivace, de la Suisse aux confins de l'Occident.

— Sur le plan de l'action, de montrer les raisons de la *décadence* historique de cette tradition, d'en critiquer les erreurs, partiellement communes avec celles qui ont contaminé tout le socialisme, et d'en dégager les lignes d'une orientation « personnaliste » du mouvement ouvrier.

Plan de l'ouvrage (état actuel)

Chap. I : Historique de cette tradition jusqu'à nos jours.

Chap. II : Visage de l'ouvrier français. Un tableau psycho-sociologique.

Chap. III : La tradition ouvrière française et le problème de l'autorité. Influence sens, critique de la tradition anarchique.

Chap. IV : La tradition ouvrière française et l'État. Antiparlementarisme. Antiétatisme. Sens, excès, rôle historique.

Chap. V : La tradition ouvrière française et le patriotisme. Jacobinisme et pacifisme ouvriers. Leurs vicissitudes.

CLANDESTINITÉ

qui sera fini au printemps (j'y passe le plus clair de mon temps) et sera publié à Genève (tu sais : 1770 — mais Amsterdam est fermé). L'autre, un grand machin sur le christianisme et l'époque, dont j'ai de grands pans en tête, mais qu'il me faudra un an ou deux pour mûrir¹.

A côté de ça un petit bouquin sur — pardon, maître : mais tu seras cité — la connaissance du caractère, dans une nouvelle collection de vulgarisation². Aucune originalité : un exposé clair et simple de ce qui a été fait, Lefrancq y compris. Alimentaire : 4.000 balles, et le travail est fait depuis un an (je m'y étais amusé l'an dernier, pour mes cours et pour P.).

Quant à notre ami Etienne, vieux, ne le crois pas *mort*. Il attend la Résurrection. Il la prépare. Je pense qu'il est inutile de te dire, vieux frère, que les siens, et celui qui le pleure de plus près, ne font pas qu'arranger des mots sur son souvenir.

...Adieu, vieux. Je crois que je t'ai raconté (...) toutes les nouvelles. Outre que comme disait notre ancêtre Descartes, bien entendu, « *larvatus prodeo* » (et agio). Mais le latin se perd, et Descartes, on le dit, nous a menés à la ruine, car, paraît-il, nous étions trop intelligents.

Une lettre à un ami qui avait été évincé de Jeune France en même temps que Mounier, donne une note un peu différente :

A un ami. Marseille, 27 septembre 1941. — ...Vous vous êtes cogné la tête ; pour la première fois, ça fait très mal. Bah, mon vieux, ne vous grossissez pas les choses. Songez à tant de vies fauchées, au déluge de lâchetés, de petites et grandes trahisons,

Chap. VI : La tradition ouvrière française et l'utopie économique. Les utopies économiques libérales contre les utopies étatistes. Coopératisme, etc.

Chap. VII : La tradition ouvrière française et la culture. Les ravages du positivisme et le clair ruisseau de la culture populaire.

Chap. VIII : La tradition ouvrière française et la religion. Sens de l'athéisme dans le mouvement ouvrier. Les compromis et le combat contre l'ange.

Chap. IX : Décadence de la grande tradition ouvrière. Embourgeoisement du mouvement ouvrier. Conditions d'un redressement.

le 1^{er} octobre 1941.

...Il n'y aura ni statistiques ni bruits de foules dans mon manuscrit. Ce sera plutôt une métaphysique du mouvement ouvrier...

le 9 mars 1942.

Si c'est un petit livre, c'est un de mes ours préférés. Mais je ne serai prêt, pourvu que rien ne vienne entraver, que vers juin...

1. Ce sera *l'Affrontement chrétien*, que Mounier écrira à Dieulefit et qui paraîtra aux *Cahiers du Rhône* à la place de l'autre manuscrit.

2. Le *Traité du Caractère*, qui prit une ampleur imprévue durant les mois de prison.

ANNÉE 1942

aux vagues de mensonge et d'iniquité, et mesurez-y vos petits ennuis. Nous pouvons donner ça, tout de même, pour notre part. Il ne faut pas, nous n'avons pas le droit de rêver maintenant de ce monde où nous ferions nos « lettres » en toute tranquillité contemplative. Ce serait odieux. De beaux prétextes nous donnent la tentation de nous installer. Mais nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, maintenant. Nous devons être abreuvés d'inquiétude jusqu'à ce que tous puissent goûter ce minimum de quiétude que demande toute lèvre.

Je sais bien que vous ne vous justifiez pas après coup, bassement. Mais gardez-vous d'y mettre le petit doigt, de vous retirer dans les zones plus sûres de vos convictions antérieures... Ne lâchez rien de ce qui est en vous inquiétude créatrice, acquis informe encore mais exigeant. Refusez-vous d'être un homme « de droite » comme je me suis toujours refusé d'être un homme « de gauche » parce que je fais métier de fréquenter les avant-postes. Ne vous occupez pas de qui vous approuve (on n'élimine pas les imbéciles) ni de qui vous côtoie (non plus que les salauds ou les jean-foutre : ils sont partout), sinon vous ne ferez rien, par pureté illusoire. Poussez votre exigence avec opiniâtreté, là même où votre sensibilité résistera le plus, où vous vous sentirez plus inquiet, plus exposé.

Le Christ aussi est mort par un malentendu. Les Juifs croyaient à un sacrilège, les Romains à un ambitieux. Pourquoi voulez-vous des gifles établies sur syllogisme? Le disciple est-il plus malin que le Maître?...

PRISONS (janvier-octobre 1942)

Mounier fut arrêté à son domicile le 15 janvier 1942, en relation avec les poursuites engagées contre le mouvement « Combat » dont on le soupçonnait d'être le principal promoteur spirituel. On a pu lire, en tête de ce numéro, d'amples extraits de ses journaux de prison et de grève de la faim. Les souvenirs de ses co-détenus et une précieuse documentation réunie par l'un d'eux, Jean Perrin, nous permettent d'apporter ici quelques renseignements complémentaires.

Du 21 janvier à avril 1942, Mounier est à la prison de Clermont-Ferrand, où s'instruit le procès.

Souvenirs de Henri Colin.

Je puis bien dire qu'Emmanuel Mounier était le rayon de soleil de la cellule, ayant toujours le mot aimable pour calmer un énervement momentané, transmettant à son entourage la paix de son âme.

A Raymonde Vincent, février 1942. — Chère amie, Comme vous voyez, j'ai changé d'adresse. Mon hôtel est un solide hôtel

PRISONS

de la vieille ville, belles salles voûtées, humidité médiévale, nombreux personnel débordant d'attentions. La vie y est soumise à un protocole très strict, qui ne permet pas que je vous dise pour quelles mystérieuses occupations j'y séjourne. Ce protocole réclame aussi la nourriture suivant des modes fixés par de très anciens rites, le maître d'hôtel, du dernier style, admet que l'on reçoive parfois certaines variantes du dehors. C'est ainsi que je tenais à vous faire savoir que je suis en train de consommer une part de vos libéralités agricoles, avec le plaisir tout spécial qu'on éprouve à ces choses dans une maison de style, un peu vieillotte, dont on sort peu. Pour tout dire d'une formule empruntée à l'un de nos plus jeunes et plus hardis littérateurs : les murs sont bons.

J'oubliais de vous dire qu'en vieux français ces hostelleries se désignent habituellement sous le nom de « maisons d'arrêt », ce qui est un euphémisme pour éviter un bien vilain mot, si peu conforme aux délices de ce séjour. Arrêt, vous voyez ça : plus de visites impromptues au beau milieu du travail, plus de coups de téléphone quand la purée refroidit, plus de bousculades aux heures d'affluence, plus de course à l'échéance du manuscrit à remettre à l'éditeur Béguin qui fronce le sourcil. Réflexion, méditation, reprise de souffle. Ça ne vous tente pas ?

Mais pourquoi vous « arrêter » ainsi, me direz-vous, juste au moment où mon mari attend un manuscrit de vous ? Eh bien voilà, c'est parce que... Bon ! J'allais parler, et ma lettre se fût instantanément, suivant les lois de la pataphysique, volatilisée en nuages de cathions. Donc, bien que vous soyez femme, curieuse, écrivain, rageuse, etc., vous ne le saurez pas. Afin que vous évitiez de vous égarer, je vous affirme cependant que je n'ai pas découpé en petites tranches le bedeau de Saint-Bonaventure, ni volé à l'esbrouffe les cervelas (1 m. 20 de long) des Galeries Lafayette, ni marché (oh, jamais) hors des passages cloutés, ni coupé la route du fer, ni volé le Plomb du Cantal, ni caché le Caucase en lieu sûr, ni... Enfin, allongez la liste, procédez scientifiquement : il restera bien un résidu. Je serais curieux de savoir sur quoi vous tombez, — mais plus tard, malheureuse ! car si vous m'écrivez d'autre chose que de pluie et de beau temps (la lettre charitable de la dame d'œuvre au pauvre prisonnier) je ne vous lirai jamais : ainsi le veut le règlement de la maison.

Dites à votre mari mon sort actuel, ainsi qu'à Émile-Albert. Ne vous en faites pas pour moi, surtout. Le moral est haut, la conscience tranquille, l'aventure somme toute amusante, si comme je l'espère, elle ne dure pas trop. Et je méprise souve-

ANNÉE 1942

rainement, désormais, bien entendu, les gens qui n'ont jamais vu l'avenir à travers une grille.

Travaillez bien, jouissez des longs chemins sans portes ni verrous et excusez-moi auprès du Directeur des *Cahiers du Rhône* si mon manuscrit en subit un peu de retard.

Amicalement,

E. M.

C'est un vrai papier de prison.

Remis en liberté provisoire le 21 février, Mounier est gardé jusqu'en avril en résidence forcée à Clermont. Puis, à peine rentré à Lyon, il est l'objet d'un arrêté d'« internement administratif » le 29 avril. On le conduit à Vals le 2 mai.

Notes de Jean Perrin.

...Sous le regard d'un buste de marbre de Pie IX, trônant sur une cheminée monumentale, Mounier travaillait à son traité du caractère. Je le revois lisant et dépouillant de nombreux ouvrages, en particulier les Janet et les traités de l'école de la Salpêtrière, notant sur une fiche brève le résultat de son travail et de ses cogitations.

Pour lutter contre l'affaiblissement consécutif à un régime le privant d'air et d'exercice, Mounier se juchait à la fenêtre, torse nu, pour bénéficier des rayons du soleil, s'accrochait à un barreau du cachot et lisait. Quand il ressentait une crampe il changeait de côté. Et nous riions ensemble de cette gymnastique de singe.

...Tout détenu est atteint à brève échéance d'une fièvre spéciale que nous avons baptisée la « bastillite » à Vals et qui devint la « carcérîte » à la prison Saint-Paul. Les internés de « Combat » n'échappèrent pas à cette fièvre. Réduits à l'impuissance, ils se rongeaient dans l'inaction. Un jour un livre circule parmi eux : c'était une plaquette relatant la grève de la faim du maire de Cork, se laissant mourir de faim pour attirer l'attention du monde sur l'oppression de l'Irlande par la Grande-Bretagne.

Le microbe était inoculé. Ce fut Bertie Albrecht qui nous le transmit. Elle ne pouvait souffrir son inaction. Il fallait à tout prix embêter le gouvernement et alerter l'opinion. Nous étions maintenus en prison sans connaître le motif de notre arrestation et nous protestions chaque jour, mais en vain, contre l'illégalité de cette situation.

Bertie Albrecht pensait qu'un geste spectaculaire hâterait notre libération.

Le 18 juin, à l'émission du soir, la radio anglaise lançait à travers l'univers cette information : « Aujourd'hui pour protester contre leur embastillage et les lois tyranniques du régime vichyssois, quatre Français ont commencé la grève de la faim : Emmanuel Mounier, Bertie Albrecht, Jean Perrin et François-Régis Langlade. »

PRISONS

La grève de la faim dura douze jours. Ayant obtenu la levée de leur internement, Mounier et ses camarades crurent d'abord qu'ils allaient être réellement remis en liberté :

A Raymonde Vincent, 2 juillet 1942. — On les a eus, avec leurs cartes de pain ! Douze jours de grève de la faim, vous vous représentez ce que cela fait de tickets économisés ! Et puis, chère amie, j'ai gagné ! Après une guerre des nerfs serrée entre une femme et moi sur un lit (sur deux lits, pardon), d'un côté, de l'autre les grands V jusqu'au grand P, et entre les deux les intrigues surnoises d'un misérable petit personnage local, *causa finita est*, nous nous envolions avec nos cinq camarades qui ont profité du coup, le soir même du jou où le plus énergique *non possumus* nous était répondu, après un télégramme annonçant pour ma compagne un danger de mort immédiat. Quand je dis envolés... En fait, nous sommes à l'hôpital depuis samedi, et encore au lit deux jours après la fin. Ne quitterons que mardi : théoriquement pour répondre à un nouveau mandat d'amener, qui a été le moyen de sauver la face, pratiquement pour nous voir renouveler sur-le-champ notre liberté provisoire. Je suis très fier de ma petite bataille. Elle a beaucoup ému, et je sais que la Suisse, même officielle, m'a beaucoup aidé à Vichy.

J'y ai perdu, chère amie, avec 11 kilogs — et 11 kilogs de substance personnaliste ! — toute pudeur. C'est pourquoi je vous écris : je rentre mardi 5 à Lyon, je le quitte à nouveau le 16-17 pour la Haute-Savoie. Est-il possible de trouver à Lyon, par votre entregent, au début de cette semaine, quelque substance nutritive pour un pur esprit en mal de chair ? Car Lyon est vide, paraît-il.

Quel dommage que je ne puisse vous raconter l'histoire : héroïco-bouffonne !

Maintenant, messieurs les beaux esprits, je mange !

Amitiés vives.

Mais le mandat d'amener n'était pas simplement théorique. Le 7 juillet, les internés de Vals étaient transférés à la prison Saint-Paul, à Lyon, où ils devaient demeurer jusqu'à la fin d'octobre. Mounier y prépara sa défense et celle de ses camarades ; à la demande du Père Marty, il rédigea un grand rapport sur le régime des prisons ; et surtout il y écrivit la plus grande partie du Traité du Caractère.

Témoignage de Maurice Guérin, député.

Une partie de notre temps était consacrée à la conversation, voire à des conférences dont Emmanuel Mounier avait pris l'ini-

ANNÉE 1942

tiative et qui se faisaient à la fin de la journée, lorsqu'on nous avait enlevé nos vêtements de jour et que nous avions revêtu nos pyjamas, pour la nuit.

Assis en rond sur nos paillasses garnies de punaises, et, quand il commença de faire un peu frais, enveloppés de nos misérables couvertures à la façon des bédouins, nous parlions ou nous écoutions tour à tour. Ainsi, Emmanuel nous initia à la philosophie personnaliste, au mouvement d'*Esprit*, à Charles Péguy ; il nous donna ses idées sur la vie sociale, politique, nationale et internationale, sur l'après-guerre telle qu'il l'entrevoyait en cette année 1942, sur le sens et le but de notre résistance. Quand c'était notre tour de faire la « conférence » sur le sujet que nous avions choisi, il nous écoutait avec une sympathie active et fraternelle, nous questionnait ensuite, nous faisait ses remarques ou ses critiques, avec une charité dont je n'avais que bien rarement auparavant et dont je ne devais que bien rarement ensuite trouver ou retrouver l'équivalent.

Témoignage de Mgr Alfred Ancel, évêque auxiliaire de Lyon.

J'ai visité plusieurs fois Emmanuel Mounier à la prison Saint-Paul, en 1942. Le service habituel de l'aumônerie de la prison était assuré par le Père Marty qui, depuis, a été saisi par la Gestapo et fusillé à Pforzheim. Par conséquent, la connaissance que j'ai eue de Mounier a été soit directe, soit par les conversations qu'il avait avec le Père Marty.

Il montrait, en prison, une sérénité complète et, malgré un régime vraiment mauvais, il arrivait à s'abstraire suffisamment pour pouvoir travailler d'une façon assidue. Je ne l'ai jamais vu tant soit peu découragé. Il parlait peu. Nous avons eu quelques conversations dont je ne me rappelle pas le détail.

Je me rappelle simplement une impression d'ensemble. Quand j'allais à la cellule où se trouvait Mounier, j'en rapportais toujours un accroissement de vie et de valeur spirituelle. Je ne saurais d'ailleurs expliquer comment. Mais il y avait là une dignité de vie, un calme, une force qui contrastaient singulièrement avec l'atmosphère générale de la prison.

A l'abbé Villepelet, 10 août 1942. — ...Je me suis mis à retravailler un peu avec mes pensées, et les journées ne sont pas trop creuses ainsi. Le seraient-elles plus, qu'il ne faut pas toujours, n'est-ce pas, mépriser le *rien* apparent, le *perdu*, disons d'un mot la pauvreté. Le juge n'a en main, pour me tenir ici, qu'une bulle de savon. Mais peu importent les raisons apparentes. Il y a de plus profondes raisons à ce que, dans une Europe qui souffre de tous ses membres, de bons Français, et dans une Église que travaillent des morts redoutables et des enfantements puissants, des chrétiens soient dans la situation où

PRISONS

nous nous trouvons. Erreur en deçà des considérants, vérité au-delà...

Le procès de « Combat » fut plaidé à Lyon du 19 au 26 octobre et le verdict prononcé le 30 octobre. Quelques précisions suffiront ici :

Notes de Jean Perrin.

...Sur 50 inculpés, 42 étaient présents, 8 en fuite. La presse avait annoncé, sous de gros titres, le procès de « 50 communistes » pour nous vouer au mépris de l'opinion publique.

Le tribunal avait pris des précautions extraordinaires. Un triple cordon de police gardait le palais, car le bruit courait que les corps-francs de Combat feraient sauter ce que nous appelions le « palais d'injustice ».

Le procureur Ducasse avait aiguisé tout son arsenal, pour nous pourfendre.

Son réquisitoire écrit était un chef-d'œuvre. Je cite : « Le capitaine Henry Frénay, en congé d'armistice, actuellement en fuite, avait organisé à Lyon un centre de propagande clandestine d'inspiration étrangère et de nature à exercer une influence fâcheuse sur l'esprit de la population et de l'armée... Le but de cette organisation était :

- 1° Lutter contre la propagande et la domination allemandes ;
- 2° Combattre la politique gouvernementale française ainsi que certains de ses dirigeants ;
- 3° Prévoir la constitution d'un gouvernement et préparer son arrivée au pouvoir. »

Dans le réquisitoire parlé, le n° 2 était remplacé par « s'emparer de la personne auguste et sacrée du Maréchal » !

Le verdict fut rendu le 30 octobre, en audience publique.

Trois prévenus : Henry Frénay, Jouffray et Maurice Chevance, furent condamnés au maximum : 10 ans d'emprisonnement et 120.000 francs d'amende — les autres à des peines d'emprisonnement variant de 5 ans à 3 mois et à des amendes variant de 60.000 francs à 3.000 francs.

Voici le jugement de Mounier :

« En ce qui concerne Mounier, attendu qu'il existe contre ce prévenu des présomptions troublantes de culpabilité, etc.

« Attendu qu'aucune preuve formelle de la participation de Mounier au mouvement Combat n'est rapportée par le ministère public ;

« Que les présomptions de culpabilité existant contre lui sont insuffisantes pour entraîner la conviction du tribunal :

« Qu'il convient donc, au bénéfice du doute, de relaxer Mounier des fins de la poursuite ;

« Par ces motifs :

« dit que les faits de la prévention ne sont pas suffisamment

1943-1944

« établis en ce qui concerne Mounier, en conséquence, relaxe ce
« prévenu des fins de la poursuite, sans peine, ni dépens. »

Carnets de Mounier. — On craignait l'internement général et chacun des libérés du jour gagna prudemment la campagne. De fait, le 10, prévoyant pour le lendemain l'entrée en zone libre des troupes allemandes, tous les condamnés déjà libres que l'on put trouver furent internés, dans des camps, cette fois, gardés par des S. O. L.

Pour moi, j'ai tournoyé un mois encore dans un monde peu sûr : au lendemain même du verdict, l'aller-retour à Ambert, où l'hôtel se refuse et où, avec enfant et bagages, nous ne trouvons aucune autre place en hôtel ; le séjour dans ce petit village des Alpes où je passai un mois pendant la guerre ; les événements d'Algérie et la fièvre des radios dans le petit hôtel campagnard ; ce pauvre Juif qui se pend à dix heures du soir, le 11 novembre, affolé par l'entrée des troupes allemandes en zone libre et que, pendant deux heures, pauvre pantin qui se refroidit, j'essaye en vain de ranimer ; sa femme que nous recueillons et qui se pend à son tour, trois jours après ; le retour à Lyon, où je dois rester caché tant que nous n'avons pas confirmation de mon non-internement, le départ à la campagne décidé, loin des contradictions urbaines ; ce départ est pour demain : j'imagine un hiver paisible, sans trop y croire.

DIEULEFIT (1943-1944)

C'est à Dieulefit, dans la Drôme, que Mounier alla chercher refuge et qu'il vécut, sous le nom de Leclercq, jusqu'à la Libération. Ce village de montagne n'était point une solitude. Plusieurs écrivains s'y retrouvèrent, Andrée Viollis, André Rousseaux, Pierre Emmanuel. D'autres y venaient renouer des contacts : Aragon et Elsa Triolet, Loys Masson, Pierre Seghers, Alain Borne. La Pension Beauvallon, où Mounier vivait avec sa femme et leur seconde petite fille, vit défiler les amis proches et lointains d'Esprit. Les liens étaient maintenus avec la Résistance lyonnaise, et on travaillait à préparer la France du lendemain.

*Mounier connut là une longue période qui ne pouvait certes être de retraite uniquement studieuse et méditative en des temps pareils, mais qui lui permit tout de même de s'adonner à une réflexion continue comme il n'avait pu le faire depuis longtemps. Il retrouvait le climat de montagne auquel l'attachaient des atavismes et des préférences. Et, sachant bien que viendrait le temps d'une nouvelle plongée dans l'action, il s'y préparait en achevant le *Traité du Caractère* et l'*Affrontement chrétien*, ses deux meilleurs livres, double effort d'approfondissement philosophique et spirituel. Lorsqu'en 1944 il pourra*

DIEULEFIT

reprendre la direction d'Esprit, il sentira tout le bénéfice de ce retour aux sources intérieures, comparable à celui qu'il avait connu avant 1932. De vastes lectures l'occupèrent à Dieulefit, des Pères de l'Église à Nietzsche, en passant par saint Jean de la Croix, saint François de Sales et les œuvres complètes de Montalembert, d'où il tira une anthologie.

A Jacques Lefrancq, 20 mai 1943. — Ce pourrait être à Châtenay, un gros vieux tilleul joue par-dessus ma tête au pin parasol. C'est la tombée d'un jour un peu orageux, où les cerises ont mis deux doigts de rouge de plus qu'hier sans le dire à leur mère. L'air est plus épais que de coutume. Il y a un peu trop de vert pour ce pays qui veut être ras et même un peu râpé ; des bébés d'âges et de sonorités diverses grognent dans divers coins. Une bestiole rouge au corselet gorge de pigeon, qui porte un nom mais s'en fout, explore lentement les régions lointaines de ma table... Le problème du mal s'enfonce dans ma cheville par le stylet d'un moustique dont les ions sont émoussés par cet air d'orage.

A côté de moi, j'énumère : *Christine Lavrandstatter, Poésie 43*, revues, *Œuvres complètes* de Maistre, tome V du *Nietzsche* d'Andler, dictionnaire d'allemand, méthode Diton-Flipo, manuel pratique d'archéologie française, trois fleurs de coquelicot démembrées par des mains puériles, terrasses de cahiers dont l'origine paraît contemporaine...

Un bon moment est le soir après dîner. Très vite derrière la maison, après quelques champs de blé, commence un pays vague, sauvage et doux, sous le regard sévère des montagnes du fond : garrigues de bruyères, de genêts et de thym, haies de petits chênes et de pins, avec les taches massives des chênes verts, qui étaient noirs dans la mauvaise saison et paraissent roussis maintenant parmi le grand feuillage. Nous allons souvent nous y perdre une heure pendant que le jour baisse. Il y a de grandes trouées de sable jaune par lesquelles on dévale dans des jardins de nuit. Sur notre terrasse, quand on revient, la partie de boules bat son plein...

Dieulefit, sans date. — (...) Je me sens à la fois vieilli — par exemple, je ne saurais physiquement plus écrire maintenant : « nous les jeunes », et prendre un certain ton — et en même temps c'est comme si ce pont jeté hors de la durée par-dessus le tournant des 35 m'avait empêché définitivement de couper le contact avec mon adolescence, parce qu'on m'a fermé les yeux et occupé le cœur au passage de la frontière. Bonheur de ne s'être pas installés au moment où l'on s'installe, et une porte

1943-1944

s'est maintenant ouverte qui ne se fermera jamais. Qu'importe le visage que prendra demain ! Il est sûr qu'*Esprit*, tel que nous l'avons pensé, Châtenay tel que nous l'avons imaginé, ne renaîtront pas plus intacts que nous ne le serons nous-mêmes. Je suis aussi sûr que nous réaliserons une sorte d'*Esprit*, une sorte de Châtenay, parce que deux ou trois fidélités dans une vie, c'est le moins que l'on puisse se payer. J'y pense même, nous y pensons souvent avec P., par les chemins (car que faire en un gîte), mais avec autant de respect et d'amour pour les visages inconnus qui s'avancent vers nous que pour les continuités qui prient en nous...

...Les beaux jours arrangent un peu mieux la vie... Un peu avant 8 heures, on apporte la bouillie d'Annette : c'est mon service. Un peu avant 9 heures, père et fille descendent à la terrasse. La fille a inauguré le maillot de bains qu'il lui arrive de rejeter d'un geste dionysiaque, quitte à partir immédiatement, en costume d'Eve, avec le Bernanos de sa mère sous le bras, d'un air universitaire et dégagé. Il y a maintenant, sur un des deux petits terre-pleins qui descendent de notre porte particulière sur l'ancien terrain de croquet, l'Arbre de la Science du Bien et du Mal. Pourquoi les cerisiers ont-ils des branches qui traînent jusqu'à terre, si ce n'est pour les petites filles étonnées de voir leur dessert pousser soudain dans la nature, et qui attendent sans doute de ce monde impayable qu'il leur présente incessamment l'arbre à bouillies et le parterre de crèmes-maïzena ? Alors on agite son petit derrière bleu saillant dans le maillot, on se hisse sur les pieds, on tend les bras, on hurle, on attrape une feuille par le bout de l'extrémité de la pointe, on amène la branche, et hop, d'un geste qui n'autorise pas la discussion, on arrache une cerise, on lâche tout, on pousse un cri de triomphe, ou un « Na » modeste et péremptoire. (...)

Souvenirs de Jacques Brunschwig.

J'ai connu Emmanuel Mounier pendant l'occupation, à Dieulefit, ce petit village drômois, « *locus quem Deus fecit* », qu'il inscrit sur la première page de son *Traité du Caractère*, et où beaucoup d'écrivains et d'artistes avaient trouvé un refuge et d'actives sympathies. J'étais alors un enfant. Je me rappelle avoir vu Mounier pour la première fois dans le jardin de la petite pension qu'il habitait à cette époque. Installé à l'ombre d'un tilleul, nullement atteint, semblait-il, par les cris des enfants qui jouaient tout à l'entour, il travaillait, bellement solitaire, au plus près de sa propre pensée. Je sus seulement plus tard qu'il s'employait alors à décrire ce visage de l'homme pour lequel, en même temps, et d'un identique

1040

DIEULEFIT

effort, il luttait. Ce fut la première image que j'eus de la philosophie, et somme toute je n'eus par la suite qu'à en préciser les contours, non à les modifier.

C'est à Dieulefit aussi que Mounier, faisant le faisceau de toute sa vie, rassemblant ses affections humaines et les plaçant dans la lumière spirituelle de sa méditation, commence à instaurer en lui-même cette harmonie totale de la personne, à laquelle il tendait dès ses premiers pas et qui atteindra, avant sa mort, à une telle perfection qu'elle imprégnera tous ses actes. Il n'en est pas de plus beau témoignage que les deux grandes lettres qu'il écrit à ses parents au printemps de 1943 :

A son père, 11 mars 1943. — Mon petit papa, si nous n'avons pas le même style (ce n'est qu'une question de style) dans la manière de penser à l'avenir, admettons... qu'avec ma santé organico-psychique un peu trop équilibrée, j'ai besoin de lancer des coups de pied dans les raisonnements et les calculs exprimés, non sans faire quand il le faut de rapides calculs mentaux, que je masque aussi certaines fois par les allures cavalières de mes formules, voilà. Pour passer de la psychologie du sujet à sa spiritualité, quand la vertu d'imprévoyance doit-elle avoir le pas, dans le concret, sur les prudences requises? Il faut bien voir la difficulté d'un dialogue à ce sujet. C'est qu'il n'y a pas d'autre critère qu'un critère de conscience et de vocation qui se prononce dans le secret du cœur.

Il est relativement facile de s'entendre sur les généralités qu'il faut de ceci et de cela, à l'exclusion de ceci et de cela, mais seule la conscience personnelle a compétence pour les cas particuliers. La règle générale, en un sens la seule règle de vie chrétienne qu'elle englobe par la générosité, la charité, est celle-ci : ne jamais sacrifier une possibilité intérieurement assurée de vocation spirituelle à un calcul de moyens si, entre toutes les prudences requises pour s'assurer de l'authenticité de la voix intérieure, elle s'affirme bien comme une voix du plus-être. « Fais ce que dois, advienne que pourra. » C'est mal dit, car il s'agit de bien plus que de « devoir », d'accroissement de la vie et de l'amour dans le monde. Mais, avec ce correctif, cela dit tout quand même et il ne faut en rien diminuer l'« advienne que pourra », ni le tempérer de « jusqu'à un certain point », « sans exagération », etc. Cela veut dire si le haut commandement intérieur est authentifié, vas-y, même contre des calculs, même contre l'apparemment impossible, même si tu marchais par là face à la mort. Mûrie et retardée par de longs mois, notre décision a eu tout le temps de se critiquer elle-même, elle n'a fait

1041

1943-1944

que se confirmer. Et, entre nous, pour clore ce petit chapitre de philosophie, si avec l'avance que nous avons et que chaque jour vient soit maintenir, soit même renforcer, nous prétendions ne pas avoir le minimum de sécurité nécessaire à la prudence, aujourd'hui que tant de gens ont tout perdu, c'est alors que jamais nous ne serions mûrs pour l'abandon. C'est ce dont tu ne doutes pas et c'est pourquoi, après le monde tarabusté, tu jouiras de la vie éternelle dans les siècles des siècles...

...Si j'ai fait une allusion à mon avenir, c'est toujours par le souci de me mettre la réalité devant les yeux.

Je souhaite de tout mon cœur ici encore, malgré ce que cela peut nous coûter sur le plan des amitiés privées, avoir à reprendre le béret bleu¹, car sinon tout se réglera sans nous et les valeurs que représente la France n'auront plus droit à la parole devant des pays qui présenteront des millions de morts derrière les leurs. Les vocations spirituelles, c'est bien joli, mais elles ne dispensent pas, dans la vie même de la collectivité en danger, de mettre sa main à la pâte avec tout le monde aux plus humbles tâches de salut. Sinon les vocations spirituelles sont un trop beau prétexte pour vous construire un abri dans les confort des états-majors, en dehors de la souffrance commune. Il n'y a d'ailleurs plus de problème à tout cela du jour où l'on a pleinement réalisé que sa vie entière est entre les mains de Dieu et que nos prudences n'y font rien. Tu te rappelles le garçon qui, étant avec moi, a voulu s'abriter précisément dans un état-major en Bretagne : je suis libre et lui traîne toujours quelque part dans le Wurtemberg. J'en connais un autre qui a été tué sur les routes en quittant Paris où il n'aurait pas eu une balle. Ici encore « fais ce que dois » et ce n'est pas ce que tu feras qui te mettra plus ou moins en danger. Mais je prêche toujours un converti.

...Voici bientôt le facteur. Je cachette et vous embrasse, mes petits enfants, de tout mon cœur.

28 avril 1943. — Mon cher papa, tu as bien fait de m'ouvrir cette fenêtre sur toi. La communion de deux êtres proches est un état intermittent que séparent des zones ternes ou obscures, et périodiquement il faut crever le dépôt que la vie insère entre eux, l'écran même des faits, des événements, des choses, et qui semble les unir. Il faut qu'une fusée de laves profondes et brûlantes vienne fondre cette alluvion inerte des jours.

Et cette lave s'appelle vérité? Le cœur et la vérité ne mar-

1. Mounier avait été mobilisé dans les chasseurs alpins.

DIEULEFIT

chent pas de pair. Il arrive que la haine ou simplement l'agressivité soit terriblement plus lucide que l'affection trop laissée à elle-même. L'affection est douce, arrangeante, prompte aux compromis, à l'illusion bénisseuse. Elle aime se laisser bercer par un ronronnement fleuri de mots trompeurs. Elle devient une morte vivante. Des silences s'établissent, des habitudes de se taire ensemble sur les mêmes choses ou d'échanger sur elles les mêmes mots convenus et usés. Ce vocabulaire a l'air de vivre et de faire vivre, en réalité il se fige lentement et, secrètement son tissu, sclérose les fibres mêmes de la vie.

C'est ainsi, je pense, que beaucoup de ménages sèchent sur place sans s'en apercevoir. Nous qui avons le bonheur de connaître des foyers vivants, nous savons combien les meilleurs doivent être vigilants à ne pas laisser s'insérer entre *moi* et *toi* cette pellicule insensible, résultat de tous les silences non éclairés, de toutes les bavures du cœur et du langage, des rognures de tout ce qui en nous n'est pas personnel, vigilant, lucide et aimant.

La difficulté n'est pas la même dans toutes les situations. Dans un ménage l'obstacle, c'est la banalité de la vie quotidienne, la pression de la promiscuité, qui déflorent le miracle de la vie. De père à fils, l'obstacle est plutôt la différence des expériences, parfois leur éloignement dans l'espace, qui rend plus difficile encore leur communication. On se les dit mal ou trop vite. On les laisse plus ou moins paresseusement couler sous des rapports habituels, des chansons montées de l'enfance, agréables et faciles. Si on continuait interminablement ainsi on finirait par se parler toujours le plus affectueusement du monde, on continuerait à ressentir lessentiments les plus chauds, mais sur une sorte de vide, d'ignorance mutuelle, profonde, de mensonge vital.

C'est ici qu'il faut reprendre contact avec la vraie nature de l'affection. Elle n'est pas pour que l'on soit *heureux* ensemble, mais pour que l'on soit *plus* ensemble. C'est la loi du plus de la croissance spirituelle et de la vérité qui fait mal, le sacrifice qui fait mal, la lutte qui fait mal. « Mon royaume n'est pas de ce monde » implique que l'harmonie n'est pas de ce monde ; toute affection trop harmonieuse, tout accord trop constant, toute douceur trop systématique, tout optimisme trop arrangeant, sont partiellement tissés de mensonge.

Nous devrions mesurer la profondeur des affections, certes aux joies mutuelles que nous nous donnons, mais aussi, je force à peine ma pensée, aux blessures que nous nous faisons. Il y a des blessures vaines, mauvaises, celles qui viennent du choc

1943-1944

des égocentrismes, je parle des autres, bien entendu, de celles qui sont nécessaires pour ne pas vivre dans le mensonge et pour se réveiller mutuellement du sommeil de l'habitude...

...Ce qui est grand, c'est le désir de s'aimer et la lutte pour l'amour. La transfiguration de l'amour, la béatitude de l'amour, un miracle la donne de temps à autre.

Je parais être bien loin de la vieillesse. Mais je suis bien près de toi, car ce qui compte, dans une ouverture telle que tu me la donnes sur ton expérience de la vieillesse, ce n'est pas le sujet objectivement pris, c'est l'illumination d'un toi aimé dans sa difficulté vraie sous les illusions de la vie et de l'échange. Et c'est parce que j'ai senti cette illumination que je me suis arrêté sur elle et sur la nécessité de la maintenir entre nous comme climat permanent d'affection. « Tu honoreras ton père et ta mère » a pour moi, depuis quelques années, le sens d'une expérience très précise. « Tu les verras vieillir », tu vivras une vie forcément décalée de la leur, d'autant plus qu'outre l'âge, la poussée en avant qu'ils t'ont donnée à la sueur de leur effort t'a placé dans un milieu et un style de vie différent de ce qui fut celui de leur jeunesse, dont ils n'ont même pas la mémoire, une expérience totale. Les moyens de communication entre vous diminueront non seulement avec l'espace, mais avec la divergence de vos vies. La facilité serait de continuer, comme si de rien n'était, à dire les mots de votre enfance et sous leur babillage laisser mourir une communication intime sans jamais vous l'avouer. Tu laisseras alors cette indifférence, fût-ce une indifférence chantante et caressante, s'établir entre vous. Or, l'indifférence c'est traiter l'autre comme une chose, fût-ce comme une chose agréable, non plus pour ce qu'il est. « Tu honoreras ton père et ta mère », tu ne leur feras pas ce déshonneur de les laisser aller, de consentir à ce qu'ils t'ignorent, et n'aient de toi qu'une image artificielle et fausse. Comme la vie naîtra entre vous d'expériences et de problèmes nouveaux, tu ne pourras pas ne pas leur faire de mal si tu veux continuer de maintenir serrées vos luttes désaccordées, mais ce mal est nécessaire au nouvel enfantement de votre affection, il est cent fois plus respectueux et amoureux que l'irrespect du laisser-aller...

...Cessons donc de maintenir artificiellement cette première forme de notre affection qui a fait son temps, qui est belle en son temps, qui n'est que grimaçante plus tard, et établissons aujourd'hui cette bien plus belle, bien plus forte chose, l'affection d'un homme debout, d'une femme debout pour un homme debout, issu de leur œuvre et leur revenant avec la sienne. Tu

1044

DIEULEFIT

honoreras tes parents, c'est-à-dire tu les aideras à réussir cette transfiguration. Elle t'est plus facile qu'à eux, car toi tu es porté par l'exigence même de la lutte qui te prend chaque jour, mais eux, leurs souvenirs ne sont-ils pas tous de ton enfance et quand ils pensent à toi, n'ont-ils pas les mains pleines de ton enfance, plus que de ta vie actuelle qui leur échappe par la distance même dans sa substance quotidienne. Tu honoreras tes parents, c'est-à-dire tu les aideras par ta jeunesse à vaincre la vieillesse. Tu ne les laisseras pas s'enfoncer derrière l'écran de leur affaiblissement, tu démoliras constamment ce mur devant eux, dans la mesure où il dépend de tes forces.

❧

N'allons pas, pourtant, imaginer qu'à Dieulefit Mounier se soit adonné sans réserve à son labeur d'écrivain, aux joies de la vie familiale et de la méditation. Il y eut à Dieulefit deux « congrès Esprit », auxquels participèrent, en septembre 1943 et en 1944, des amis venus des deux zones : Henri Marrou, Jean Lacroix, Pierre Emmanuel, André Mandouze, Gilbert Dru, Paul Flamand, Hubert Beuve-Méry. Mounier y présenta, comme aux congrès annuels du temps de paix, de grands rapports doctrinaux sur la révolution qui devait, pensait-il, continuer le mouvement de la Résistance. Mais la grande question débattue fut la reprise d'Esprit après la Libération. Plusieurs pensaient que Mounier devait plutôt se consacrer à une œuvre de philosophe et ne pas céder à la tentation des jeunesses prolongées au-delà de l'âge normal. Mais une fois de plus, l'appel des événements et la fidélité à soi-même devaient coïncider et trancher un problème qu'aucune discussion d'équipe n'aurait pu résoudre.

En 1944, à la nouvelle du débarquement en Normandie, Mounier reprit sa chronique quotidienne des événements, abandonnée depuis son arrestation. Du carnet où il consigna l'histoire de la Libération à Dieulefit, nous extrayons quelques lignes :

Carnets de Mounier, mercredi 16 août 1944. — ...Chacun demande aux heures exceptionnelles un surcroît de nourriture, mais un surcroît de sa nourriture habituelle : les méditatifs, de la méditation, les agités, de l'agitation. Ce silence est intolérable à tout le monde : il est intolérable à une partie de moi-même. Chacun veut grandir sa taille n'importe comment devant une situation qui lui en fait sentir le misérable canon. « Faire quelque chose », n'importe quoi, se teinte de dévouement et de patriotisme, mais signifie neuf fois sur dix : « Enfin, me prouver à moi-même que je ne suis pas un vermicule ! » D'où ces foisonnements de comités en quête de raisons d'être, ce bourdonnement autour des P. C., ces femmes péremptoires, ces garçons affairés autour de courants d'air, et beaucoup de

1944-1950

vitesse, des carrousels de motos en veux-tu en voilà. Le mouvement, le bruit, c'est tellement fortifiant !

Jeudi 17 août. — ...Des choses peuvent se dire maintenant qu'il n'y a plus aucun danger de voir ces notes tomber entre des mains ennemies et compromettre plusieurs...

...Le 15 juillet, le sous-préfet de Nyons, qui avait passé au maquis peu avant et faisait plus ou moins fonction de préfet de la Drôme dissidente, nous rencontre, Pierre Emmanuel et moi. Il nous demande de mettre sur pied avec Andrée Viollis un grand hebdomadaire : *Vercors* pour toute la dissidence Vercors et Drôme. L'occasion est tentante de communier plus étroitement à la vie du maquis. Mais décidément nous sommes voués aux actions avortées. A peine ai-je fait un rapport sur le projet, un éditorial, la dislocation du Vercors par l'attaque allemande nous enlève le gros de notre espace, et la seule ville où l'on pouvait imprimer : Die.

Début août, le comité de libération et le nouveau préfet, ont repris le projet de journal sur une échelle plus réduite : il s'agit de relever *Le Résistant de la Drôme* qui deviendrait l'organe officiel du comité de libération pour la Drôme Sud. En dehors des comités officiels nous le rédigerions entièrement, P. E., Viollis et moi. J'accepte, décidé d'ailleurs à ne pas écrire, moi, non-combattant, une ligne sur les combats ou les combattants. J'ai fait accepter que la tâche actuelle, pour un tel journal, hors des informations sobres sur les opérations et les événements locaux, était de préparer l'après-guerre. Je donne des articles de réflexion et de doctrine.

Mounier ne s'attarda pas longtemps en province après la Libération. Une pensée l'appelait impérieusement à Paris : non pas, comme tant d'autres, la pensée de jouer un rôle et de « parvenir », mais celle de servir par les moyens qui étaient les siens. Il fallait reprendre Esprit, ou plutôt le recréer, en partant à zéro, dans des conditions matérielles terriblement difficiles.

L'HARMONIE DE LA PERSONNE (1944-1950)

La France libérée, Esprit va pouvoir reparaître, et l'histoire de Mounier s'identifier de nouveau à celle de son œuvre. Les cinq dernières années de sa vie, de quarante à quarante-cinq ans, sont des années de pleine maturité. On admirerait la prodigieuse énergie qui nourrit alors ses multiples activités d'écrivain, d'animateur, de voyageur, de conférencier, si ce n'était, plus que jamais, le lieu de se souvenir d'un passage de ses carnets, où il souhaitait qu'on ne le louât pas tant du « dynamisme » de sa revue, que de son « rayonnement ».

HARMONIE DE LA PERSONNE

Certes, il est presque inimaginable qu'un seul homme ait pu suffire à tant de tâches diverses, mais il est plus admirable encore qu'entre elles toutes et avec sa vie personnelle Mounier soit parvenu à établir une unité qui était sa meilleure force. Ceux qui le revirent en 1945, après des années de séparation, furent tous frappés par cette vigueur nouvelle qui émanait de lui. Il n'avait rien perdu de sa jeunesse, sauf les dernières timidités, les gaucheries ou les expressions hésitantes qu'on lui voyait parfois encore à la veille de la guerre. Plus grave, mais en même temps plus rapide encore, certainement creusé par plusieurs expériences de la souffrance, mais aussi plus alerte et même plus joyeux, il exerçait naturellement sur quiconque l'approchait une autorité immédiate. Ce prestige n'était pas celui de la force de volonté, mais quelque chose de plus mystérieux, de plus intérieur : une possession de soi qui avait pour conséquence une ouverture accrue vers autrui. Une sûreté dans les choix profonds, une certitude de la pensée, qui lui permettaient d'écouter mieux encore que naguère et d'être plus que jamais accueillant.

Cette période, qui fut toute d'acquisition et de progrès au point de vue de l'action et de la pensée politiques, est intérieurement sans « histoire » : car il n'y a plus d'histoire là où un homme est définitivement entré dans le sens ultime de sa vocation. Il n'est point immobile, il est bien toujours en marche, mais son progrès est de l'ordre de la profondeur. C'est une marche « appelée en avant », et cet « en avant », nous savons maintenant que son nom était éternité.

Les débuts pourtant, dans l'hiver 1944-1945, ne furent pas faciles. Mounier et sa femme, rentrés dans un Paris où tout repartait de très bas, connurent des mois d'extrême pauvreté, comparables à leur première saison lyonnaise de 1940. Châtenay provisoirement inhabitable, ils étaient confinés dans un petit appartement de l'avenue Émile-Zola, à peu près sans ressources matérielles. Les amis d'avant-guerre étaient ou morts ou dispersés, ou distraits d'Esprit par mille sollicitations. Il fallait obtenir des autorisations, du papier, rassembler une équipe, retrouver l'attention des lecteurs. L'opiniâtreté de Mounier triompha de tout, et ce fut un vrai miracle que la publication d'un premier Esprit, nouvelle série, dès décembre 1944, six mois avant les autres revues.

C'est dans le courant de 1945 que la cause parut enfin gagnée. Bientôt Esprit s'établit dans l'immeuble des Éditions du Seuil, à ce troisième étage du 27, rue Jacob où, jour après jour, la porte de Mounier est ouverte aux amis et aux visiteurs. L'œuvre poursuivie par la revue est trop proche encore de nous pour qu'il soit possible d'en faire l'historique. Mounier y pose lucidement toutes les questions qui sont ou qui seront longtemps encore les nôtres. Les problèmes issus de la guerre et de la Résistance (justice politique, camps de déportation, personnes déplacées, Israël) ne doivent point faire oublier les problèmes politiques de fonds (révolution nécessaire, marxisme et démocratie, etc.) et les perspectives françaises n'auront pas une préséance abusive sur la fonction propre d'une revue qui à ses débuts

1944-1950

se voulait internationale. Qu'il s'agisse de l'Allemagne ou de l'Afrique, Mounier est le premier à proposer des solutions hors des routines et des préjugés. Les points de crise intellectuels ou spirituels sont diagnostiqués, des existentialismes à la cybernétique, de la laïcité scolaire à l'agonie de la chrétienté, des méthodes psychiatriques à la littérature de dérision. La position de Mounier, qui, avant la guerre, n'était bien connue que d'un petit nombre, s'impose à la conscience générale et devient l'une des composantes majeures de la vie française, et du coup son rayonnement s'étend dans le monde entier.

L'équipe de base, reconstituée peu à peu, groupe un premier noyau d'anciens (Marrou, Lacroix, Goguel, d'Astorg, Paul Fraisse, Humeau) auquel sont venus se joindre à partir de 1946 des jeunes et des nouveaux venus (Domenach, Guichard, Chris Marker, Jean Cayrol, Bartoli, Ricœur, Jeanson, Rabier, Rippert, Bourniquel, Queffélec, Beigbeder, Bazin, bien d'autres). En 1945-1946, Joseph Rovin est secrétaire de rédaction.

Depuis 1945, la maison de Châtenay est devenue ce centre dont Mounier rêvait depuis longtemps. Il s'y installe avec sa femme et la petite Anne. Le 28 juillet 1947 naîtra une troisième fillette, Martine. La communauté se complète : Paul et Simone Fraisse, Jean-Marie et Nicole Domenach, Henri et Jeanne Marrou, Jean et Jacqueline Babouline viennent habiter les « Murs Blancs ». Quand on entre dans le parc, une bande d'enfants vous accueille. Mounier travaille toute la matinée, sa fenêtre ouverte sur les arbres, dédaigneux du froid en plein hiver ; quand il va à la boîte aux lettres, il adresse aux enfants quelque plaisanterie, parfois trop subtile, passée par l'intellect, et qui les laisse un peu rêveurs. Ou bien on le voit longtemps faire et refaire le tour des allées avec l'un ou l'autre de ses amis, les yeux au sol, débattant un problème, préparant un numéro, une réunion. Qu'il écoute ou qu'il parle, il semble capable de se soustraire à la présence des choses, de ces arbres qu'il aime tant et dont il parle volontiers. Nous le taquinions sur cette façon qu'il avait de commenter la réalité concrète sans avoir l'air d'y poser ses regards. Et pourtant, il n'était pas absent. A Châtenay, sans qu'on pût très bien dire pourquoi, c'était bien lui qui faisait une communauté de cette réunion de quelques amis. C'était lui qui établissait la juste mesure et l'équilibre nécessaires entre la vie commune et la liberté de chacun respectée par tous. Il organisait les corvées d'entretien du parc, et c'était un spectacle que de le voir défricher les coins envahis par les ronces, avec une belle vigueur qu'il devait tenir de ses aïeux dauphinois. Mais à l'heure prévue, il retournait à sa table de travail où on l'imaginait exerçant les facultés de son esprit avec la même aisance tranquille. Au centre de tout, il y avait pour lui son foyer, sa femme et ses fillettes, qui lui étaient le prochain le plus proche, l'autre immédiat, donné un jour, et grâce auquel, toute solitude vaincue ou peuplée, le monde entier des autres était ouvert, et lui-même, Emmanuel, ouvert aux autres. Là était la source de cette joie devenue si perceptible en lui.

Le dimanche, une fois par mois, les « Murs Blancs » accueillaient

HARMONIE DE LA PERSONNE

les amis d'Esprit, soit pour entendre un exposé, soit pour un débat organisé, parfois pour une rencontre avec des étrangers de passage à Paris.

A Jacques Lefrancq. Châtenay, décembre 1945. — Mon vieux Jacques. Il était une fois un garçon peu écrivant. C'est moi, toi, toi aussi, bon. On est quitte. Mais tout de même je m'en veux. Paraît que la civilisation simplifie les gestes, diminue les distances, augmente les loisirs. Je voudrais bien le tenir, l'envaléryané qui raconte cela, mais en fait comme il faut deux fois plus de gesticulations pour le même résultat, je n'arrive pas commodément à cette occupation religieuse des époques humaines : se mettre lentement à une table et, sans regarder l'heure, la tête et le cœur vacants, ignorant des chemins et du temps que prendra l'aventure, écrire sans hâte à un ami...

...Devant moi, à travers la fenêtre, ce parc dont il est extraordinaire qu'il ne te connaisse pas et que tu ne le connaisses pas a pris ses dimensions de l'hiver : une petite chose entre quatre murs derrière trois mages somptueux dont deux cèdres, et juste au milieu l'arbre-lyre, léger, élancé comme demoiselle. Givre partout. Ça n'arrête pas les écureuils. Ils sautent toute la journée avec leurs queues trop longues pour le geste menu des pattes, de branche en tronc et de tronc en pré. Trente pigeons, jeudi, ont pris l'arbre-lyre pour la place Saint-Marc, puis, reconnaissant leur erreur au thermomètre, ont procédé à un raccourcissement de front. Un gisophère mystérieux a introduit un peu d'inquiétude dans l'immobilité du grand pivert.

Souvent appelé en province, où les groupes Esprit ont repris une très vive activité, Mounier fit aussi, durant ses cinq dernières années, de nombreux voyages à l'étranger : 1944, Belgique ; 1945, Suisse et Pologne ; 1946, Autriche, Belgique ; 1947, Berlin et zone française d'Allemagne ; février-avril, Afrique Équatoriale française ; août, Allemagne ; septembre, Rencontres de Genève ; décembre, Milan, Gênes, Florence, Rome ; 1948, Allemagne, Autriche (mais cette année-là est presque entièrement consacrée à la province) ; 1949, mai, Angleterre ; novembre, Danemark, Suède, Norvège.

Rien ne donnera mieux l'idée de ce que fut alors l'extraordinaire omniprésence de Mounier, que la simple juxtaposition de quelques lettres adressées les unes à ses proches collaborateurs, aînés ou cadets, les autres à des correspondants d'occasion. Nous les donnons ici dans l'ordre de leurs dates. L'occasion ou le prétexte de chacune d'entre elles s'entend de soi.

A J. M. Delettrez, 17 février 1945. — Vous nous abordez comme si nous étions une revue « de gauche » ayant les réflexes automatiques que l'on a de ce côté. Nous ne l'avons jamais été.

1944-1950

Nous n'avons donc aucune revanche à prendre. Cette manière bien française de poser les problèmes politiques, dont votre lettre est pleine, toute en nervosité, en ressentiments, en passion, me paraît, excusez-moi le mot, détestable par sa subjectivité. Ne saurons-nous donc pas un jour regarder lucidement et calmement des problèmes qui nous intéressent tous, sans voir ici les cornes du diable, là le grand Inquisiteur, ailleurs le Complot de la Main Noire, et toutes les balivernes pareilles? Si nous nous disons révolutionnaires, ce n'est pas par échauffement verbal ni par goût du théâtre. C'est parce qu'une analyse honnête de la situation française nous la montre révolutionnaire. Si nous disons que la bourgeoisie a massivement démissionné de son honneur et de ses responsabilités, ce n'est pas par sentiment de classe — nous sommes tous bourgeois — ni par démagogie — je vomis la démagogie, mais parce que l'évidence en crève les yeux, si sympathiques soient les exceptions. Croyez-vous que nous ne devions pas déchirer, pour le dire, les tendresses profondes? Et quand vous dites « Juif ! » d'un certain ton que j'entends sur le papier, ne croyez-vous pas que vous participez sans le vouloir, pour votre part, à toute la monstruosité hitlérienne? Ce juif a failli dix fois être fusillé pour la France, il est, j'imagine, de nom aussi français que Darnand, Déat ou Doriot.

Croyez que je n'oublie pas tout ce qui irrite et parfois scandalise dans la Résistance et dans ses environs. Nous l'avons dit et le dirons. Mais on ne lit pas l'histoire avec des irritations. Dans le ghetto où nous l'avons si longtemps tenu, le peuple n'a pu acquérir que des façons qui nous blessent. Oublions ces blessures. Il monte peu à peu vers le remplacement de la bourgeoisie comme la bourgeoisie est montée peu à peu vers le remplacement de la noblesse. Aidons-le. Il y aura des violences en route — hélas ! que celui qui ne s'y sent aucune responsabilité leur jette la première pierre. Il y aura des démagogues en travers : le champignon pousse partout, la forêt n'en est pas moins belle, les champignons passent, elle croît avec la même majesté. Ne nous hypnotisons pas sur les démagogues. Croyez-vous que dans ce simple sens politique et cette fraternité vraie il n'y ait pas beaucoup à faire?

Envoyez-moi les manuscrits que vous me proposez. Je les lirai avec attention. Et croyez, cher Monsieur, que si je me permets quelque franchise avec vous, je voudrais ne pas décourager un homme de bonne volonté.

A Hubert de Ranke, 27 décembre 1946. — Mon cher ami, Si un mouvement d'impatience me venait jamais en recevant

HARMONIE DE LA PERSONNE

une de vos lettres, même longue (moins longue qu'une vie, moins longue qu'un moment de désespoir), je devrais bien redouter l'impatience de Dieu à mon égard. Merci donc de cette longue confiance que vous me faites, car chaque page que vous avez osé ajouter est un acte d'amitié. Vous me rendez plus confus dans l'impuissance où j'ai été jusqu'ici de vous aider. Il y a sans doute dans le monde des êtres très lumineux que, pour vous, il eût mieux valu rencontrer que moi. Mais je me souviens d'un jour où mes deux grands-parents, déjà âgés et assez perclus de rhumatismes, s'étaient assis sous un arbre à la campagne pendant que nous, jeunes, poussions plus loin. Sentant venir la fraîcheur, ils voulurent se lever. Aucun des deux ne le put, tout seul. Mais en appuyant l'un à l'autre leur infirmité, ils y arrivèrent tout de même. C'est ce que nous pouvons faire tous deux, faute de mieux...

A un collaborateur, samedi (été 1947). — Inutile d'attendre. Mon sentiment est net. Ne regrettez pas le télescopage de votre papier avec le numéro. Indépendamment des problèmes de composition de l'ensemble, je ne l'aurais pas pris tel quel. C'est un article gigogne, mon cher. D'un papier sur la justice de la Libération, sort un papier sur Justice politique et universalité, d'où fuse un troisième sur Justice politique et compréhension. Je vois bien l'âme qui unit tout cela ; mais cela fait tout de même une sorte de pied photographique, ou de boa à coulisse, ou de chenille-surprise. D'autant que le pied ou le boa ou la chenille s'étirent avec une nonchalance pas pressée d'où surgit un vif sentiment de l'interminable, ou de l'inexorable. Je suis cruel (il fait chaud) avant d'être juste. Mais je vous signale que cette coulée nonchalamment abondante de la pensée et des mots est à mon humble sens votre principal handicap littéraire, que ne rattrape pas toujours votre sens de la saillie, votre humour polémique. Votre langue n'évoque que l'idée du flux, et il faudrait qu'elle se veuille métal, ou pierre, ou éclat. Discipline ! Discipline ! ô Barrès à la mèche longue !

Ceci dit, je voudrais bien que vous recueilliez, dans un récipient plus durement sculpté, l'excellent suc de ce papier... Je dois seulement être draconien pour les dimensions. A cause de mon numéro d'abord, qui est comble. Et à cause de vous : car je suis sûr que cette contrainte vous amènera à un rythme qui, dans ce numéro, est celui du combat, et non de la promenade d'été. Donc : 10 pages machine, semblables à celles que vous m'avez envoyées. Le plus tôt possible dans la semaine sera le meilleur...

1944-1950

A *Albert Béguin, Aeschi, 6 août 1948.* — ...X croit que je l'ai maintenu serré par autoritarisme ; et en vérité, je n'aime rien moins que le pouvoir — même si je suis parfois un peu entêté, pas longtemps quand la confiance y est...

...Je ne puis accepter que l'expression littéraire soit une expression mineure à *Esprit*. Mais je pense qu'avec les éléments actuels — je pense aux meilleurs — une monarchie du groupe, même en dehors de moi, est impossible. Ils sont trop divers, de tempéraments trop divergents. Une formule, au moins provisoire, pourrait être assurée, en attendant mieux ou autre chose, si je pouvais être en totale collaboration avec deux ou trois d'entre vous, fût-ce séparément les uns des autres. Il s'agirait d'une méditation continuelle de cette partie littéraire et des problèmes à y soulever...

...Un dieu silencieux s'est glissé entre nous ces derniers mois, qui ne nous a pas laissé développer cet accord que je sens avec vous plus profond qu'avec beaucoup d'autres. J'aimerais qu'il levât le doigt de sa bouche et que notamment vous fussiez de ceux dont je pourrais attendre la franchise absolue et nue, les choses que personne ne vous dit, par gentillesse ou légère lâcheté. Il nous faut à la tête d'*Esprit* une équipe d'hommes à la peau dure, qui se sachent, et se sentent, en état de guerre spirituelle, et aient les uns pour les autres une sorte de sévérité militaire sous le regard unique de l'amitié.

A *un ami, mercredi (octobre 1949).* — ...Je ne suis point étonné, et il ne faut pas t'étonner de ce que j'aie pu avoir, au printemps, quelque réaction aux passages incriminés, et les avoir totalement oubliées en octobre. Tu connais ma réputation, un peu justifiée, d'avoir un emploi du temps assez lourd de neuf heures du matin à minuit de la nuit. Il l'a été particulièrement ce premier semestre, d'où ma défaillance physique de l'été. Je ne m'en tire que par l'oubli, involontaire mais souvent total : il m'arrive de ne pas reconnaître, à quelques mois, des textes de ma main. Au surplus, comme je te l'ai expliqué, ma première lecture d'un texte porte toujours sur le fond et l'acceptation de principe, le souci des aménagements locaux ne venant qu'ensuite. Ajoute qu'il peut se produire des fadings de la(t)ten^s_tion sur les passages trop chargés de pattes de mouche, et tout cela peut converger à faire supposer qu'un oubli fort a pu se greffer sur une perception faible desdits passages. Peu importe, d'ailleurs. Cela relève de la pathologie mentale du directeur d'*Esprit*...

HARMONIE DE LA PERSONNE

A Maxime Chastaing, 4 novembre 1949. — N'avons-nous pas des réactions de quadra ou quinquagénaires? B. a trente ans. Devons-nous empêcher les jeunes de s'emporter? Nous l'avons fait nous aussi. Il y a tant de complaisance aujourd'hui qu'un peu de rage n'est pas vaine, même quand il s'agit de dépister le mal qui est dans le bien... Pas plus pour moi que pour quiconque je n'accepte que la noblesse d'une partie de l'âme rende tabou tout ce qui grouille dans ses fonds. Je pense bien que la totale compréhension est plus parfaite : mais puis-je imposer à un jeune cette sagesse que la vie seule apprend, lui refuser ses colères et ses injustices qui sont le seul moyen pour lui de forcer le chemin de la vérité?... N'est-ce pas meilleur que de le débouter au préalable et le rejeter dans la solitude d'une recherche découragée?

Au colonel X, 1^{er} mars 1950. — Je viens insister auprès de vous pour que vous participiez massivement, si j'ose dire, à notre numéro. Vous sentez bien le ton que nous y cherchons. Il ne s'agit pas de faire de l'antimilitarisme facile. Je trouve même que vous devriez insérer, dans ce que nous allons vous demander, un paragraphe sur l'antimilitarisme facile ; non pas pour vous en débarrasser facilement à votre tour, mais pour montrer, ce qu'il me semble, comment il n'est pas assez sévère, ou exigeant, passe à fleur de question. Ce ton, je ne vous dirai pas : c'est le ton *Esprit*, ça me déplairait ; ce qui nous importe dans le ton *Esprit*, c'est qu'il soit (aussi) juste (que possible), et s'il l'est, il ne vaut pas par l'air maison, mais par sa justesse. Laissez, vous avez raison, le style provoquant, et les constructions utopiques. Mais vous n'entendez pas par là — ce n'est pas une question, vous connaissant, c'est une affirmation — biaiser avec les problèmes, masquer les plaies, émousser l'arête de l'absolu là où il faut que l'absolu se fasse percevoir sous la concession de circonstance, appeler « réalisme » cette vague bouillie de déception, d'abstractions pauvres, de calculs chinois et d'élans moraux que notre M. R. P., pour ne point le nommer, nous sert depuis quatre ans comme plat de civilisation chrétienne.

Je pense que nous sommes d'accord là-dessus. Et d'accord, je vous dis : ce n'est pas un article que vous devez nous donner, c'est un grand texte, c'est plus qu'un texte, un cri, retenu mais d'autant plus fort, qui sorte assez puissant de l'impuissance et de la pourriture que l'on agite ce mois sous nos yeux à l'emplacement de l'armée, que ce cri ameute. Ameute les jeunes hommes découragés, ameute le courage, la volonté d'agir (et

1944-1950

d'abord, même si l'on ne voit pas l'horizon de l'action, de réagir), — ameute des vocations. C'est un texte qui doit *faire date*, mon colonel. Vous le portez en vous, et je serais heureux que par son retentissement, il vous assure que votre retraite forcée ne soit pas inutile...

...Pour les remèdes, je vous laisse juge. Il est certain qu'ils ont tous une condition politique. Peut-on refaire *séparément* une armée, une éducation, une magistrature, à un régime qui pourrit de tous côtés? Malheureusement, de changement de régime, je n'en vois que deux possibles en France à l'heure actuelle : ou un régime fasciste ou pseudo-fasciste, genre managers-généraux-belles âmes ; mais ne nous y trompons pas, avec les hommes actuellement vivants, ce régime, pour l'armée (outre les autres inconvénients), ce sera le triomphe définitif de ce que vous combattez, avec quelques prototypes-amusettes pour les jeunes au cœur flambant. Ou un régime communiste, et en un sens ce serait le mieux, mais hélas, peut-on encore penser à courte échéance un communisme sans la peste totalitaire et la russification? Si bien que, comme vous, tant que la situation n'est pas *dénouée*, comme elle le fut à la Résistance, je pense que beaucoup de ce que vous direz relèvera du vœu pieux. Mais je crois à l'utopie, non pas celle où l'on s'évade, mais celle où l'on se projette avec une volonté de fer. Tôt ou tard cette force donne son fruit. Ne cédon pas trop nous-mêmes aux ironies réalistes.

Écoutons encore quelques-uns de ceux qui rencontrèrent Mounier dans ses dernières années et qui, venus d'horizons très divers, s'accordent à découvrir en lui la grandeur dans la simplicité :

Jean Guichard-Meilé.

La plus jeune génération d'*Esprit*, celle qui n'a connu Mounier qu'après la guerre, est peut-être la mieux placée pour témoigner de sa simplicité, et de la qualité extraordinaire de son accueil. Voici un homme dont l'influence et l'audience étaient internationales, dont la pensée, l'action et les réactions servaient de phare à des dizaines de milliers de consciences, et que l'on pouvait aborder comme n'importe qui. (Il m'a fallu remettre à l'imparfait les verbes de cette phrase : en pensant à Mounier, c'est le présent qui vient au cœur, et à la plume...) Cette absence complète de pose, cette modestie unique m'ont toujours confondu. L'esprit de camaraderie avec les jeunes lui était naturel. Nul effort en cela (à la différence de tant d'hommes supérieurs qui s'appliquent à se mettre à la portée de leurs interlocuteurs, ce qui donne toutes les nuances de la bienveillance ou de la bonhomie, voilant plus ou moins mal une condescendance ennuyée). Cette invincible jeunesse de caractère se traduisait

HARMONIE DE LA PERSONNE

dans la conversation par des plaisanteries parfois gaminées, de l'ironie gentille, voire de simples jeux de mots, qui auraient peut-être étonné les lecteurs attentifs à sa gravité. Et comme il savait rire !

J. Dumazedier.

Le témoignage de Mounier avait de la valeur aux yeux même de certains communistes. Je crois sincèrement qu'il s'est trompé sur la vérité politique de notre siècle. Quand les masses se mettent en mouvement aux quatre coins du monde, la philosophie révolutionnaire n'est que bavardage impuissant et dangereux, si elle ne se relie pas, à tous les instants de la bataille, à une doctrine, à une stratégie, à une tactique révolutionnaires. Servitude et grandeur militante.

Il reste que Mounier a toujours été honnête, qu'il a toujours voulu dire ce qu'il croyait vrai, vrai *en soi-même*, sans calcul sur les conséquences. Il reste qu'il a toujours cherché à respecter l'Homme, jusque chez l'adversaire. Comme c'est grand !

Jean Bastaire.

Je découvris Mounier au début de l'année 1948. J'étais alors fort sensibilisé au problème communiste... Ma sympathie allait à un mouvement dont les tares diminuaient à mes yeux en proportion de grandeurs que j'apprenais à connaître... J'achetai quelques numéros d'*Esprit* dont l'un contenait l'une des nombreuses confrontations que la revue organisa autour du marxisme. Le texte de Mounier m'empoigna par son élan humain et sa lucidité. Il était impossible de n'y pas sentir la véritable passion qu'éprouvait cet homme envers son prochain le plus proche : le prolétaire...

Mounier, comme Péguy, m'a donné le sens de l'incarnation. Cette présence au monde, ce témoignage porté sur les terrains les plus controversés de la cité moderne, il l'affirmait avec la rayonnante efficacité d'une intelligence qui connaît, qui vit et vibre avec l'événement. Ce chrétien était incarné au plus épais de l'histoire contemporaine.

Gabriel Germain, professeur à Rabat.

Je n'avais jamais rencontré Emmanuel Mounier avant juin 1948. Je ne l'ai pas revu depuis. Je l'abordais, je le confesse, avec cette sorte d'appréhension que l'on ressent toujours en face de quelqu'un dont on se sait proche et pourtant séparé par une expérience de la vie très différente... Je revois maintenant cette conversation que nous eûmes dans le parc de Châtenay, dont nous faisions et refaisions le tour parmi les grandes herbes et les fleurs sauvages. Mon appréhension était vaine. L'entente fut immédiate. Nous parlions du Maroc, de sa situation politique, de sa valeur humaine aussi. Quand on ne connaissait Mounier que par ses articles ou ses ouvrages de doctrine, on pouvait appréhender de voir reparaître chez lui parfois l'agréé de philosophie. Or je trouvai devant moi un homme

1944-1950

qui n'avait peur d'aucune réalité, qui les accueillait, même étrangères à lui, et les apprivoisait.

On résout sans peine, de Paris, les inextricables difficultés des terres où se mélangent les civilisations. Quelques « principes » y suffisent. Rien de cette légèreté chez Mounier. Il posait des questions ; il écoutait les réponses, cet homme étonnant ; plus merveilleux encore : il n'avait pas ses réponses à lui, toutes prêtes, dans un tiroir de son esprit ! On sentait dans ses yeux, dans le mouvement de son front penché, cette grande application du travailleur loyal, qui veut savoir pour comprendre, et comprendre pour agir.

Mais voici que nous approchons de la fin de cette vie. Comme nous avons suivi Mounier au long des années, nous venons de le suivre longtemps, tel qu'il s'est vu lui-même, tel qu'il a été vu par d'autres. Multiple complexe, nourrissant de toute une richesse à peine soupçonnée la simplicité si droite de ses écrits, de ses décisions, de ses actes, il était à la fois le plus divers et le moins changeant des hommes. Nous pensions, à l'aide des documents que nous avons, composer son histoire. Insensiblement, cédant à la pression toujours vivante de sa main, c'est l'histoire de sa vocation qu'il a fallu découvrir. Lorsqu'il était parmi nous, compagnon quotidien de nos chemins et de nos incertitudes, nous recevions à chaque heure ce qu'il avait à nous donner, mais nous ne prenions pas le temps de connaître ni toute sa grandeur ni ce qui faisait l'unité de sa personne. Lui-même, par pudeur, en détournait notre attention, exerçait notre regard à se porter sur d'autres objets : sur cet avenir auquel il donnait son espérance parce qu'il était pour lui l'éternité bienheureuse ; sur ce présent auquel il offrait son amour, parce qu'il était le temps où nous sommes et que nous avons à affronter, à transformer, à dépasser. Voici maintenant sa vie ouverte devant nous, étale, une, sa vie tout entière comme une ligne qui va vers son achèvement, ou plutôt encore comme un mouvement, un élan dirigé, gouverné, intelligible seulement depuis qu'il est parvenu à son terme. Mais nous avons encore à en revivre les dernières journées, dont naguère nous ne pouvions savoir qu'elles allaient être les dernières.

En septembre 1949, au bord de l'Océan, Emmanuel Mounier, pour la première fois de sa vie, fut atteint dans son infatigable robustesse physique. Une crise cardiaque le secoua, mais, ayant repris très vite le dessus, il crut à quelque accident sans conséquence, et les médecins le confirmèrent dans cette erreur. Durant l'hiver, il reprit ses tâches avec aussi peu de précautions que devant. Une seconde alerte, en février, l'avertit du danger où il était, trop tard pour qu'il y eût rien à faire, et sans que la gravité de son état pût lui apparaître clairement.

Quelques lettres, écrites dans les derniers mois, ont pris pour nous une valeur testamentaire, qu'elles n'eurent pas, sans doute, pour lui :

A Jean-Marie Domenach, septembre 1949. — ...J'en arrive à l'âge où quand, comme dit Guéhenno, on ne préfère pas les cérémonies aux réalités, on a bien envie de casser l'instrument

HARMONIE DE LA PERSONNE

et de repartir à neuf. Mais la sagesse de l'homme mûr est peut-être de renoncer à cette tentation prétentieuse, de continuer et de perfectionner. A moins que l'événement... *L'événement sera notre maître intérieur...*

...L'intellectuel a mission (et même sacerdoce) de chercher la vérité, et de juger : *Homo spiritualis iudicat omnia*. Non pas de justifier les actes des puissants ou de contreforcer leur puissance, même si cette puissance est « dialectiquement » utile (...).

Cette autorité morale que l'on nous reconnaît n'est pas un dépôt en banque, c'est un produit corrompible que chacun de nos actes mûrit ou défait.

A un jeune écrivain, 14 mars 1950. — Vous me comprenez bien. Je ne vous demande pas, comme E. me le reproche... de me fournir la vérité que je désire. Je ne désire que ce qui est. Si cela est, je dirai au besoin : « Cela est et je suis contre », mais sûrement pas : « Cela n'est pas »...

Mais je sais qu'il n'y a pas de paradis sur terre. Je crois dangereuse la tendance de beaucoup de nos contemporains de vouloir trouver un absolu dans un régime politique. Moi qui suis chrétien, et place donc l'Église plus haut que tout régime politique, j'ai toujours refusé les écrits qui traitaient des actes de l'Église en effaçant les ombres. Tout ce qui est humain a sa face d'ombre et n'est réel, vivant, charnel que par là. Qu'il faille un peu idéaliser le tableau pour l'homme écrasé, qui a besoin d'une sorte de merveilleux espoir, je le pense volontiers. Mais ce n'est pas le rôle d'une étude, d'un livre. C'est celui de la grande presse, de l'orateur. Au surplus, il s'agit de persuader... Vous avez à y intéresser celui qui ne sait pas encore, ne croit pas encore. Il faut donc prévenir ses attitudes critiques ; ne pas les mettre en rapide défense par l'excès, la simplification, l'idéalisation. Il faut donner le sentiment de la réalité par le jeu des ombres. Une ombre ne diminue pas la lumière d'une surface, elle l'exalte, c'est une loi élémentaire de la peinture. Si vous faites *voir* un régime se dégageant peu à peu d'un immense chaos, commettant le pourcentage normal d'erreurs ou d'abus qui est à attendre en la circonstance... vous ferez *croire* au reste. Sinon la croyance se refusera. Il se peut... que tout ce que vous dites soit vrai pour le lecteur, tel que vous le présentez ; ce n'est pas *vraisemblable*. Nous connaissons bien ça, avec les vies des saints, les apologétiques diverses. Ne recommençons pas ailleurs les mêmes erreurs.

Vous voyez donc bien, je ne vous demande pas de *changer* vos points de vue, mais de les bien armer. L'histoire n'est pas

1944-1950

une épure ni un conte de fées. Qu'on vous sente partisan (au bon sens), conquis, mais en présence des obscurités, des drames, des ambivalences et des incertitudes de l'histoire, non pas devant un trop beau livre d'images.

A Jean-Marie Domenach, lundi 5 septembre 1949. — Pour moi, je tends à croire qu'il n'y a eu qu'un accident de surmenage. Ça souffle encore un peu aux montées, mais je me sens reposé, vigoureux, et depuis la nuit désagréable et les huit jours au souffle un peu court qui ont suivi, je ne ressens absolument plus rien localement. Il a dû se produire une sorte de break down. J'avais en effet forcé les quatre derniers mois avec « Que sais-je? », la conférence des Intellectuels catholiques, l'enquête Unesco, le numéro École en plus du programme normal, et la fin juillet avait été anormalement chargée, surtout du côté des six gros manuscrits qui me sont tombés dessus le crâne pour la collection...

...Il reste que c'est une des joies de l'automne que de reprendre périodiquement sa vie en mains. D'autres renaissent au printemps. Moi, depuis mon enfance, je me sens renaître à l'automne, avec la fin de l'indolence estivale. Nous aurons, je crois, au retour à reprendre l'examen de bien des situations objectives. Pour nous en tenir au subjectif, et à mes responsabilités d'ainé, je voudrais que cette année tu puisses plus carrément et plus entièrement te donner à du travail personnel. Oh! je n'ai pas de formule à te donner car personne ne trouve sa formule que seul, et tout conseil est toujours un peu aliénant. Mais les années passent terriblement vite. Une des expériences de la quarantaine (du moins dans une vie qui essaie d'être remplie), c'est la brièveté du temps passé. Quand je t'ai dit maladroitement, il y a six mois : il faut choisir, je voulais dire : il faut choisir entre une vie essentiellement orientée sur l'action, qui certes manque de taille sans quelque culture, mais qui est faite de réaction immédiate à l'événement, de présence multiple, d'impromptu plus que de maturation intérieure — et la culture vaste, obstinée, continue, que réclame notre fonction. C'est par une sorte de scrupule à ton égard que je te disais : tant qu'il est encore temps, ausculte-toi, vois bien où tu veux aller, car le pire serait de rester indécis et de faire les deux à moi ié : mauvais homme d'action parce que pas assez dans le coup, toujours dupé, remorqué par ceux qui s'y donnent du matin au soir, mauvais directeur de revue parce que dispersant à des illusions d'engagement, à des pseudo-présences, à une agitation médiocre, le recueillement d'une vie dirigée avec acharnement

HARMONIE DE LA PERSONNE

à l'élucidation de quelques problèmes. Ceci dit, ces problèmes ne doivent pas être les mêmes pour toi que pour moi, c'est trop évident. Mais tu es assez de la partie pour savoir qu'il n'est aucun secteur de la recherche qui se passe, si l'on veut y faire œuvre, d'une culture commune.

Le problème est d'assurer la place de cette culture de fond dans ton travail. Je sais par expérience que ce n'est pas toujours commode, mais on y arrive. D'abord, il faut sacrifier. Parfois le meilleur. Vers 30 ans, j'ai sacrifié (à peu près) la musique : je ne suis pas encore remis de la blessure. Mais on ne peut tout faire. On peut commencer par le moins bon. Regarde du côté de la presse. Par la pression des choses, les amenant à Châtenay, j'ai refréquenté un peu les hebdomadaires pendant ton absence. J'ai été effaré non seulement du vide, mais de la puissance d'avilissement qui en sort. Et je parle des *Lettres françaises* tout autant que de *Samedi Soir*, sur d'autres registres. Quand on a une fois abandonné ces lectures, on est ahuri de voir à nouveau fonctionner la machine à étourdir, à fausser, à dévier tout exercice honnête de l'esprit. C'est de l'hygiène élémentaire d'y renoncer. Et je ne parle pas des quotidiens !

A Georges Suffert, 7 mars 1950. — Je ne vous ai pas parlé tout de suite des *Mal Pensants*. Pourquoi jouer aux Nestors ? Vous ne me demandiez rien. Mais je me souviens avec quelle fièvre à votre âge, bien que butant contre tout le monde nous cherchions tout de même l'assentiment de quelques amis que nous aimions ; ce que nous fut l'accueil d'un Maritain, voire d'un Arland et même d'un Fernandez (module 1932). Aussi bien, agité de sentiments vifs à votre égard, croirais-je inamical de ne pas vous les communiquer. Vous m'avez donné une vraie joie, sans réserve, sans astuces, sans arrière-pensées, je vous en assure. Depuis 1932, je n'avais jamais eu cette joie de voir quelque chose qui naissait, une vraie pousse verte, pas une bouture de enereffe ou d'haeffe. Je n'ai jamais senti comme devant votre petite équipe le choc, ou le pincement si vous voulez, la répétition kierkegaardienne de ce que nous avions connu en 1932, cette bande qui pendant huit jours, à 1.800 mètres, août 1932, fera le premier numéro d'*Esprit*. Votre *un* encore un peu flottant, votre *deux* un peu raté (croyez-en ma vieille expérience, on rate toujours les numéros deux, ça m'est arrivé à chaque reprise, en 1932, en 1941 et en 1944), votre *trois* bien claquant. Vous nous engueulez, vous nous engueulerez, bravo ! Ça a ému Domenach plus que moi-même. Non, mon cher Suffert, ne croyez pas qu'en vous disant cela, je cède

1944-1950

à quelque snobisme ou à quelque facilité patriarcale. Un communiste de la bonne race, « qui m'aime bien », dirait Mauriac, m'écrivait ces jours-ci : « Vos disciples vous passeront sur le corps. » Eh ! je lui réponds, à quoi donc s'emploieraient des disciples, si ce n'est à dépasser celui qui les précède ? Où serait l'histoire, où le royaume de Dieu sinon ? J'espère bien ne pas trop me tasser — bien qu'un de vous, et une jeune fille encore, je crois ! m'attribue une cinquantaine dont par grâce de naissance je suis tout de même encore loin de six ans. J'aime les adultes, les vieillards qui savent briser leur vie ou leurs idées entre leurs mains, ou retrouver le goût du sang, les gens enfin qui savent rester soldat de deuxième classe jusqu'à 80 ans. Et la grâce que fait la jeunesse aux hommes de quarante ans, c'est de déjà, par son regard nu et sa parole cruelle, leur parler les vraies paroles du Jugement, les arroser de son injustice. Je compte donc sur vous, Suffert, pour nous aider à bien mûrir. S'il y a de moi à vous quelque tentation paternitaire, oublions-la pour cette grande fraternité qui peut unir des hommes d'âge différent dans la même intransigeante lucidité.

Le 4 octobre 1949, jour de la saint François, Mounier avait assisté, à Bruxelles, à la mort de son ami Jacques Lefrancq, qui était le parrain de la petite Françoise.

A Maxime Chastaing, 4 novembre 1949. — Je ne sais pas si tu as connu Jacques Lefrancq. Il est parti après une vie la plus franciscaine (et une des plus douloureuses) que j'aie connue, le 4 octobre précisément. Je l'ai assisté 48 heures jusqu'au souffle final. Quelle belle et simple chose que la mort !

9 novembre 1949. — Ce que tu me dis de Lefrancq m'émeut beaucoup. J'ai connu saint François ; il n'était pas saint, mais il y avait de la sainteté en lui, et plus de franciscanisme que je n'en ai jamais rencontré. C'était un frère. La mort me paraît fraternelle, maintenant que je l'ai veillée deux jours à son chevet.

Emmanuel Mounier est mort, d'un arrêt du cœur en plein sommeil, le 22 mars 1950 à trois heures du matin.

(Le choix des documents, le montage et les textes de liaison sont d'ALBERT BÉGUIN.)